

KOFFI KWAHULÉ



Monsieur Ki

Rhapsodie parisienne à sourire
pour caresser le temps

roman

CONTINENTS NOIRS *nrf* GALLIMARD

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

KOFFI KWAHULÉ

Monsieur Ki

Rhapsodie parisienne à sourire
pour caresser le temps

roman

CONTINENTS NOIRS *nrf* GALLIMARD

L'Afrique — qui fit — refit — et qui fera.
Michel Leiris

À Konan Théodore,
mon frère.

Art qui soutient Bird avec des solos de la main gauche tandis qu'il brode avec la main droite, tout en fournissant la pompe – mais comment fait-il donc ? Bird passe la main, regarde le sourire, son regard lunaire penché sur Art... Art lève la tête. Bird redémarre...

Art suspend son accompagnement, ça ne paraît pas gêner Bird. Écoute, mais écoute ces enfoirés !

CHARLES MINGUS
Moins qu'un chien,
Parenthèses, 1973

Ki, l'autre signe, le premier, ç'a été cela, la mort de l'oncle Kouï Gaspard. Parce qu'il désirait être à ma place. Je t'en ai encore parlé l'autre jour, mais ces histoires-là c'est comme une obsession, une bande magnétique qui se déclenche toute seule dans ta tête... Mon destin. Par rapport à l'Ancêtre-à-tête-de-cynocéphale. Un honneur qu'il estimait lui revenir. Son destin. Jusqu'au jour de sa mort, l'oncle Kouï Gaspard a vécu cette histoire comme une injustice, un affront aveugle. Comment l'Ancêtre-à-tête-de-cynocéphale a-t-il pu me « choisir », moi qui lui avais toujours tourné le dos ? Afin de m'en éloigner le plus possible, du moins à ce que racontait l'oncle Kouï Gaspard, ne m'étais-je pas laissé complaisamment « avaler » par l'école des Blancs en accumulant diplômes sur diplômes, jusqu'à Paris, « l'autre même du Blanc » ?

L'asthme fut le second signe. Juste après la première visite de l'Ancêtre-à-tête-de-cynocéphale, il y a trois mois. Soudain. Le médecin avait diagnostiqué une allergie au pollen. Mais une lettre du pays, mon père, m'avait prévenu : l'oncle Kouï Gaspard a consulté des sorciers. « Il leur a demandé de te priver d'air, de t'asphyxier, de te tuer... »

Mais je ne te parlerai pas de cela ; tu n'es pas venu pour entendre ce genre d'histoires. C'est mon affaire. Rassure-toi, je ne t'en parlerai plus. De toute façon, je n'aime pas évoquer ces choses-là. Ça épaissit ma voix, durcit inutilement mes mots. On est là pour déconner, et rien d'autre. Allons donc chercher les mots qui parlent à tue-tête, les mots qui déconnent...

Tels sont les premiers mots de la bande magnétique que j'ai trouvée, il y a peu, dans une chambre de bonne, rue Saint-Maur, du côté de la place Léon-Blum, à Paris, dans le onzième. Une

semaine que j'ai emménagé dans une mansarde. À mon arrivée, elle était impeccablement rangée, cependant, le seul meuble de la pièce, une table basse, presque à même la moquette, comme on en voit dans les films japonais, une table massive et grossière recouverte de formica, en occupait de façon ostentatoire le centre. Apparemment elle avait été déplacée ; quatre traces de pieds de table marquaient toujours un coin de la moquette. N'eût été la position qu'occupait cette table, la chambre, malgré ses dix mètres carrés (je suppose dix mètres carrés), aurait pu me paraître grande, d'autant plus que je venais de quitter, pour cause de loyer brutalement devenu exorbitant, une autre chambre de bonne d'à peine six mètres carrés dans le seizième, rue Pergolèse, une rue contiguë à l'avenue de la Grande-Armée et à l'avenue Foch ; je me rappelle que, chaque fois que je me rendais dans les bureaux de l'immigration pour le rituel renouvellement de ma carte de séjour, les policiers s'adressaient à moi avec une déférence appuyée. Sans doute dans leur logique à eux devais-je être un fils d'ambassadeur ou de quelque personnalité influente pour habiter rue Pergolèse. Si seulement ils avaient su que je vivais dans une espèce de grande malle mansardée !

La bande était ostensiblement posée sur la table de formica, de sorte que ce soit la première chose qu'on voie dès qu'on entrait dans la chambre. À l'évidence, le locataire précédent l'avait laissée au suivant, moi, en l'occurrence. La bande m'attendait. Mais sur le coup je ne remarquai pas ces détails. Je ne m'en aperçus qu'*a posteriori*, après que j'eus écouté la bande sur laquelle une voix, tour à tour pâteuse et enfiévrée, racontait à un certain Ki des histoires qui se sont déroulées dans un village du nom de Djimi.

Une chose tout d'abord m'intrigua : certaines de ces histoires m'étaient familières. Djimi est en effet un village que je connais

bien pour la simple raison qu'il se situe à un kilomètre à peine de mon propre village. J'avais d'autre part lu de nombreuses communications d'historiens et d'ethnologues sur le passé controversé de Djimi. Bref, je partageais « quelque chose » avec ce locataire : le même pays, le même groupe ethnique et probablement le même village. Mais qui était-il ? Et qui est ce Ki ?

Je suis descendu, la chambre est au sixième étage, pour m'informer à son sujet auprès de la concierge.

Elle m'a parlé de Monsieur (c'est le mot qu'elle a employé) en termes plutôt flatteurs. Il était étudiant. Elle a insisté sur la gentillesse, la propreté, « comme une jeune fille », a-t-elle cru bon de préciser, et la discrétion de Monsieur. Sur sa solitude aussi. Les voisins disaient qu'ils l'entendaient souvent parler des heures entières, on n'a jamais su à qui, mais moi je pense que, s'il parlait tout le temps, comme disent les autres locataires, c'était à personne d'autre qu'à lui-même vu que j'ai jamais vu personne monter chez lui, à part bien entendu ma fille quand elle y montait pour le ménage, c'est la seule personne à qui il s'ouvrait quelquefois, enfin je suppose, parce qu'on ne peut pas vivre sans se mettre nu devant quelqu'un, enfin bon quand je dis se mettre nu, vous me comprenez, ce n'est pas que, non, je veux dire sans mettre à nu ce qu'on a au fond de l'âme devant quelqu'un, pour quelqu'un, je pense donc que, s'il y a une personne devant qui il a pu un jour se mettre nu, c'est ma fille, je vous la présenterai à l'occasion, pour la raison simple que Sue Helen, elle s'appelle Sue Helen ma fille, est la seule personne qui le voyait souvent, enfin souvent, deux fois par semaine en tout cas, pour le ménage, et même un jour, un mois et demi, deux mois il y a je crois, je l'ai vue redescendre de là-haut toute chose, je lui ai demandé toute la journée qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qu'il s'est passé ? qu'est-ce

que tu as ?, elle a point desserré les mâchoires, il faut dire que ma fille de toute façon n'est pas très bavarde, remarquez, lui non plus d'ailleurs, à part bonjour, bonsoir, merci pour le courrier, comment allez-vous ?, très bien, et vous ?, ça va, c'est la croix et la bannière pour lui soutirer le moindre mot, même un mot banal comme il neige, il pleut, il fait soleil, il était plutôt du genre taiseux, pour ça ils se ressemblaient ma fille et lui, alors quand les voisins disent qu'il parlait des heures et des heures là-haut, j'arrive pas à y croire, ce qui est par contre exact, en tout cas que j'ai pu observer, ne serait-ce qu'à cause du courrier qui s'entassait dans ces périodes-là, c'est qu'il pouvait rester des semaines entières là-haut sans descendre, ça, c'est quand même bizarre, mais les gens sont comme ils sont.

Aussi, lorsque Monsieur ne s'était pas montré pendant plus de deux semaines, ne s'était-elle pas inquiétée. Jusqu'à ce que le téléphone sonne et qu'on m'annonce que Monsieur ne rentrera plus ; cela faisait treize jours qu'il s'était jeté sous le métro, une nuit, c'était le dernier métro, à la télévision ils en avaient parlé, aux actualités régionales, mais vous comprenez, je n'ai pas pensé à Monsieur, je n'ai pas fait le rapprochement, parce que je n'imaginais pas ça de lui, enfin bon, il avait pris soin de tout ranger avant de partir, vous avez vu comme c'est bien rangé là-haut ? C'était quelqu'un de bien, vous savez.

Je lui ai parlé de la bande magnétique...

Il y a des gens vraiment malfaisants ! tenez, lisez ! Et elle m'a enfoncé dans le creux de la main une lettre qu'elle venait apparemment de recevoir. Lisez ! c'est au sujet de ma maison en Ardèche, je possède une maison à Saint-Martin-d'Ardèche, pour quand je ne serai plus concierge, parce que je connais une dame

qui a été concierge toute sa vie, eh bien, le jour où elle n'a plus été concierge, elle s'est retrouvée Gros-Jean comme devant, elle n'avait point de maison à elle, elle n'avait point où aller, c'est pas un comble ça ? c'est-à-dire pour quelqu'un qui, toute sa vie, a tenu la maison des autres ? enfin bon, ça c'est la vie, comme on dit, mais ça fait quelque chose de se retrouver comme ça, à nos âges, à la rue, bon, ce type, mon voisin de Saint-Martin-d'Ardèche, ça fait des années qu'il me chicane, j'ai des dizaines de lettres de la même eau dans un carton. Toutes de lui. Toujours les mêmes divagations. Il n'y a pas un traître mot de vrai là-dedans, je me demande où il va chercher tout ça, il y a quand même des gens qui ont de ces idées dans la tête ! Oh, mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

Malgré l'insistance de la concierge, je n'osais ouvrir la lettre. Je ne la connaissais que depuis quelques jours. Juste bonjour, bonsoir, comment allez-vous ? Très bien. Et vous ? Ça va. Juste cela, et voilà qu'elle me demande...

Mais ouvrez-la, ça n'a rien d'intime, c'est que des bêtises, il est fada, ces temps-ci, il m'en envoie une par semaine, un fou, je vous dis, lisez ! c'est à propos d'une petite maison que je me suis achetée il y a cinq ans en Ardèche, à Saint-Martin-d'Ardèche, avec beaucoup de travaux, une petite maison à colombages, comme en Normandie ou en Alsace, une petite maison vraiment jolie, aujourd'hui j'aurais pas pu l'acheter, tout est trop cher, à Paris faut même pas y penser pour quelqu'un comme moi, même en Ardèche, j'aurais pas pu, n'importe quel bout de ferme en ruine coûte désormais la peau des fesses, c'est fou ce que la pierre s'emballe ! et alors le Midi je ne vous dis pas, du côté de Bandol, Cassis, Bormes-les-Mimosas, Saint-Tropez n'en parlons même pas c'est autre chose, et la Dordogne, ça c'est les Anglais la Dordogne qui ont fait grimper les prix, ils en font une folie de la Dordogne

les Anglais, peut-être à cause de la cuisine, le foie gras, le vin, et il s'en boit du très bon vin de ce côté-là de la France, parce qu'on peut retourner les choses dans tous les sens, la France reste un beau pays où on mange et où on boit bien, personne peut dire le contraire, même les Anglais ils ont bien été obligés de le reconnaître, résultat tout le monde veut son bout de France, du coup plus personne maîtrise plus rien au niveau de l'immobilier, et ça augmente et ça augmente et ça augmente, enfin bon, je me suis donc acheté cette petite maison, j'aurais préféré une ferme mais même à l'époque une ferme tu touches pas terre, enfin j'ai fait ce que j'ai pu, j'ai acheté cette petite maison à colombages, vraiment coquette, mais depuis c'est l'enfer à cause de ce bonhomme, mais lisez !

J'ai déplié la lettre.

Madame,

Le préfet m'a confirmé, conformément au Code de l'Urbanisme et de la Construction :

Article L.511-1 qu'il n'y avait eu aucun ARRÊTÉ DE PÉRIL, pris par la municipalité de Saint-Martin-d'Ardèche, en ce qui concerne ma maison mitoyenne à votre propre habitation située route des Gorges, 07700 Saint-Martin-d'Ardèche.

L'huissier de Justice requis par moi-même a constaté que :

— les dégâts commis sur mes propres murs étaient effectués à coups de marteau, TOUJOURS DURANT MON ABSENCE : enregistré à la gendarmerie en vue d'arguer spécieusement de l'article L.511-1.

Le préfet m'a confirmé également que toute connivence avec l'autorité prouvait l'escroquerie visant à s'approprier ma maison par voie de manœuvres frauduleuses, avec complicité.

Depuis 1999, je suis victime d'agissements délictueux, similaires aux vôtres : enregistrés à la gendarmerie en décembre.

Je ne suis pas responsable du vice caché par l'ancien copropriétaire, rendant votre maison absolument inhabitable, à savoir :

— Absence de drain en communication avec un puits absorbant en sous-sol contribuant en permanence à détériorer mon mur mitoyen, étant le seul copropriétaire à assurer la salubrité de notre mur mitoyen, grâce à mon drain situé dans ma cave en communication avec un puits absorbant de plusieurs mètres. Par des manœuvres frauduleuses, vous me rendez responsable du vice caché par l'ancien copropriétaire.

La Municipalité de Saint-Martin d'Ardèche a refusé de m'adresser le formulaire de l'Arrêté de péril : OBLIGATOIRE.

Je vais informer mon avocat au sujet de cette escroquerie qualifiée.

En vous remerciant de votre attention, je vous prie de recevoir, Madame, mes salutations distinguées.

La bande, elle l'avait vue, mais elle n'avait pas osé y toucher. Je n'aime pas toucher les affaires des, vous comprenez, les choses que les autres laissent quand ils partent, d'autant plus que Monsieur est parti comme qui dirait un peu fâché, j'ignore contre qui contre quoi, mais pour être parti comme il est parti, ma fille, il faudrait que je vous la présente, n'a pas arrêté de pleurer depuis que c'est arrivé, c'est la première fois que je la vois ainsi, à pleurer et à

pleurer pour quelqu'un qu'elle ne connaît pas, en tout cas pas vraiment, parce que ma fille, vous vous en apercevrez quand vous la verrez, je vous l'ai dit, est aussi bavarde qu'une pierre et comme Monsieur était du genre pas causant non plus, ils n'ont pas dû se parler beaucoup, même si je persiste à penser qu'il a déshabillé son âme devant elle au moins une fois, oui mais une fois c'est qu'une fois, et pourtant depuis ce qui est arrivé dans le métro, c'est des pleurs et des pleurs, enfin bon, il faut dire qu'un simple bonjour de Monsieur vous le rendait tout de suite attachant, vraiment une âme rare.

Et puis, comme je la quittais, elle m'a dit que, le premier jour, en me voyant arriver, elle s'était dit : « Tiens, on dirait Monsieur. »

Ce qu'elle m'avait appris changea à mes yeux la nature de la bande ; c'était une lettre de suicidé. Des nuits entières, je l'ai écoutée et réécoutée dans l'espoir d'y déceler quelque indice quant aux raisons du drame. En vain. Peu à peu toute mon activité s'était réduite à l'écoute de la bande, car il me semblait de plus en plus évident que le locataire me connaissait, qu'il avait tout fait pour que je vienne occuper cette chambre, que je prenne sa place. La bande magnétique était une bouteille jetée à la mer que personne d'autre que moi ne devait retrouver. Autrement elle aurait été comme une lettre qu'on n'a jamais ouverte, ou qui n'est jamais arrivée à destination. Une lettre muette.

J'ai lu la lettre, mais je n'ai pas compris la raison pour laquelle le locataire s'était jeté une nuit sous le dernier métro. Le harcèlement de l'Ancêtre-à-tête-de-cynocéphale ? Cet homme, ses histoires en témoignent, avait trop de joie de vivre et de discernement pour se donner la mort à la première contrariété. Ce qui s'est passé, ou plutôt ne s'est pas passé entre lui et Sue Helen, la fille de la

concierge ? Rien, sur la bande du moins, ne permet de penser que le locataire accordait une quelconque importance à cette relation. Alors quoi ? À bout d'interrogations, j'ai décidé, pour que quelqu'un m'aide à comprendre, et surtout pour retrouver la paix, de fixer ces histoires par l'écriture, sans rien y ajouter, sans rien y retrancher (sauf un passage, mais j'en parlerai le moment venu). Certes, je me suis permis ici et là quelques commentaires et quelques digressions, mais les récits du locataire sont restés bruts ; je n'ai cherché ni à les ordonner ni à les réécrire, je n'ai fait qu'en écrire les marges. Mais est-ce vraiment important, les espaces vides ?...

Ki, il est revenu. Ce matin, l'Ancêtre-à-tête-de-cynocéphale est revenu. Il était assis à ta place. Je lui ai répondu ce que je lui ai toujours répondu : pas maintenant. Je ne suis pas prêt. Mais je t'en reparlerai... Je t'en reparlerai, Ki...

Avant toute chose, il faut que je te prévienne, Ki, ces histoires, pas celles de l'Ancêtre, mais les autres, tu peux y croire, tu peux ne pas y croire, elles sont vraies. Tous ceux à qui je les ai déjà racontées pensent qu'elles sont fausses ; ils ne me le disent pas, mais ils me le font sentir. Et pourtant !

Tout se passe au pays, dans un village appelé Djimi, un village non loin de mon propre village. À moins d'un kilomètre. Un village qui fait peur à tout le monde, même au gouvernement. Un village de déconnards, de timbrés, de dingues, de fous, d'irrécupérables. Village-fou, tel est l'autre nom de Djimi.

Ah, Djimi ! Si vous allez jouer au football chez eux et que vous gagniez le match, ils vous frappent, si vous faites match nul, ils vous frappent, et même s'ils le gagnent, ils vous frappent également. Du coup, plus personne n'ose aller jouer à Djimi. Même à la sous-préfecture et au tribunal du chef-lieu, on refuse désormais d'avoir affaire à eux ; l'administration a tiré un trait sur eux et ne juge plus leurs palabres. Il y en a trop ! Je suis même certain qu'à cette heure-ci, ils sont en train de se casser la figure au pays. Leur vie...

Ici le locataire s'interrompt (il s'interrompra souvent). Sa respiration est laborieuse. Une respiration suffocante rythmée par un sifflement difficile, comme si, soudain, l'air avait cessé d'irriguer ses poumons. Au bout de une minute quarante-trois de

bande (j'ai chronométré), il finit par enchaîner.

Sale pute ! L'asthme est une pute, rien qu'une pute ! Je me demande parfois ce que devient la maladie lorsque le malade meurt. Que deviennent les parasites, les microbes et autres virus lorsque, seul dans le noir de la tombe, le cadavre est peu à peu investi par les asticots ? Que deviennent-ils quand il ne reste plus qu'un squelette livré au carnaval des vers ? Et les asticots eux-mêmes, que deviennent-ils après leur besogne ? L'asthme est une pute ! Souvent dès les premiers signes, j'ai souhaité ne plus être là pour voir la tête que fera la maladie en constatant mon absence. Une idée.

Comme je comprends le locataire. J'ai moi-même été asthmatique. Je sais qu'il est surprenant d'entendre parler de cette maladie au passé tant sa chronicité, voire son incurabilité, semble une vérité définitive. En réalité, la guérison est possible, car bon nombre d'asthmes ne sont que d'ordre psychosomatique. Certes, il serait ridicule de nier les prédispositions héréditaires et le rôle de certains allergènes et irritants comme l'humidité, les gaz d'échappement, le pollen, les acariens, le tabac et de certains aliments : crustacés, œufs, sel... Cependant, des études sérieuses reconnaissent l'importance des émotions violentes dans le déclenchement de l'asthme. Il a en effet été prouvé que le stress peut provoquer un rétrécissement des bronches ou un œdème de la muqueuse, en un mot, un déséquilibre de la répartition des voies aériennes. En ce qui me concerne, je m'étais rendu compte que mes crises se déclenchaient chaque fois que j'entrais dans une salle d'eau ; la perspective de prendre une douche a toujours constitué pour moi un facteur de stress pour la sainte raison que j'ai horreur d'en prendre. Tout simplement. À cela, il convient d'ajouter, pour le claustrophobe que je suis, le caractère fermé et l'humidité

inhérents à ce genre d'espaces. Il ne me restait donc plus qu'à limiter mes séances de douche pour faire d'une pierre deux coups : j'échappais aux affres de l'asthme et j'évitais, autant qu'il était raisonnable, la grande ablution. En fait, mais je ne m'en suis rendu compte que beaucoup plus tard, mon asthme était purement imaginaire, une façon inconsciente de justifier mon aversion pour l'eau et d'espacer, autant que faire se peut, mes tortures sous la douche. En tous les cas, je n'ai pas eu de crise depuis très longtemps ; je suis certainement moins propre qu'auparavant, c'est incontestable eu égard aux effluences rances des recoins de mon corps que l'eau de Cologne parvient à peine à endiguer, mais je me sens beaucoup mieux dans mes poumons...

Enfin bref, je ne vais pas gâcher ce moment avec mes petits problèmes...

À Djimi, il y avait un type qui cherchait ouvertement la femme d'un autre type. La femme s'appelait Médémi, mais son mari l'avait amoureusement surnommée Atomoli-glacée... Avec eux ce sont toujours des histoires de femme. Le type qui courtoisait la femme de l'autre s'appelait Dynamo parce qu'il attirait les femmes comme l'aimant attire les métaux. Le plus stupide dans cette histoire, c'est que les deux sont frères, plus exactement cousins. Mais tu sais toi-même que chez nous le mot cousin n'existe pas ; ton cousin c'est ton frère. Tout Djimi savait que Dynamo allumait la femme de son cousin et que le ventre d'Atomoli-glacée était de lui. Cela faisait mal au cœur du cousin. C'était comme s'il avait été stérile ou impuissant, ou quelque chose de ce genre. Comme si tout le village le voyait nu. Aussi un soir, il invite Dynamo à venir partager un plat de pangolin ; tout le monde sait que Dynamo tuerait père et mère pour un morceau de pangolin. Quant à Atomoli-glacée, sachant que son amant vient dîner, elle prépare la meilleure de ses recettes.

Dynamo arrive. Les deux hommes commencent à manger. Ils mangent, ils mangent, ils mangent. Dynamo prend un morceau de pangolin pour l'avalier, mais le morceau lui reste bloqué dans la gorge ; ça ne veut plus descendre et ça ne veut plus remonter non plus. La chose est là, collée dans sa gorge.

Bon, voilà, lui dit le cousin, cette chose que tu sens dans ta gorge plus jamais ne descendra ni ne remontera.

Tu as donc empoisonné ton plat ? demande Dynamo.

Évidemment. Tu couches avec ma femme parce que tu es beau, mais à présent que cette chose te déforme la gorge, plus aucune

femme ne te suivra.

Voilà Dynamo marqué, foutu.

L'affaire éclate sur la place publique. Aussitôt les partisans de Dynamo et ceux de son cousin, autant dire les membres de la même famille, en profitent pour se livrer toute la nuit à une bagarre rangée. On ramasse des morts et des blessés, des blessés et des morts. En pagaille.

Au petit matin, à bout de vociférations, de machettes et de sangs, ils tranchent : Allons à la Justice.

Les voilà devant le juge.

Dynamo dit que, si sa gorge est déformée, c'est parce que son cousin a empoisonné son plat. Le juge lui demande alors si c'est son cousin qui lui a mis ça dans la bouche.

Dynamo dit que non, mais...

Mais quoi ? l'interrompt le juge. Hein, mais quoi ? C'est toi-même qui as mis le morceau de pangolin dans ta bouche et maintenant tu veux emmerder les gens !

Dynamo n'est pas d'accord et se met à déconner ; il réplique au juge que c'est parce que son cousin l'a corrompu qu'il lui donne raison, que le juge n'est qu'un misérable petit gratte-papier aux aisselles crasseuses et puantes, un faux juge, un juge qui n'a pas fait ses études en France comme tout bon juge, un juge qui a acheté ses diplômes. Et puis il a traité le juge d'incirconcis atteint de gonocoque congénital.

Le juge à son tour se met à hurler que Dynamo n'est qu'un nullard, un analphabète, un pauvre type qui ne sait même pas compter jusqu'à dix, un n'importe-qui qui ignore que la terre est ronde et qu'elle tourne autour du soleil.

Tout d'un coup, alors que Dynamo et le juge continuent à s'étriper à coups de « juge incirconcis » et de « couillon malotru », le cousin-cocu-engoûteur se met lui aussi à dérailler dans son coin, comme ça, dans le vide, pour sa santé. Bientôt, contaminés par la vague de déconnements en cours, les témoins, pour ne pas être en reste, se jettent dans la mêlée, pour le plaisir. Pour la beauté du spectacle. Voilà donc déconnements sur déconnements dans le bureau du juge. Mais, c'est connu, il n'y a pas plus déconnard qu'un vieux juge, et celui-là était vieux. Car, pour regarder quelqu'un droit dans les yeux et lui annoncer qu'il est condamné à perpétuité ou à mort, il faut être doté d'une forte dose de déconnement.

Je connaissais un juge, un ami de mon père. C'était un homme très calme et très gentil. Chaque fois qu'il venait à la maison, il nous distribuait des pièces de monnaie, à mes frères et à moi. Un jour, je me suis rendu au tribunal pour voir ce que faisait exactement l'ami de mon père. Ce jour-là, on jugeait un homme qui avait tué sa femme. Une affaire classique : l'homme a surpris sa femme dans les pattes d'un autre. Il s'est alors mis à douter de l'enfant qu'elle portait. Il a attendu qu'ils soient au champ pour lui régler son compte à sa femme. Une affaire sordide. Je te passe les détails. Il l'a éventrée ; le petit vivait encore. Il l'a retiré et est allé le jeter dans un fleuve non loin du champ. Une affaire classique et sordide. Puis, avec la machette ensanglantée à la main, il est allé se dénoncer lui-même à la police. C'est ce que le juge d'instruction a lu. En fait, l'ami de mon père n'était pas juge, il était avocat général. Procureur. Mais, quand on est enfant, tous ceux qui

portent ce genre de costume s'appellent tous juges.

Brusquement l'ami de mon père s'est dressé. Il n'était plus lui-même, il était comme transfiguré. Le calme, la sympathie, tout avait disparu. Il était soudain devenu un homme comme les autres, un homme que l'indignation étranglait et qui criait, qui hurlait, l'index pointé en direction de l'éventreur, que l'accusé était une gangrène pour la société, un tueur de femme enceinte, un homme sans cœur, un ensauvagé, un barbare... L'ami de mon père était devenu comme fou. On aurait dit qu'il était possédé, qu'il était en transe. Je suis certain qu'à ce moment il ne m'aurait pas reconnu ; il n'aurait d'ailleurs reconnu personne. Il disait que l'accusé était un lâche qui n'avait pas hésité à jeter un petit innocent dans un fleuve écumant de crocodiles affamés... En réalité il n'y avait aucun crocodile dans ce fleuve, mais parler dans sa plaidoirie de « fleuve écumant de crocodiles affamés » pouvait impressionner l'auditoire. Il a dit aussi que l'homme était un paranoïaque pervers dont les instincts morbides donnaient la chair de poule à la civilisation.

Tout cela pour te dire qu'un juge c'est avant tout un fin emmerdeur.

Or, voilà que dans le bureau du vieux juge rompu, par vocation, aux arcanes du déconnement, voilà donc que des apprentis déconnards aux haleines à vous faire fuir l'hyène elle-même, des énergumènes, des individus... Dans la bouche du vieux juge, le mot « individu » constituait, pour des raisons qui me sont toujours restées obscures, une grave insulte. Bref, voilà que « des énergumènes, des individus » venaient empester sa vie. Non, mais dis donc ! Alors il a déconné, il a déconné, il a déconné avec cette véhémence à la fois théâtrale et sincère dont les avocats ont le

secret.

D'ailleurs, foutez-moi la paix ! Je ne juge plus votre affaire. C'est quoi ça ? Vous les gens de Djimi, vous êtes trop fous ! Ce n'est pas parce que vous êtes des fossoyeurs qu'on ne doit plus dormir en votre présence ! Non, mais merde à la fin ! Parce qu'on raconte partout que vous êtes des déconnards, vous vous croyez tenus d'emmerder tout le monde, tout le temps, en tout lieu. Merde, merde et merde ! Ignares que vous êtes ! Espèces d'individus ! Je dis bien in-di-vi-dus ! Tout le monde dans la région est au courant de vos conneries maintenant. On va jouer au football chez vous, que vous perdiez ou que vous gagniez, vous frappez vos adversaires. C'est quoi ça, hein ? Qu'est-ce que vous voulez à la fin ? Hein, qu'est-ce que vous voulez ? Bandicons ! Lorsqu'on vous vend les cartes du parti, non seulement vous battez les vendeurs, mais en plus vous déchirez les cartes. Déchirer la carte du parti ! La carte du parti ! Le sous-préfet lui-même se déplace pour aller recueillir vos doléances afin d'arranger vos cases, on dirait des poulaillers-là, vous le lapidez ! Le gouvernement vous envoie des maîtres pour arracher de l'ignorance crasse vos vilains enfants-là, vous les bastonnez ! Mais qu'est-ce que vous avez dans le crâne même ? Le jour du marché, si les commerçants vont vous vendre de quoi bouffer dans vos bouches, on dirait c'est fait pour cabiner-là, vous les rossez...

Le marché ne se tient plus dans leur village et les instituteurs refusent d'aller y enseigner.

Le vieux juge a conclu que dorénavant on ne réglerait plus leurs palabres au tribunal, que ce sont toujours des histoires de femme et d'envoûtement. Qu'ils lui foutent la paix ! Individus ! Qu'ils déguerpiennent de son bureau ! Andouilles ficelées ! Et qu'il ne les

revoie plus ! Bandicons !

Depuis ce jour, l'administration a tiré un trait sur Djimi, le village fou.

Tu vois, Ki, c'est donc un village de têtes brûlées. Il me revient quelquefois des histoires tellement incongrues que je me demande si ce n'est pas ma mémoire qui divague. Tu peux me croire, si mon propre village ne se trouvait pas à côté de Djimi, je serais le premier à soutenir que toutes ces histoires ne sont que de vulgaires sonnettes qu'un esprit malade de solitude se raconte pour éponger son trop de temps.

Comme cette histoire, celle de ce chasseur considéré comme le plus grand chasseur de Village-fou, et qui a fini de manière stupide. L'homme avait un chien qu'il appelait Pelé parce qu'il était un fervent supporter d'Edson Arantes do Nascimento, dit Pelé. Le roi Pelé ! Le plus grand footballeur de tous les temps ! Le véritable chasseur c'était Pelé, c'était lui qui capturait tout le gibier ; l'homme se contentait de le compter et de le rassembler, mais une fois au village, tous les honneurs lui revenaient.

Un jour, ils vont à la chasse et Pelé tue tellement de gibier que le chasseur a du mal à tout transporter seul. Aussi décide-t-il d'aller chercher du renfort au village. Et c'est sur le chemin du retour, quand l'homme s'assoit sous un arbre pour défatiguer, que l'histoire commence.

Pendant qu'il se repose, l'homme aperçoit un nid d'oiseau dans un tronc d'arbre mort... Ces oiseaux qui, en guise de nids, font des trous dans les troncs d'arbres. L'homme s'arrête devant l'arbre ; il a entendu des pleurs d'oisillons. L'homme regarde autour de lui ; le chien est encore loin. Alors l'homme décide de retirer les oisillons. L'homme grimpe à l'arbre. Il grimpe, il grimpe et il grimpe. Voilà l'homme au niveau du trou. Mais au moment où il introduit sa main pour retirer les oisillons, le chien le rejoint. Le chasseur

réalise qu'il est sur l'arbre, prêt à retirer les oisillons, il réalise aussi que le chien est sous l'arbre et qu'il le regarde. Il considère tout cela et la honte l'étreint. Il n'ose plus descendre, mais il sait qu'il ne pourra pas rester sur l'arbre indéfiniment. Alors le chien brise le silence et lui dit :

N'es-tu pas satisfait de tout ce que j'ai déjà tué pour toi ? Tu ne parviens même pas à les transporter seul. À quoi te serviront ces petits oiseaux ? Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? Qu'est-ce qu'ils ont déjà fait ?

L'homme est sur l'arbre, il est silencieux, il a honte, et surtout il a peur. Un chien qui soudain se met à parler ! Et il sait qu'il ne rêve pas, qu'il n'est pas à une veillée de contes, qu'il n'y a rien d'autre que cette réalité-là.

Laisse-les tranquilles et descends.

L'homme s'exécute et la bête lui dit encore :

Tu viens de m'entendre parler et, parce que tu m'as entendu parler, tu entendras désormais parler tout ce qui est, aussi vrai que tu m'entends parler. Mais n'oublie jamais ceci : le jour où tu diras à qui que ce soit que tu m'as entendu parler et que par conséquent tu comprends tout ce qui est, tu seras fini.

Ce soir-là, en mangeant le plat d'agouti que sa femme lui a fait, il oublie d'en donner à Pelé.

Comme tu es égoïste ! lui fait remarquer la bête. C'est moi qui ai attrapé cet agouti et tu oublies de m'en jeter même les os.

L'homme éclate soudain d'un rire cynique. Intriguée, sa femme lui demande le pourquoi de son rire. Il cesse aussitôt de rire ; rire seul, sans raison apparente, est un signe de folie. Mais expliquer qu'il a entendu parler Pelé serait aggraver son cas. Il choisit donc de mentir :

C'est le souvenir d'une vieille histoire qui me fait rire.

La femme n'insiste pas.

Quelques jours plus tard, le père de sa femme meurt. Avant de se rendre aux funérailles... parce que la femme était de mon village et non de Djimi. Avant donc de se rendre aux funérailles, elle range son maïs à l'étage supérieur du grenier, hors de portée des poules, coqs, canards et autres pintades. Un jeune coq ulcéré de la voir ranger le maïs ne peut s'empêcher de lancer aux autres volailles à l'affût du moindre grain égaré :

Cette femme est une méchante femme. Au lieu de laisser le maïs plus bas pour qu'on puisse festoyer, la voilà qui le protège comme s'il s'agissait du seul œil de la fille du chef du village (Klobla, la fille du chef de mon village, est effectivement borgne). On aurait bâfré comme il n'est plus permis de nos jours. Regardez ses fesses, on dirait derrière de Volkswagen-là !

Les gallinacés éclatent de rire. L'homme aussi.

Cette fois pourquoi ris-tu ? lui demande sa femme.

Il répond Il n'y a rien.

Comment il n'y a rien ? Tu me prends pour une folle ? Tu crois que

je ne sais pas que tu te moques de moi parce que mon père est mort ?

Il répond qu'elle se trompe, qu'il rit parce qu'il ne comprend pas pourquoi il ne rit pas plus souvent.

L'épouse une fois encore n'insiste pas et le couple se rend dans mon village pour les funérailles.

Mon village.

Le chasseur, en beau-fils inconsolable, est abîmé en larmes auprès du corps. Il y a un monde fou, et ça mange, et ça boit, et ça chante, et ça danse, et ça rit, et ça pleure tout à la fois. Arrive une bande de mouches. Elles viennent de se régaler avec le cadavre et se réunissent pour revoir leur stratégie.

Moi, je ne suis pas d'accord, se plaint l'une d'entre elles. Tout à l'heure je déposais tranquillement mes œufs sur la lèvre supérieure quand les autres sont arrivées pour bordéliser. Chacune pondait comme elle voulait, où elle voulait. Va falloir se discipliner un peu, autrement il risque de nous filer entre les doigts.

Elle a raison, approuve une autre. Bientôt, ils iront l'enterrer, donc, pour le temps qui nous reste, discipline, discipline. Désormais on attaque tous par l'œil droit.

Enfin ! s'exclame de contentement une autre. Depuis le temps que j'attendais de me jeter sur ses yeux ! Ils sont si tendres.

Qu'est-ce que ça peut te foutre qu'ils soient tendres ou durs, vu qu'on ne te demande pas d'aller les embrasser mais d'y pondre ?

questionne, un tantinet irrité, quelqu'un qui devait être le mari ou le petit ami de celle qui trouvait que le mort avait des yeux tendres.

Cette scène de ménage provoque l'hilarité des mouches. Celle du chasseur aussi. Ce rire au milieu de tous ces pleurs !

Suit un long silence. Tout le monde regarde le chasseur, incrédule. Il ne rit plus, il devine dans le souffle du silence des autres qu'il leur doit des explications. Car enfin, il a ri au moment où tout le monde pleurait ! Silence. Le chasseur sait qu'il vient de déconner. Tu sais, quand tu déconnes, tu le sais toi-même, et si tu ne veux pas le savoir, les autres se chargeront de le savoir pour toi. Rire aux funérailles de son propre beau-père ! Tout de même ! Chez moi, ça ne pardonne pas ces choses-là ; ils te feront payer amendes sur amendes jusqu'à ce que te passe à jamais l'envie de rire. Rire aux funérailles de son propre beau-père !

Pourquoi tu as ri, on lui demande.

Le voilà, il est coincé. Il est là, il tourne, il tourne et il tourne sans trouver quoi répondre. Finalement il finit par lâcher qu'il a ri à cause d'une vieille histoire que le défunt lui avait racontée.

Raconte-nous cette histoire.

Ce n'est pas une histoire si drôle que cela finalement.

Raconte-la-nous quand même.

Il dit que le défunt lui a dit que son père lui a dit que son cousin lui a dit qu'un jour où il buvait avec un ami cet ami a raconté au

cousin de l'ami du père du défunt qu'à la mort de son neveu le macchabée s'est réveillé au moment de la mise en terre.

Qu'y a-t-il de drôle dans cette histoire ?

Oui, mais ce n'est pas tout. Après, les gens, voyant le neveu de l'ami du cousin du père de son beau-père se réveiller, ont détalé dans tous les coins.

On veut bien. Mais ce n'est toujours pas suffisant pour rire comme tu l'as fait.

Le chasseur répond que le cadavre du neveu de l'ami du cousin du... enfin bref, le cadavre donc s'est mis à les poursuivre.

Et alors ?

Alors... alors le cadavre a fini par rattraper le chef du village...

On t'écoute.

... qui a pissé dans son caleçon... le chef du village a pissé dans son caleçon !

Et après ?

Il n'y a pas d'après.

S'il n'y a pas d'après, tu n'avais aucune raison de ricaner comme tu l'as fait. Parce que les morts qui se réveillent au moment de la mise en terre, c'est fréquent ; les gens qui détalent en pissant dans leur caleçon à la vue d'un mort-vivant, c'est normal. Si le président de la République lui-même rencontrait un mort, nul doute qu'il ferait

dans son froc comme une femmelette. Il n'y a donc vraiment pas de quoi s'égosiller comme tu viens de le faire. Alors dis-nous pourquoi tu as ricané.

C'est la question qu'il était en train de se poser lui-même.

Il n'y a aucun mal à se la poser, cette question. Cependant on peut se la poser sans pour autant exposer tous ses crocs.

Le chasseur reconnaît qu'effectivement l'histoire n'est pas très drôle alors qu'elle était censée l'être, et ça, ça le fait rire.

Et c'est aux funérailles de ton propre beau-père que tu t'en rends compte ?

Il dit Oui, ponctuant au passage sa réponse d'un grand rire.

En réalité, depuis un moment, cet interrogatoire commençait, comme dirait ma concierge, à lui courir sur le haricot et le déconnard, en lui, entrevoyait avec délectation la pagaille qu'il pourrait planter au cœur de cette assemblée éplorée.

Oui, renchérit-il, tout le corps secoué d'un grand rire insouciant. Ce qui doit être hilarant et qui finalement ne l'est pas me fait toujours me tordre de rire.

À ces mots, sa femme explose de colère que son mari ment, que Depuis l'annonce du décès de mon père, il n'a pas cessé de se moquer de moi, en réalité il rit de mon père qu'il a toujours détesté.

Le chasseur, qui au fond n'attendait qu'une telle réaction pour s'autoriser à foutre le bordel dans mon village, sort de ses gonds.

Le cadavre, il s'en fout. Si le président de la République lui-même était mort et qu'il avait eu envie de rire, il aurait ri parce qu'il n'a peur de personne. Donc s'il avait ri à cause du mort, il l'aurait reconnu.

Menteur ! Tu continues de mentir ! lui hurle sa femme.

Et vlan ! La gifle !

Aussitôt, de la forte communauté des gens de Village-fou venus apporter leur soutien à la famille du disparu, quelqu'un se lève et dit que le chasseur a eu tort de gifler sa femme même si la femme est sa femme. Je ne suis pas contre le principe, poursuit l'homme, c'est même sain de battre de temps en temps sa femme. Néanmoins tu as tort de la battre en public et de surcroît aux funérailles de son père. Même chez nous, ce sont des choses qui ne se font pas.

Le chasseur répond qu'il s'en fout trois fois. Que s'il avait été question de la femme du Président ou du bon Dieu lui-même, et que cette dernière l'avait traité de menteur, il aurait insulté le père et la mère de la femme du bon Dieu avant de la battre jusqu'à déchirer ses vêtements pour qu'elle soit nue et qu'elle ait honte. Qu'il n'a peur de personne !

Comme le chasseur, les gens de Village-fou habitués à une vie trépidante et convulsive commençaient à s'ennuyer et cherchaient depuis un moment une occasion pour provoquer un déraillement qui aurait démoralisé même une troupe de pompiers.

Peu à peu le déconnement finit par prendre. Déconnements sur déconnements. Les voilà qui déconnent dans mon village. Quant

aux miens, tétanisés par leur réputation, aucun n'ose lever le petit doigt ; ils sont devenus étrangers dans leur propre village. On les laisse donc déconner entre eux jusqu'à... Jusqu'à ce qu'une voix s'élève pour insulter le père et la mère du chasseur.

Silence. Long silence. Car chez moi, insulter le père et la mère de quelqu'un, c'est le provoquer en duel. Silence. Tout le monde regarde le chasseur. Chacun attend qu'il relève le défi. Silence. Comment ! Il ne peut pas laisser passer ça ! Tout le monde a entendu : quelqu'un l'a distinctement insulté ! Pourtant le chasseur reste silencieux, la tête baissée. Mais ne t'y méprends pas, Ki, il n'a pas peur, au contraire. Intérieurement, il jubile devant le prétexte à merderie que l'autre vient de lui servir sur un plateau.

Quel est le fils de bâtard qui a proféré une telle insanité ? glapit-il soudain. Qu'il se montre afin que je lui arrache la peau du cul pour lui fermer sa gueule de dépotoir.

Quelqu'un alors se détache de la foule. C'est un oncle à moi. L'oncle Gaspard. Kouï Gaspard. Un homme très grand, le plus grand du village. Plus de deux mètres de muscles et d'os. Il est mort récemment. Une mort plutôt suspecte. Remarque, dans nos villages toute mort est suspecte... Mais là, elle était vraiment bizarre. Un cousin m'avait écrit après sa mort... Où est-ce que j'ai déjà fourré cette lettre ? Ça c'est l'inconvénient du bordel. Tu as des cigarettes, Ki ? Merci... Mais tu fumes des blondes à présent ? Moi je suis toujours dans les brunes ; elles sont plus franches... Mais où est-ce que je l'ai planquée, cette foutue lettre ? Elle n'est pas mal celle-là, mais c'est bien ce que je disais, elles sont moins franches... Ça y est.

Très cher grand frère,

Bonjour. Je viens par ce bout de papier te faire part de nos nouvelles. En effet les nouvelles ne sont pas bonnes. Tu connais bien Kouï Gaspard le père de Jacqueline le petit frère direct de mon père ? Eh bien, il est décédé. Il n'était pas malade mais c'est après avoir subi une injection que Doua Gaston l'infirmier de Kékébô lui a faite qu'il a eu le vertige et est tombé. Peu de temps après il mourut. C'est incompréhensible mais c'est ce qui s'est passé. Pour éviter qu'il t'arrive quelque chose j'ai jugé bon de te prévenir. Envoie-moi un survêtement de l'équipe de France avec le coq sur la poitrine plus un pantalon jeans et un pull-over rouge. C'est la mode ici. Toute la famille à part ça se porte bien. Je te quitte sur ce point. Porte-toi bien.

Au revoir.

Ton cousin Petit-Jérôme dit « L'homme-né-avant-son-père-et-sa-mère ».

P.-S. On dit que l'oncle Kouï Gaspard t'avait « attaché » dans la folie. Mais comme il est mort, on n'a pas pu le forcer à te « détacher » avant de mourir. Donc fais attention, fais très attention.

N'importe quoi ! Enfin, ça, ce sont encore les conneries du village. Ah, Petit-Jérôme ! Voilà un voyou ! Ah là là, il est terrible ce gosse ! Quel sobriquet ! L'homme-né-avant-son-père-et-sa-mère ! Un vrai voyou.

C'est donc cet oncle Kouï Gaspard qui vient d'insulter le père et la mère du chasseur qui n'arrêtait pas de déconner...

C'est moi qui ai insulté... c'est mon oncle qui parle. C'est moi qui ai insulté ton père et ta mère. Si tu n'es pas content, traverse cette ligne que je trace entre nous et tu verras qu'il y a encore plus fou que toi.

À nouveau le silence. Tout le monde regarde les deux hommes. Le chasseur regarde les mains de mon oncle : elles sont larges, grandes et puissantes. Il regarde ses pieds : ils lui paraissent gigantesques et solidement accrochés à la terre. Il regarde mon oncle des pieds à la tête : il remarque que mon oncle est très grand et que visiblement c'est une brute. Il se retourne alors vers les siens dans l'espoir d'une intervention qui lui sauverait la mise, mais personne ne bouge ; il est irrémédiablement seul face à mon oncle. Il lève les yeux et les plonge dans ceux de mon oncle ; mon oncle ne sourcille pas, son regard reste aussi chaleureux qu'un robinet d'eau froide un matin de décembre. À présent le chasseur sait que, s'il traverse la ligne, mon oncle lui cassera la figure. Alors d'une voix qui s'excuse déjà, il demande :

C'est vraiment toi qui as insulté mon père et ma mère tout à l'heure ?

C'est moi.

Pourtant l'homme ne traverse toujours pas la ligne. Il se contente de demander :

Tu es vraiment sûr que c'est vraiment toi qui as vraiment insulté mon père et ma mère ?

Eh bien, au cas où tu en douterais, répond mon oncle, ta mère est la dernière des traînées.

Voilà, désormais il ne peut plus feindre de n'avoir pas remarqué celui qui a traité sa mère de traînée. Mais l'homme ne bouge toujours pas. Il a peur. Il regarde la ligne entre mon oncle et lui, il regarde ensuite mon oncle et réalise que jamais, au grand jamais, il

ne franchira la ligne.

Finalement, ce n'est pas grave. Si c'est toi, ça ne fait rien, je laisse tomber. Je croyais que c'était quelqu'un d'autre.

Parce que derrière sa grande gueule il n'y avait que du vent. Mon oncle, lui, ne relâche pas sa pression ; il lui intime l'ordre de dire à l'assemblée pourquoi il a ricané. Le chasseur ne peut plus reculer et il révèle ce qu'il lui est interdit de révéler.

Il dit qu'il comprend toute chose, provoquant l'hilarité générale.

Vous pouvez vous moquer de moi, mais c'est la vérité, dit le chasseur soudain exalté et parlant de plus en plus vite, comme s'il avait peur de ne pas avoir le temps de citer tout ce qu'il comprend.

Je comprends tout.

La terre, le ciel, les astres,

L'eau, l'air,

La lumière, les ténèbres,

Tout, tout,

Je comprends tout.

Les plantes, les bêtes, les insectes,

Les forêts, les savanes, les steppes, les déserts,

Les plaines, les collines les montagnes

Tout je vous dis tout

Je comprends tout

Le souffle du Zéphyr le ricanement du tourbillon l'orage

Les perles de pluie le grondement du tonnerre

La langue de la foudre

La foudre

Tout tout

Je comprends tout

L'envers et l'endroit des choses

Le côté pile le côté face

Le haut le bas

L'avant l'arrière

L'ici le là-bas

Tout je vous dis tout

Je comprends tout

Le sourire désabusé de l'absence

La chaleur amicale du soleil précoce d'un matin d'harmattan les

rires des jeunes filles sur le chemin du marigot la viande en
putréfaction dans les dents du piège le lait qui vomit d'avoir été
oublié sur le feu les râles du mourant les klaxons incongrus des
taxis-brousse feu champ buisson école marché tribunal tout tout
tout jecomprendstout nostalgie regret carte du parti carte
d'identité le sourire goguenard du futur prophétisant que tout
recommencera comme avant reviendront ceux qui nous plièrent à
genoux les sillons du fouet dans nos corps dépotoirs éternels
d'asticots repus à se péter le ventre de nos sucres après le travail
gratuit forcé pour gaver ceux qui nous frottèrent le front contre
terre reviendront à visage découvert le cynisme à fleur de sourire
carnassier sans état d'âme

toutrecommenceracommeavant

exactement comme avant dit

le chant âpre du futur

tout n'est-il pas de nouveau en place

idéalement en place

pour que nous recommencions à danser

la danse endiablée du fouet

alors riez riez mais

jecomprendstouttout

tout

ce que je dis n'intéresse personne sous le chaud soleil des hommes et des femmes et des enfants aussi assoiffés de vérités rédemptrices que le furent naguère les bêtes et les insectes géants vivant hors des grottes que les hommes n'avaient pas encore les culs-terreux les crotteux eu le temps d'investir puisqu'ils n'existaient pas encore les fouteurs de caca qui ont infesté de leurs pestilences et de leurs senteurs artificielles l'air divin de nos toits sans oublier les menstrues qu'ils ne laissent même pas le temps à leurs femelles en rut congénital d'en polluer le rire clair des rivières avant de les transpercer de leur dard bavant de luxure sous les hurlements de douleur de joie de larmes de plaisirs de simulacre atavique qui poussent leurs mâles piteusement glorieux à retirer leur sexe essoufflé déjà et crachant à pleins poumons le fond de magma qui leur reste de vitalité pour se sauver de la décadence et jouir enfin du miracle du sourire de leurs enfants du miracle d'être là et non pas quelqu'un d'autre à leur place si tant est qu'ils aient une place dans l'ancre du néant qu'ils ne cessent de remplir d'inutilités hétéroclites et stercorales pour tromper l'ennui face au rire narquois de l'éternité qu'ils se savent confusément condamnés à traverser et les voyages sur la lune

et autres putaineries

ne changeront rien à la damnation

qui les cloue à jamais aux chaînes de l'éternité

parce qu'elle ne se traverse pas l'éternité

elle ne se voyage pas l'éternité

c'est une attitude

hypnotique

statique

extatique

face au gouffre lugubre

de notre propre inexistence l'éternité

riez riez mais riez donc

scellez le sort de mes propos par vos rires

car à quoi sert la mémoire

si elle ne peut empêcher la barbarie

de rester stupide face à l'innocence des petits oiseaux puisque
malgré ce matin d'azur où je me rendis de l'autre côté de l'éternité
pour me voir confier Pelé par l'Ancêtre-chasseur qui

ce jour-là

ce matin-là

ce matin d'azur-là

exhibait à la face d'on ne sait qui quoi le linge blanc maculé de la
virginité de l'aimée la chasseresse après la fornication accoucheuse
de la damnation dont seul est sorti indemne Pelé dans tout l'éclat
de sa splendeur pétrie par les doigts de l'imaginaire premier oui lui
seul Pelé a surnagé au-dessus de la fange de notre déchéance parce

que lui seul à tout moment se souvient du verbe Premier la parole salvatrice qui tel le héraut ne cesse de clamer à la crête de notre âme que nous ne devons pas nous laisser entraîner par nos émotions frelatées dans la fange pour qu'elle nous mette en valeur au contraire c'est nous qui devons sauver la fange par le poème de notre vie tout cela je le sais car jecomprendstout même ce qui ne peut se comprendre jecomprendstouttout puisque malgré ce matin d'azur...

Respiration suffocante du locataire accompagnée d'un sifflement difficile.

Pute... Sale pute ! ...

Le chasseur s'effondre en sanglots pendant que le village entier est saisi d'un gigantesque fou rire.

Si le destin un jour te conduit à Djimi, demande à rencontrer l'hommequicomprendtout. On t'indiquera la direction du dépotoir ; là, tu verras un vieil homme chauve à la barbe hirsute et sale assis parmi les ordures : c'est lui. Et lui est vraiment fou.

Un autre jour, ces gens nous avaient invités à jouer au ballon pour inaugurer leur nouveau terrain de football. La veille du match, on était déjà chez eux ; ils nous ont demandé d'arriver aussi tôt afin de participer à leur boom précédant le match. Cette nuit-là, si je dis qu'ils ont déconné sur nous, c'est un mensonge. Au contraire ils ont été gentils, vraiment très gentils. On s'approchait même de leurs filles, mais ils ne disaient rien ; il faut reconnaître qu'ils savaient que leurs filles ne risquaient rien puisqu'il est déconseillé de faire l'amour la veille d'un match. Autrement j'avais remarqué une auprès de qui j'avais plus qu'une ouverture. Ce n'est pas pour me vanter, mais il me suffisait de lever le petit doigt et hop hop... Enfin bref, passons.

Demain est arrivé.

Nous entrons sur le terrain. Ils portaient de ces chaussures ! Ça faisait peur ! Ils avaient eux-mêmes ajouté des clous devant comme des crocs de bulldozer. Surtout leur 3. Tétanos ! Le fils de Dynamo... Dynamo ? Le type qui passait son temps à allumer les femmes des autres et que son propre cousin a empoisonné ? Eh bien, Tétanos est son fils. On l'a surnommé ainsi parce que à chaque match il lui faut blesser au moins quelqu'un. Vraiment, il joue mal ! C'est lui qui devait prendre en charge Maradona, notre avant-centre. Aussi au moment où les deux équipes entraient sur le terrain, Tétanos s'est débrouillé pour arriver au niveau de Maradona, histoire de l'intimider. Le regard qu'il a lancé à notre 9, putain, ça faisait peur ! Ses yeux ! Rouges, mais rouges ! Il paraît qu'avant chaque rencontre il se tape d'abord deux bouteilles de pinard et un grand verre de koutoukou, autrement il n'entre pas sur le stade. Donc ses yeux étaient injectés d'alcool. En plus il est vilain ; c'est à croire que sa mère n'a pas mis neuf mois pour le

concevoir. Il tient plus de sa mère que de Dynamo, parce que autant Dynamo est beau, autant la mère de Tétanos est laide. Vraiment, il est vilain ! Ses dents ? Voilà leur longueur ! On dirait peigne-afro !

Bon, le match commence. Dès les premiers ballons, Tétanos veut blesser notre Maradona. Ah non, on n'est pas d'accord et on proteste auprès de l'arbitre ! On lui demande d'exiger de Tétanos qu'il enlève les clous devant ses *magres* sinon on refuse de jouer. Et comme ils n'attendaient que ça, ils répliquent que non seulement Tétanos garde ses chaussures en l'état, mais en outre si on sort du terrain, ils nous botteront le cul ; que de toute manière, match ou pas match, ils nous feront notre fête. Qu'est-ce que tu peux tirer d'énergumènes pareils ? Il a fallu que leurs vieux viennent dérailler sur eux en leur disant qu'ils devraient avoir honte de faire honte à leur village, et que Tétanos devrait enlever ses magres ou tout au moins retirer les clous qu'il a mis devant. Tétanos condescend à enlever au moins les pointes et le match reprend.

Un coup, pan ! pan ! pan ! Anaconda-douze, leur avant-centre... Ah, Anaconda-douze ! Encore une autre histoire de dingue. C'est son père. La mère d'Anaconda-douze l'avait énervé, alors il lui a balancé un coup de pied dans le ventre. Or, la mère d'Anaconda-douze était enceinte d'Anaconda-douze. Balancer un coup de pied dans le ventre de sa propre femme ! Frapper une femme enceinte ! Le père a donc balancé un coup de pied dans le ventre de la mère, le petit est tombé. Et le petit, c'est le fameux Anaconda-douze, leur avant-centre.

Anaconda-douze n'est pas son vrai nom ; on l'a surnommé ainsi à cause de son bangala. Il paraît que, quand il attrape une femme, non seulement elle crie, mais en plus c'est douze coups ou rien. Le

prototype même du grand abatteur de quilles, pour parler comme les Blancs. Alors on l'a surnommé Anaconda-douze. En plus il a le truc ; même au repos, c'est un véritable bazooka que ce type traîne entre les jambes. Et quand la bête se réveille et que tu la compares à la tienne, tu te fais pitié. Le genre même du truc qui excite la frayeur émerveillée des femmes. Putain, le gars a le bangala ! Anaconda-douze. Quand on dit c'est ça, c'est ça. Un véritable don du ciel.

Donc un coup, pan ! pan ! pan ! Anaconda-douze, profitant d'un cafouillage devant nos buts, trompe la vigilance de notre gardien, Chat-noir, et ouvre le score. Aussitôt le terrain est envahi par leurs supporters ivres de joie. Hoooooooo... , braillent-ils de joie. Et leurs filles nous huent en entonnant leur chant de guerre :

*Un but à zéro !
Faux faux joueurs !
Faux faux joueurs !
On va vous entraîner dix ans !
On va vous entraîner dix ans !
Lions dans la forêt !
Toujours rois !
Lions dans la forêt !
Toujours rois...*

Et d'autres conneries de la même eau.

Peu à peu le calme revient, et le match reprend. Notre ailier gauche, Drogba, prend la balle... Mais l'enfant il connaît ballon ! Ses jambes sont comme ça, on dirait Garincha. Donc Drogba prend la balle. Fiô ! il dribble un, fiô ! il dribble un deuxième, fiô un troisième, puis un quatrième, ensuite il me fait une transversale.

Moi, je jouais au 10. J'amortis la balle avec la poitrine, comme ça, je la dépose sur la cuisse et la laisse glisser jusqu'au pied gauche... mon Magnum. Ce sont les copains qui ont surnommé mon pied gauche Magnum. À cause de mes tirs foudroyants. Enfin, ça c'est le passé. Je laisse glisser la balle sur mon pied gauche. Tétanos fonce sauvagement sur moi comme un taureau, les deux pieds en avant. Je fais ça, vouuu... le voilà dans le vent. Le 2 vient, je lui brûle la politesse également, vouuu... Puis c'est le 5, un grand gaillard avec un bec-de-lièvre. Un vrai broussard qui ne s'embarrasse pas de fioritures ; avec lui soit la balle passe et toi tu ne passes pas, soit toi tu passes et la balle ne passe pas. Il traîne derrière lui une inquiétante réputation de briseur de cheville, et on le surnomme La-mort-sans-maladie. Bref, il fonce sur moi... non mais, franchement, c'est ce jour-là que j'ai réalisé à quel point j'étais un génie du football. Non sans blague, le football, j'en ai plein dans les pieds. Ce n'est pas pour me vanter mais, en toute objectivité, je suis doué. Bon, je suis doué, je suis doué, il n'y a rien à ajouter. C'est un don, et on ne peut rien contre le don. Dieu m'a né pour ça. Je passe ici, La-mort-sans-maladie passe là, je passe là, La-mort... passe ici. Je bloque alors la balle, je lui fais un petit pont, je rattrape la balle, mais La-mort... m'a déjà rattrapé. Cette fois je lui fais un grand pont. Il ne me reste plus qu'à confirmer la réputation de mon Magnum. Mais ceux que je viens de dribbler reviennent déjà à la charge, ce qui laisse le champ libre à Maradona à qui je glisse judicieusement le ballon ; après avoir fait l'essentiel du travail, je lui offre le but tout cuit sur un plateau. Maradona ne fait pas dans la dentelle, il fusille Oiseau-volant-dit-le-Yachine-noir, leur gardien. Malgré une belle parade, Oiseau-volant ne peut empêcher le but. Voici l'égalisation mais aussi, voici le déconnement !

Ils disent qu'ils ne sont pas d'accord parce que non seulement

Maradona était hors jeu mais, en outre, il a marqué de la main. Ce qui évidemment est un grossier mensonge. Une fois encore leurs vieux sont obligés d'intervenir pour qu'ils reprennent le match. Le jeu repart donc.

D'une belle tête, je place idéalement sur orbite notre 8, Ronaldo. Ronaldo résiste aux tacles et à toutes les vilénies de La-mort-sans-maladie et de Tétanos, puis déclenche une frappe lumineuse, un véritable missile qui va se loger dans la lucarne gauche des buts de Oiseau-volant. But ! C'est à ce moment qu'ils se sont complètement fâchés et que tout s'est définitivement brouillé.

J'ai reçu une gifle de par-derrière. Je me suis retourné, le type était déjà en position, prêt à la bagarre. Nous nous sommes mis à fuir. Mais toutes les sorties du village avaient été bloquées. Nous voilà pris au piège comme des rats. Et ils nous ont frappés ! J'avais au moins trois ou quatre gaillards sur le dos ! J'ai cru mourir. Ils nous ont frappés jusqu'à ce que Chat-noir, notre gardien, tombe dans les pommes. Là, même leurs vieux ont trouvé qu'ils avaient dépassé les bornes ; ils leur ont dit qu'ils devraient se comporter en hommes responsables. Ce à quoi La-mort-sans-maladie a répondu que justement ils n'étaient responsables de rien du tout. Bon, vieux et jeunes ont parlementé comme ça entre eux pendant un moment, puis ils nous ont dit que la bagarre était finie, qu'on pouvait rentrer chez nous. On a versé de l'eau sur Chat-noir et il s'est réveillé.

Même le matin, avant le match, il y a eu palabre entre deux filles vers 10-11 heures.

C'est le matin, nous sommes dans la case qu'ils nous ont prêtée pour passer la nuit ; nous mettons les dernières touches à notre stratégie de match. Soudain on entend des cris venant du dehors.

On sort nos têtes, et qu'est-ce qu'on voit ? Une fille qui déconne ! Elle a palabre avec une autre qui, pour le moment, attache son pagne dans sa case. En attendant, l'autre assure le spectacle, comme on dit : pagne noué à la nigériane, poings à la hanche, seins à l'air... Le monde qu'il y a au balcon ! Des seins à te faire remuer même un cadavre. Elle attend et elle gueule, elle gueule à l'autre encore dans sa case :

Sors ici ! Espèce de B. D. V. C. (bordelle diplômée vendeuse de con) ! Toi seule tu as déjà baisé tous les garçons du village. Tout le monde te connaît pour ça. Maintenant, mon de Gaulle arrive et tu le baises aussi ! Mais aujourd'hui je vais te montrer que c'est pas bon de baiser les garçons des autres. Façon je vais te frapper, même ta mère risque de ne pas te reconnaître. Si tu dis que ton urine brûle l'herbe comme du pétrole, sors ici ! Aujourd'hui de Gaulle tu as baisé-là, tu ne vas plus baiser un autre garçon.

Enfin l'autre sort. Chez elle aussi, ce qu'on remarque avant tout, ce sont les seins. Aïaïaï ! Les voilà ! Comme ça ! Des seins à te faire damner un pape !

Ton de Gaulle, je l'ai baisé ! Et alors ? S'il t'aimait vraiment, pourquoi est-il venu chez moi ? D'ailleurs, il m'a dit qu'il ne t'aimait pas, qu'il t'a suivie un moment parce qu'il croyait que tu assurais au lit, or, tu n'assures rien du tout ; il dit que tu es aussi exaltante qu'un matin d'harmattan. Alors épargne la brise matinale de ton haleine de pet d'âne !

Et dans le même élan, elle se jette sur la copine de De Gaulle. Les deux jeunes filles s'agrippent, la copine de De Gaulle aux cheveux de sa rivale et cette dernière à sa jambe droite. Bientôt, malgré les précautions prises, les pagnes se dénouent, offrant la nudité des

deux jeunes filles à notre curiosité égrillarde : la copine de De Gaulle porte un cache-sexe traditionnel rouge, un vrai *côdjô*, tandis que sa rivale porte une culotte achetée à la ville. Quoi qu'il en soit, en reluquant les seins arrogants de sensualité, les fesses rondes et joufflues comme des fruits murs attendant le baiser d'une lame, les jambes entremêlées dans une espèce de sarabande indécente, les corps en sueur entrelacés des deux jeunes filles, il me remonte une bouffée de jalousie envers ce de Gaulle que j'avais déjà rencontré et que je n'avais pas trouvé si terrible que ça. Un gringalet timide aux oreilles décollées, aux yeux globuleux, aux lèvres énormes perpétuellement entrouvertes, au derrière fuyant de camionneur, aux genoux cagneux ! J'ai appris par la suite qu'il se servait d'un puissant talisman pour tomber toutes ces jolies filles, ce qui, je l'avoue, m'a rassuré... Mais revenons à nos deux jeunes gazelles.

Les voilà à présent roulant dans la poussière. La rivale se saisit alors des perles ceignant la taille de la copine de De Gaulle, ces perles qui servent à retenir le cache-sexe, tire dessus et en casse le fil ; elle arrache le *côdjô* et le brandit comme un trophée. Désormais la copine de De Gaulle est complètement nue, nue comme au jour de sa naissance. Elle s'enfuit pour aller se cacher dans sa case sous les huées des enfants qui chantent :

*Côdjô, côdjô tiré !
El' n'a pas gagné cal'çon !
Côdjô, côdjô tiré !
El' n'a pas gagné cal'çon !*

Ils sont vraiment impayables ces gens-là.

Il arrive aussi aux Blancs d'être impayables, mais on ne les voit pas souvent se battre, pas aussi souvent qu'à Djimi en tous les cas ; c'est à coups de pistolet qu'ils règlent généralement ces histoires-là. Les Arabes, c'est le couteau. C'est un monde de cinglés ici. Et on a vite fait de rentrer dans le rang, de devenir dingue. Tout contribue plus ou moins à ça ; le racisme par exemple, c'est fait pour rendre dingue. Au pays, nous voyions cela dans les livres, les journaux ou à la télé ; cela se passait si loin et cela semblait tellement abstrait que nous avions l'impression que c'était de la fiction. C'étaient des Actualités. Seulement voilà, désormais nous sommes dedans et, pour les gens du pays, nous aussi nous sommes devenus des faits divers, de l'Actualité.

Au début on se dit que ça ne fait rien, qu'on finira par s'y habituer. Très vite on se rend compte que c'est comme l'hiver, on ne s'y habitue jamais. Et non seulement on ne s'y habitue jamais, mais il finit par nous happer.

Je vais te faire un aveu à ce propos, j'espère que tu ne le diras à personne : je suis devenu raciste ; je crois même que je l'ai toujours été. Déjà au pays, je l'étais, je m'en souviens maintenant.

C'était au lycée. Comme à chaque fin de trimestre, l'école tenait sa grande réunion au cours de laquelle on passait en revue tous les problèmes de l'établissement : administration, propreté des classes, du réfectoire, des dortoirs, des W.-C. et autres... Des conneries, quoi. Et de problème en problème, nous avons atterri sur celui de la salle des fêtes. Cette salle avait été prêtée à une femme blanche qui y donnait des cours de danse classique aux petits enfants blancs de la ville et même à quelques enfants noirs de familles bien placées. Malheureusement, après chaque séance, on retrouvait le

lendemain un ou deux petits cacas dans un coin de la salle. Pour l'administration, le ou les coupables étaient parmi nous les lycéens, tandis que pour nous il ne faisait aucun doute que c'était l'œuvre des enfants. Aussi, dès que la question est venue sur le tapis, les camarades m'ont fait signe d'intervenir.

Il faut dire qu'à l'époque, je jouissais d'une flatteuse réputation de tête brûlée, de fouteur de merde, de meneur d'hommes. Quand il y avait un pépin entre l'administration et un élève, les camarades venaient me voir pour que je leur monte la tête et les chauffe jusqu'au rouge de la violence ; j'avais les mots pour ça. Et quand ça pétait, ça pétait ! On cassait les chaises, les tables et les assiettes du réfectoire ; on brisait les vitres des salles de classes, on mettait le feu à nos matelas, puis on allait à leur domicile insulter le censeur et sa femme, leurs pères et leurs mères, leurs poules et leurs chèvres, tout ce qu'on pouvait insulter. C'était un vrai défolement, et moi j'aimais ça, ce truc qui un matin leur pétait à la gueule, sans crier gare.

Les camarades m'ont donc demandé d'intervenir. Je me suis levé et j'ai dit : « Monsieur le directeur, ce sont les petits Blancs qui chient dans la salle des fêtes. »

Aussitôt le vertige. Le vide. La grande majorité des profs était des Blancs, et beaucoup m'aimaient bien ; ils me regardaient, sans surprise, comme s'il était normal qu'une telle chose sorte de ma bouche. Je me suis retourné vers les élèves, un sourire, une grimace plutôt, une grimace figée et probablement niaise tordait mon visage, à la recherche d'un signe, d'une approbation... ou même d'une désapprobation. Mais rien, personne n'osait me regarder. Et ce silence ! Et cette chaleur ! Cette chaleur que ne parvenait qu'à exciter et qu'à rendre encore plus suffocante le vieux ventilateur

dont le boucan exhibait le silence des autres ! Il n'y avait aucun doute, j'avais dit un mot de trop. « Monsieur le directeur, c'est l'œuvre des enfants qui viennent pour la danse » eût sans doute été mieux. D'autant que rien ne prouvait que c'étaient des enfants, blancs encore moins.

Après la réunion, ni les profs ni les camarades n'ont changé à mon égard ; ils se sont comportés envers moi comme si ces paroles n'avaient pas été dites, et moi je suis resté seul avec cette chose. J'avais beau me persuader qu'il ne s'agissait pas de racisme, mais de la simple volonté d'entretenir ma réputation de grande gueule, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'après tout ces paroles étaient bien sorties de ma bouche pour meurtrir le cœur des autres ; j'avais beau me dire que c'était du contre-racisme, que j'avais toutes les raisons du monde de les haïr... Mais tout de même, des enfants ! Qu'avaient-ils déjà fait ? C'était un peu comme les oisillons du maître de Pelé. Alors je me suis accepté tel que je suis : un raciste qui fait des efforts intellectuels pour dépasser son racisme.

Toujours est-il que je ne me sens à l'aise qu'avec les Blancs racistes ; avec eux je suis confiant, je sais à quoi m'en tenir, je sais où je mets les pieds. Tout de suite je me dis : « Voilà un Blanc. » En revanche, je me méfie de ceux qui ont un ami sénégalais ou camerounais, les Monsieur-moi-je-connais-bien-les-Noirs, les Monsieur-moi-j'ai-passé-vingt-ans-en-Afrique, qui n'écourent que Miles Davis ou Tiken Jah Fakoly, qui ne jurent que par la spontanéité et l'élégance naturelle des nègres ; ceux-là je m'en méfie. Ils me foutent mal à l'aise. Je ne mets pas en doute leur sincérité, mais ils me foutent mal à l'aise, c'est tout. Probablement parce qu'ils ont vraiment l'air supérieurs. Ils me foutent un malaise. Moi j'aime les situations tranchées : tu es raciste, je suis

raciste. Parce que si tout le monde ne peut pas être noir ou blanc,
tout le monde peut devenir raciste au moins. Comme ça plus de
bagarres.

Chacun sera avec chacun

Avec l'idée que les autres ne sont que

Des va-nu-pieds

Des moins-que-rien

Qu'on est le seul représentant de

L'espèce humaine

Et chacun hurlera des mots castrés

En croyant donner des ordres aux autres

Et il y aura des mots et des mots

Des mots croisés

Entrecroisés

Fléchés

Placés

Des mots de liaison

Isolés

Autonomes

Cent sens

Sans sens

Des mots et des mots

Et il y aura des mots de dent

Des mots de tête

Des mots d'estomac

Des mots d'espoir

Sans réponse

Des petits mots

Des gros mots

Des politesses

Des grossièretés

Des subtilités

Des vulgarités

Des mots jargonnants

Des mots prêts-à-porter

Et il y aura des mots et des mots
Des mots vides et flasques
Comme un sexe épuisé
Des mots humides et lourds
Comme des seins de nourrice
Des mots raides et durs
Comme un sexe guerrier
Des mots intacts et fermes
Comme des seins de vierge
Et il y aura des mots et des mots
Des mots entre guillemets
Comme une vie entre parenthèses
Des mots pleins et sonores
Comme des notes de musique
Des
la-la-la-si-do
la-si-do

la-si-do

Ré-ré-ré-si-ré

ré-si-ré

ré-si-ré

Sol-fa-do-ré-mi

do-ré-moi

do-ré-mi

Sol-fa-do-ré-moi

do-ré-mi

do-ré-moi...

Ma concierge aussi est raciste. Dès que je l'ai vue, je l'ai tout de suite senti. Normal : il n'y a qu'un sorcier pour reconnaître le regard d'un sorcier. De toute façon n'importe qui l'aurait remarqué ; ça lui sortait de par tous les pores.

Le premier jour, j'arrive ici pour visiter cette chambre.

Il n'y a pas de chambre, ronchonne-t-elle, sans me jeter le moindre coup d'œil ; elle m'a reconnu à cause de mon accent. Ou de mon odeur... « Il n'y a pas de chambre », mon œil ! Parce que c'est un autre Blanc qui m'a donné le papier pour que je vienne ici. Et elle, elle me dit qu'il n'y a pas de chambre.

Je lui dis que je suis sûr qu'il y a une chambre vide quelque part.

C'est vrai qu'il y a une chambre vide, grommelle-t-elle à nouveau, toujours sans me regarder, comme si elle se parlait à elle-même. Mais elle est déjà réservée par une jeune fille ; elle est même passée la visiter juste avant que vous n'arriviez.

Elle m'a dit « vous », c'est déjà ça. Encore que ! parce qu'il y a des vous qui constituent moins une marque de déférence que de différence, au sens évidemment où ils l'entendent eux.

Je sors mon papier et je le lui tends. Elle le prend, toujours sans me regarder, le tourne, le retourne, le parcourt un instant, puis décroche le téléphone et appelle le monsieur qui m'a remis le papier. Les deux bavardent un moment. Elle raccroche et, pour la première fois, lève les yeux sur moi.

Quarante-cinq... cinquante ans. Peut-être que quarante en fait. Mais, et c'est souvent le cas des personnes, je ne dirais pas obèses, ce n'est quand même pas l'Amérique, je dirais avec un excédent de poids, elle en paraît soixante. Son visage est parcouru de ces petites veines bleues propres à ceux qui entretiennent une étroite promiscuité avec l'alcool. Rien de disharmonieux dans les traits du visage. Et même sans sourire, on note une certaine douceur. Quelque chose de maternel. Elle a dû être belle... Elle me regarde longuement, le soupçon à fleur de regard. En fait on se regarde ; elle réalise que je sais que je ne suis coupable de rien et que je ne me laisserai pas intimider. Spontanément on se sourit. On s'est compris.

Depuis, elle est devenue très gentille avec moi. Elle est sincèrement devenue très gentille. Peut-être qu'elle n'a jamais été

raciste comme je l'ai cru au début, mais, par les temps qui courent, la simple expression d'une certaine méfiance...

Elle m'appelle « Monsieur ». Je m'en fous au fond qu'elle m'appelle Monsieur. Elle veut m'appeler Monsieur, eh bien, qu'elle m'appelle Monsieur !

Monsieur, du courrier

Le téléphone, Monsieur

Monsieur, une lettre du pays

Monsieur, l'E.D.F.

On vous aime bien du côté de l'E.D.F., Monsieur.

Des fois, quand je n'ai pas de courrier, elle me taquine : « On vous a oublié aujourd'hui au pays, Monsieur. » Ou alors, et ça, ça m'amuse moyennement, elle me parle des problèmes de voisinage dans lesquels elle se débat avec un type apparemment « malade de la tête », selon son expression. Parce qu'elle a une maison en Ardèche. Pour ses vieux jours, elle dit. Malheureusement il me semble qu'elle soit tombée sur un voisin plus que fou à lier. Du moins si l'on en croit les lettres qu'il envoie à ma concierge. Des élucubrations, rien de vrai, un tissu de mensonges, elle dit. N'empêche que ça la mine. D'autant plus que, par an, elle peut en recevoir une quinzaine. Toujours les mêmes obsessions. Les mêmes élancements paranoïaques. La même logorrhée. C'est quand même malheureux ce qui lui arrive. Elle a économisé sur son maigre salaire de concierge pour acheter cette maison, et elle tombe sur un voisin à qui, comme elle dit elle-même, il manque

une case. Parce que « l'autre fou » parle de vice caché dans ces lettres, mais le vice caché, c'est lui. Je ne dis pas que ça m'empêche de dormir, cette affaire de maison en Ardèche, mais ça me chiffonne de la voir se laisser bouffer par la folie de l'autre ; elle pourrait finir aussi dingue que ce type. Parce que, comme je l'ai dit, je l'aime comme une mère, et je ne supporte pas qu'il lui arrive cette injustice. C'est vrai qu'elle me saoule de temps en temps de paroles, mais ce n'est pas grave, c'est une chance d'être tombé sur elle. Quelqu'un de bien. Vraiment. À Noël, ils ont une coutume qui consiste à faire des cadeaux à leurs concierges ; c'est ce qu'ils appellent les étrennes, je crois. Une belle coutume. Moi aussi j'ai envie de la cadeauer. Pas de l'argent évidemment, de ce côté-là, je suis moi-même moi. Non, simplement un cadeau qu'elle n'oublierait jamais. Seulement, je ne sais pas quoi.

Elle est toujours seule derrière la porte vitrée. Avec son chien. Il aboie chaque fois que je passe ; je crois qu'il reconnaît mes pas. Et quand elle m'aperçoit, elle lui dit invariablement : Oh, arrête, La Fouine, parce qu'il s'appelle La Fouine, son chien, c'est Monsieur ! Je suis sûr que La Fouine aboie à chaque locataire qui passe, et qu'elle lui dit la même phrase : Oh, arrête, La Fouine, c'est Monsieur, ou c'est Madame... En fait, elle doit appeler tous les locataires Monsieur ou Madame.

Elle n'est pas encore vieille, mais elle est très grosse et se déplace difficilement ; probablement qu'elle est assise à longueur de journée devant la télévision, sans rien à faire. Dès qu'elle me voit passer, elle veut me parler, comme ça, de rien, pour rien. Elle veut parler à quelqu'un, c'est tout. Ici les gens sont ainsi ; chacun dans son coin, dans sa tête. Bon, ils sont comme ça, ils sont comme ça ! Et c'est ainsi ! Ma concierge elle, elle aime saluer et parler avec les gens. Elle parle interminablement, de tout et de rien,

essentiellement de ce qui se passe dans la télévision. Des sitcoms et des téléfilms américains. Que les américains. Elle n'aime pas les français. « Trop mous, trop lents, trop fleur bleue à mon goût, tandis que les américains, ça s'aime, ça se déteste, ça se tue, ça s'embrasse et surtout, surtout les dames portent toujours de somptueuses toilettes, et ça, les toilettes ! si j'avais été plus jeune et, comment dire ça, plus mince, enfin moins, vous avez vu, ils repassent *Dallas*... » Une brave femme, ma concierge. Elle parle vite et abondamment comme si son corps était un gros réservoir de mots qu'elle devait vider pour se recharger devant sa télé, comme si c'était une question de vie ou de mort qu'elle dise tout. Le problème, c'est qu'elle ne dit jamais rien, elle parle c'est tout, elle jouit par la bouche. Je ne sais pas, mais je l'aime comme une mère.

Je ne la connais que depuis peu, mais déjà moi aussi je l'aime, cette femme. Je la trouve attachante. Je ne suis pas quelqu'un de patient, mais avec elle si. Étrangement. Les deux ou trois fois que nous nous sommes parlé, plus exactement que je l'ai écoutée parler de choses qui étaient à mille lieues de mes préoccupations du moment, j'ai réussi à dominer mon impatience ; ces moments, je les vis comme un devoir, une bonne action, une aumône. Je n'ai pas peur du mot, une aumône. Parce que, comme disait le précédent locataire, cela se voit que ça lui fait du bien de se vider de son trop-plein de silence, c'est-à-dire de désirs tus. Alors je croise les bras et je l'écoute jouir par la bouche.

Il y a quelques jours, je descends la voir pour glaner quelques renseignements sur les personnes que recevait le locataire ; je reste convaincu, malgré ce qu'elle m'a dit, il y a peu, que cet homme n'a pas passé toutes ces années sans recevoir personne en dehors de Sue Helen. En tous les cas, la bande magnétique mentionne Ki. Je

prends évidemment soin de ne pas évoquer l'Ancêtre-à-tête-de-cynocéphale. Comment lui expliquer que Monsieur, comme elle l'appelle, recevait de temps à autre un masque ! Autant tenter de vider la Seine avec une coquille d'huître. Mes questions se concentrent plutôt autour de Ki. Connaît-elle Ki ?...

Il n'y a hélas pas de lettres pour vous aujourd'hui ; on a oublié de penser à vous au pays, me lance-t-elle en souriant dès qu'elle m'aperçoit. Le facteur vient visiblement de passer ; elle tient un paquet de lettres à la main.

Non, je ne viens pas pour cela... Bonjour, madame.

Bonjour, monsieur. Comment allez-vous ?

Très bien. Et vous ?

Ça va.

En fait, je viens à propos de l'ancien locataire, Monsieur... En fait... Voilà... Parce que dans la bande, tout le temps... En fait, Monsieur parle à une personne... Connaissez-vous Ki ?

Ki ?...

Oui, dans la bande Monsieur s'adresse tout le temps à une personne... Un certain Ki... J'ai pensé que vous l'aviez peut-être déjà vu...

Vous savez, personne ne montait chez Monsieur, ni homme ni femme, je n'ai jamais vu personne monter chez lui, jamais, et pourtant vous voyez, personne ne peut passer sans que je ne le voie, toute la journée, je suis calée là, devant ma télé, vous

comprenez, alors vous vous imaginez bien que si quelqu'un passe, vous savez, Monsieur était quelqu'un de solitaire, j'irai même jusqu'à dire, de secret, il vivait seul. Ki. Drôle de nom. Enfin bon. Non. Monsieur ne m'a jamais parlé de ce monsieur Ki, ah oui, il faut pas que j'oublie, je voulais vous en parler, votre chambre, je suis en train de la racheter.

Hein ?

Votre chambre, je vais la racheter.

Ma chambre ?

Le propriétaire de l'immeuble l'a mise en vente, je me suis portée acquéreur, avec mes économies, j'ai pas des économies et des économies, mais j'en ai, de petites, enfin bon, c'est avec ça que j'ai acheté, il y a cinq ans, cette petite maison en Ardèche, avec beaucoup de travaux dont je vous ai parlé l'autre jour, à Saint-Martin-d'Ardèche, où il y a ce fou de voisin qui m'envoie toutes sortes de lettres, figurez-vous qu'il m'en a encore envoyé une autre ce matin, écoutez un peu. Et elle ouvre l'une des lettres qu'elle tient.

Madame,

L'acte notarié de propriété de ma propriété située Route des Gorges, 07700 Saint-Martin-d'Ardèche, établi en l'étude de Maître Chevalier, notaire, Place de l'Église, à Saint-Martin-d'Ardèche, stipule que la mitoyenneté de notre mur n'a aucune incidence sur l'insalubrité et la dégradation de l'intérieur de votre maison située même adresse que ci-dessus.

Les anciens locataires de votre maison vociféraient déjà contre l'ancien

propriétaire, il va sans dire, en permanence, car le taux de nuisance d'humidité, d'un taux très élevé, dû à l'humidité extrême du terrain situé à flanc de montagne, se concentre uniquement chez vous.

Chez moi aucune nuisance d'humidité et pour cause : je m'efforce, avec la meilleure volonté du monde, d'ôter cette très forte nuisance d'humidité en laissant ma maison, beaucoup plus élevée que la vôtre, exposée plein sud, avec portes et fenêtres ouvertes en permanence, 24 h sur 24 h, 365 jours par an. En m'efforçant de cette façon d'assainir par ce moyen d'aération, la seule solution de contribuer à ôter l'humidité extrême de votre maison, car vous ne possédez pas de puits où l'humidité extrême se serait concentrée, alors que j'en possède un, moi, recueillant toute l'humidité du terrain.

Mais où est-ce qu'il va chercher tout ça ? Enfin bon.

En contribuant par mon moyen d'aération à ôter cette humidité de notre mur mitoyen, humidité se concentrant uniquement sur la partie de votre intérieur, due à votre manque d'aération ainsi que du puits nécessaire à recueillir l'eau pour assainir votre terrain situé à flanc de montagne, je ne puis qu'être étonné de l'incongruité de votre comportement, en usant de tergiversations débiles autant que stériles.

Mon toit, prétendez-vous, va s'écrouler sur le vôtre ! ...

Or, ma charpente en bois ainsi que mes tuiles sont entièrement neuves. Donc allégation mensongère, car constat effectué dernièrement par huissier de justice.

Mon mur mitoyen, ainsi que le mur non mitoyen de mon grenier, ainsi que mes autres murs non mitoyens, construits en pisé, le matériau le plus salubre existant, mesurent environ 60 cm d'épaisseur. Donc, accolés à votre propre maison mitoyenne, ceux-ci ne peuvent s'écrouler sur votre maison, ni menacer

la sécurité publique sur la route.

Ces constatations ont été également effectuées dernièrement par huissier de justice et relatées dans leur intégralité au Procureur de la République de Privas.

Est-il besoin de vous rappeler qu'abuser, par des manœuvres frauduleuses, de l'article L.511-1 du Code de la Construction et de l'Urbanisme qui, en l'occurrence, ne peut me concerner, équivaut à une escroquerie.

Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu !

Si fortuitement, en raison du vent, une tuile se détache de ma toiture, il est impossible que celle-ci tombe sur la voie publique, mais uniquement sur les deux parcelles de terrain situées devant ma maison ou sur le mur épais mitoyen à ma terrasse, ou bien sur ma terrasse, sur mon balcon, sur mon propre chemin. (Fait rarissime.)

— *Si une voiture stationne sur ma parcelle de terrain devant ma cave, je ne suis pas responsable de la chute d'une tuile sur celle-ci.*

Vous êtes mécontente du fait que vous ne pouvez plus tenter d'action résultant du vice rédhibitoire du vendeur, en raison de la trop forte nuisance en humidité de la portion d'humidité de votre mur qui ne peut que causer des dégâts à mes propres murs rendant inhabitable votre maison, vice de nuisance, que vous prenez grand soin d'occulter ! Seul critère dangereux pour mes propres murs, non affabulatoire, et bien fondé.

En plus j'y comprends rien à ce qu'il écrit !

Une maison même fleurie ne constitue qu'une façade si trop humide et non aérée de façon permanente comme chez moi.

En vous remerciant de votre attention, je vous prie de recevoir, Madame, mes salutations distinguées.

N. B. :

- *Si j'ai 2 ou 3 tuiles à remplacer, je les remplace moi-même. Nul besoin d'autrui. Dernièrement j'avais dûment constaté qu'il n'y avait aucun débris ou détritrus ni sur mes parcelles de terrain ni sur la voie publique devant ma maison.*
- *Au sujet des anciens propriétaires de votre maison, Antoine Desmeures et Georges Nadeau, le Procureur de la République de Privas avait classé sans suite, en me donnant raison, les plaintes sans fondement de ces derniers propriétaires, foncièrement spécieuses et fallacieuses, visant par manœuvres frauduleuses à s'accaparer ma propriété.*

Et alors, qu'est-ce que j'ai à voir avec ça, moi ?

- *Au sujet de l'environnement : J'avais mis le Préfet ainsi que l'Inspection Sanitaire au courant que :*
- *L'unique îlot d'insalubrité du quartier est constitué par le gros tas de fumier de la ferme Le Querrec enclavée au centre de nombreuses habitations et non conforme aux normes sanitaires car colportant tous les microbes possibles. Pour mémoire, une ferme enclavée au centre de nombreuses habitations est interdite par l'Inspection Sanitaire...*

Et ça continue ainsi pendant encore deux pages, c'est un fou, non ? vous ne croyez pas ?

Je ne sais pas, madame, lui dis-je pendant que me revient en

mémoire ce que lui avait dit un jour le locataire à propos de ce harcèlement épistolaire : l'amour.

C'est un fou, parce qu'il n'y a rien de vrai dans tout cela, tout est inventé, de A à Z inventé rien que pour m'emmerder, excusez-moi, je ne devrais pas me laisser aller à des mots comme ça, mais des fois ! enfin bon, mais pourquoi est-ce qu'il me fait ça ? vous avez une idée, vous ? la raison pour laquelle il m'envoie toutes ces lettres ?

L'amour emprunte de ces sentiers des fois ! dis-je en souriant. Peut-être parce qu'il vous aime, tout simplement.

Il m'aime ? répond-elle en levant les yeux, manifestement décontenancée par ma réponse. Vous pensez que c'est de l'amour ?

Je ne vois pas d'autre explication.

C'est une drôle de façon d'aimer les gens. Monsieur aussi disait que c'est de l'amour. En tout cas, moi, je ne l'aime pas. Moi, ce que je vois, c'est qu'il va se retrouver un matin en camisole de force entre deux gendarmes, et puis c'est tout, c'est ce qui lui pend au nez, parce que c'est qu'un fou qui a décidé, pour des raisons qui ne regardent que lui, de me saloper ma retraite, heureusement c'est magnifique là-bas, du côté des gorges de l'Ardèche, ça compense, pour mes vieux jours, pour ma retraite, il me reste encore quatre années à rembourser. Concierge, on ne fait pas ça toute la vie, on a aussi droit à une retraite, comme pour n'importe quel autre métier, enfin bon, je suppose que tout le monde a droit à une retraite, comme cette dame, vous vous souvenez, je vous en ai parlé l'autre jour, qui s'est retrouvée à la rue, mais là, c'est pour ma fille, Sue Helen, elle s'appelle Sue Helen, ma fille. Ces derniers temps, elle

se sent grosse, alors elle dépense tout ce qu'elle gagne en produits pour maigrir, et ça ne gagne pas des mille et des cents, concierge, enfin bon, elle s'est même inscrite à la gym, mais elle n'y est allée que les deux premiers jours, trop fatigant, elle dit, donc pour compenser, elle a acheté encore plus de produits, j'ai beau lui dire que ça ne lui fera pas perdre un gramme de graisse, rien à faire, en plus elle n'en a pas besoin, je vous la présenterai à l'occasion, elle est toute fine, on dirait pas ma fille, fine et jolie. Elle dit, elle se sent boudinée, elle dit, de l'intérieur, elle se sent enflée, elle dit, ce qui grossit en elle finira par déborder à l'extérieur, c'est cela, que ça se voit qu'elle est grosse, qui enfle en elle, qui lui fait acheter tous ces produits. Enfin bon, il faut dire qu'elle n'a pas toute sa tête, non plus, Sue Helen, mais attention, je ne dis pas qu'elle n'a pas son kilo, qu'elle n'est pas cuite, c'est ma fille. Simplement elle est lente. Dans la tête, elle est lente. Lente et butée. Mais elle est la seule chose qui me soit arrivée dans cette vie, ni de bien ni de mal, qui me soit arrivée, c'est tout, je ne peux me reposer que sur elle, et sur Dieu évidemment, mais enfin bon, le bon Dieu il y a déjà tellement de personnes qui lèvent leurs prières vers lui que.

Je proteste faiblement, sautant à mon tour du coq à l'âne.

Mais madame, je viens à peine d'emménager...

Elle m'interrompt en souriant. Comme une mère.

Oh non, ne vous faites pas de souci, mais pour qui me prenez-vous, mon grand garçon ? non, ne vous inquiétez pas, je ne l'achète pas pour qu'elle vienne y habiter, mais pour la mettre en location, et puisque vous êtes déjà là. Je sais que vous ferez un bon locataire, et je m'y connais en locataire, et puis, rien n'est encore fait, vous me faites tellement penser à lui ! à Monsieur, de toute

façon il n'est pas dit que je ferai affaire avec les banques, parce que ce sont elles qui décident, et c'est des margoulins, les banquiers, si ça se trouve, je ne suis plus en situation de prendre un crédit, ça, c'est plutôt un bon point pour moi, parce que les banques, moins tu peux payer plus ils te font crédit, à croire que leur principal plaisir, c'est voir les gens se débattre dans les difficultés, enfin bon, remarquez, à la fin, ils retombent toujours sur les pieds de leur argent, parce que, même celui qui n'a rien, ils finissent par lui arracher ce qu'il n'a pas, les affaires, comme on dit, c'est l'argent des autres.

Sa fille, elle s'appelle Sue Helen, est concierge elle aussi, dans un immeuble à quelques pas d'ici, rue Léon-Frot qui prolonge la rue Saint-Maur de l'autre côté de la rue de la Roquette. Elles sont en quelque sorte concierges de mère en fille. Chaque fois que Sue Helen me voit, que ce soit dans la rue ou dans les escaliers... parce que c'est elle qui vient nettoyer l'escalier B, tout comme le A d'ailleurs, puisque sa mère, vu qu'elle est désormais grosse comme une Américaine, ne peut plus monter les six étages. Chaque fois que je rencontre Sue Helen, que ce soit dans la rue ou dans les escaliers, Sue Helen me dit : « Bonjour. » Si elle me rencontre dix fois dans la journée, elle me dira « bonjour » dix fois, et chaque fois les yeux baissés. Sa mère dit qu'elle a une araignée au plafond. Cela fait quelques jours, depuis le jour où elle est venue frapper à ma porte, que, visiblement, elle m'évite...

Une soudaine crise de suffocation du locataire ne me permet pas de transcrire ce qui a été dit ici, d'autant qu'elle était accompagnée d'une violente quinte de toux. J'ai cependant cru comprendre qu'il parlait d'un album photos qu'il aurait montré à la fille de la concierge, qu'ils se seraient couchés, mais que Sue Helen se serait précipitamment rhabillée ; qu'il aurait essayé de la retenir... Et

puis la toux a repris le dessus. C'était très confus.

Cette fois-ci elle se cramponne, la pute... Où est ma ventoline ? La fenêtre, s'il te plaît, Ki, ouvre-moi la fenêtre... Mais où est-ce que j'ai planqué cette foutue...

La ventoline, je m'en souviens, était un véritable tourment pour moi, tant son utilisation, malgré les apparences, nécessite beaucoup d'habileté. Elle exige une parfaite coordination entre le doigt qui presse et les poumons qui inspirent le fréon dilateur des bronches. Je n'ose imaginer le martyre des enfants et des personnes âgées qui l'utilisent. D'autant qu'il faut, après l'inspiration, maintenir une apnée. Aujourd'hui, mais il me semble que le locataire l'ignorait, il existe un procédé infiniment plus simple, un procédé, si je ne m'abuse, suédois. À moins qu'il ne soit norvégien... Peut-être finlandais... En tout cas nordique. Il s'agit d'un inhalateur de poudre qui ne requiert pas la coordination main-poumons...

Le docteur dit que ce n'est pas grave, mais que je dois arrêter de fumer. Le problème, c'est que je n'y arrive pas malgré de réels efforts. J'ai beau vider le paquet de cigarettes dans les vécés et tirer la chasse d'eau ou m'éloigner de ceux qui fument, impossible d'arrêter. Il m'a recommandé aussi du sport. Du vélo. Mais je trouve ça crevant, et puis je n'ai pas le temps. Il m'a aussi dit que c'est une maladie qui ne tue pas, seulement c'est embêtant...

Encore une idée reçue sur l'asthme. Contrairement à ce qu'a dit le docteur du locataire (qui cherchait certainement à rassurer son patient), l'asthme peut être mortel. Dans un pays comme la France, cette maladie est responsable de près de deux mille décès chaque année. Un chiffre qui, bien entendu, ne tient pas compte

des morts indirectes...

Ça doit être terrible de mourir à l'étranger. C'est comme si on n'avait jamais vécu. Parce qu'un étranger, c'est quelqu'un qui accroche sa vie comme on accroche son manteau à l'entrée d'une maison ; c'est quelqu'un qui attend de vivre.

La fenêtre, Ki. L'air froid commence à envahir la chambre... Tu vois là, les deux peupliers, comme ça ils n'ont l'air de rien, mais ce sont de vraies calamités pour un asthmatique... Parce que la concierge m'a dit que ce sont des peupliers femelles, et chez les peupliers, seules les femelles... Dans peu de temps, lorsque la lumière sera, dans l'écran de la fenêtre là-bas, entre les deux peupliers, une femme apparaîtra. En contre-plongée. Chaque fois que je vois la lumière chez elle, j'éteins chez moi afin de la regarder de l'obscurité. Dès qu'elle arrive, elle se met nue. Elle a pris un ventre ces derniers temps, il me semble. Jusqu'à la mi-mars, il est encore possible de la voir. Même avec ce ventre qui commence à la déformer, elle est toujours belle. Elle est mon cinéma. Mais passé le 15 mars, impossible de l'apercevoir ; les peupliers font barrage de leur feuillage comme pour la protéger. Au pollen, s'ajoute donc cet autre désagrément... Quoi, déjà ? Oh, tu déconnes, Ki ! Attends un peu, tu dînes avec moi ? Je fais rapidement du riz... Tiens, à propos de riz, j'en ai une histoire à te raconter. Avec Samory Touré... Une belle histoire... Samory et les Blancs... Ça ne prendra pas de temps, je prépare rapidement le riz, on bouffe, et puis je t'accompagne. Même à 1 heure, il y a encore des métros. Ça sera très vite cuit. D'ailleurs, la sauce est déjà prête. Tout est prêt. Tout ça vient de Belleville. Le riz, les aubergines, les vraies aubergines, pas les grosses aubergines violettes allongées des Blancs, mais les petites rondes du pays, le gombo, le poisson fumé, la viande de cabri, tout vient de Belleville ; on trouve tout là-bas.

Je préfère, moi, la Goutte-d'Or, et plus précisément Château-Rouge. Belleville est plus proche, quinze minutes à pied à tout casser, mais je préfère Château-Rouge. Pour l'ambiance. Je prends le bus. J'évite le métro à cause de la correspondance à Strasbourg-Saint-Denis qui me semble interminable. De toute façon, j'évite autant que faire se peut d'emprunter le métro ; ça fait rats hébétés grouillant vers on ne sait quoi. Bref, je saute dans le bus 56, et me voilà à Barbès. Direct. Parce qu'à Château-Rouge, on trouve vraiment tout. Je ne parle même pas de gombo, de banane plantain, d'igname, de manioc, de taro ou d'attiéké... Je parle de viandes de biche, d'agouti, de singe, de crocodile, de serpent, je parle d'escargots, pas de Bourgogne mais de chez nous, de grillons, de chenilles... Toutes ces succulences que Belleville est loin d'imaginer. Et puis, il y a l'ambiance. Tu ne sais pas si tu es à Kinshasa ou à Abidjan. En fait, il suffit de quelques minutes de bus, ou de métro pour ceux qui aiment vivre enterrés, pour te retrouver brutalement au pays. Un vrai château africain à ciel ouvert, ce quartier.

Donc Samory Touré ! Voilà quelqu'un qui a enquiné les Blancs ! Ils ont néanmoins fini par l'avoir. À Guelemou. Dans la partie ouest de l'actuelle Côte d'Ivoire. N'empêche qu'il leur en a fait voir de toutes les couleurs, notamment à Woyowayanko.

À l'époque où les Blancs le traquaient, Samory entrait dans les villages et prenait les hommes valides pour renforcer son armée afin de mieux emmerder les Blancs ; il n'hésitait pas à déclarer la guerre aux villages qui refusaient de l'aider dans sa lutte contre les envahisseurs. Un jour les habitants de Village-fou... Ils étaient déjà fous, je crois même qu'ils ont toujours été fous. En tout cas, on les a toujours connus fous. Ils sont nés fous. Un jour donc les habitants de Djimi apprennent que Samory s'apprête à leur rendre visite. Or, Village-fou sait qu'accepter le pacte de Samory, c'est se préparer à livrer la guerre aux Blancs, et ça, les habitants le redoutent. Parce que, s'ils sont fous, les Blancs, ils le savent, le sont encore plus. Pas question de se frotter à plus fou que soi ! Seulement voilà, ils ne peuvent pas refuser la main tendue, si l'on peut appeler cela une main tendue, de Samory, autrement c'est également la guerre, une guerre qu'ils savent perdue d'avance ; en fins déconnards, ils ne peuvent ignorer qu'il n'y a pas plus déconnard que celui-là même qui ose déconner sur l'homme blanc. Entre l'enclume et le marteau que font-ils ? Le plus grand sorcier de Djimi transforme tous les hommes valides en plants de riz pour qu'à son arrivée Samory ne trouve que des femmes, des vieillards et des enfants.

Le sorcier transforme donc les personnes valides en riz, sauf lui-même évidemment ; il faut bien qu'il puisse leur redonner leur réalité humaine après le passage de Samory.

Samory arrive, l'enrôle et il part au combat avec l'espoir qu'une fois les Blancs chassés il reviendra redonner aux siens leur forme humaine. Hélas, malgré tous ses fétiches, il meurt à la guerre, laissant derrière lui un champ de riz qui, en réalité, est un champ d'êtres humains.

Depuis cette époque, dans ce village, on ne mange plus de riz. Autour des cases poussent des plants de riz, mais personne jamais n'en mange ; même la terrible année où la sécheresse et la famine ont battu leur plein, ils n'en ont pas mangé. Parce que manger du riz, c'est manger l'un des leurs, c'est manger de la chair humaine. Et ça, même à l'extrémité de la folie, ils ne peuvent le tolérer.

Le riz bout. Surveille-le avec moi, parce que, dès qu'on a le dos tourné, il se met à déborder pour se transformer en bouillie.

Déconnement ! Qu'est-ce que tu peux tirer de ces gens-là ? Tu gagnes, ils te cassent la gueule ; ils gagnent, ils te cassent la gueule ; en cas de match nul, ils te cassent la gueule. Le sous-préfet, les instituteurs, les commerçants, plus personne ne veut désormais avoir quoi que ce soit à voir avec eux. Même les gendarmes ont peur d'eux. Que peut-on faire d'un village où l'on fait accoucher les femmes à coups de pied dans le ventre ? Et, comme par hasard, le seul qui n'était pas un déconnard, ils l'ont mangé en sorcellerie. Après lui, il n'y a plus eu d'étudiant originaire de Djimi.

C'est sa propre tante qui l'a mangé.

C'est quelqu'un que je connaissais très bien parce qu'il était le meilleur ami de mon grand frère. Bien que natif de Djimi, lui n'était pas fou, il était gentil et très intelligent ; il préparait une

licence de maths-physiques quand ils l'ont mangé.

Mathématiques ! Je n'ai jamais pu encaisser ; mon brouillard a toujours été épais en maths. Surtout dans les fonctions trigonométriques. Rien que le nom me faisait peur ; on dirait une maladie honteuse. Trigonométrie ! En plus notre prof était un vrai connard ; il donnait quelquefois des interros si carabinées qu'à la correction lui-même ne s'y retrouvait plus. Je ne sais pas si c'était le prof ou les maths que je détestais. Je crois que les deux m'agaçaient équitablement, parce que en maths $1 + 1$ égale 2, un point c'est tout. Si d'aventure tu réponds 11, comme cela semble logique, tu as zéro. C'est ça ou c'est pas ça.

Dans ma classe, il y avait un cancre. C'était par ailleurs le pitre de tout le lycée ; il y a toujours un pitre dans un lycée. Le nôtre était encore plus nul que moi en maths. C'est dire ! On l'appelait ironiquement Pythagore. Un matin, l'interro sur les identités remarquables tombe sans crier gare... Quelque chose comme $(a + b)^2$ égale quoi ? En outre il faut démontrer pourquoi c'est égal à ceci ou à cela. Pour une fois Pythagore a appris sa leçon et il sait la réponse. Mais pourquoi c'est ceci ou c'est cela, *that's the question*. Brouillard ! D'autant que cette démonstration est l'essentiel du devoir. Brouillard, brouillard et brouillard ! Pythagore brasse l'air du vide de son cerveau, il brasse, il brasse et il brasse sans pouvoir démontrer sa réponse pourtant juste. Il y a des choses comme ça, elles sont tellement évidentes qu'elles n'ont pas besoin d'être démontrées. Nous savons par exemple qu'après notre mort le soleil continuera à se lever à l'est pour se coucher à l'ouest, que la mer fera des vagues qui viendront se casser les reins sur le sable ; même si tous les hommes mouraient d'un coup, le soleil se lèvera demain et la mer continuera à faire ses vagues. C'est fou ce que les gens pensent que tout est là pour eux ! En fait si le soleil pouvait

s'éteindre pour que nous crevions tous, il ne se gênerait pas. Seulement il n'a pas le choix, il lui faut briller parce qu'il n'est fait que pour cela, briller. Comme le nouveau-né qui sourit. Nous croyons toujours que c'est nous qui le faisons sourire, eh bien, non. Parce que ce bébé, quoi qu'en disent les pédiatres, il ne comprend rien à rien, il ne sait rien, pourtant même lorsqu'il est seul, il sourit ? Alors pourquoi sourit-il ? À qui sourit-il ? Il sourit à cette même chose au nom de laquelle le soleil brille, au nom de laquelle la mer fait ses vagues, au nom de laquelle je respire sans y penser. Pythagore trouve donc la réponse, mais pour la démonstration, c'est le brouillard complet. De dépit, il écrit... c'est le prof qui nous l'a lu, il écrit : « Écoutez, monsieur le professeur, $(a + b)^2$ égale »... bon, disons ABBA, parce que j'ai moi-même oublié la réponse... « $(a + b)^2$ égale ABBA parce que depuis que je suis né, je sais que $(a + b)^2$ égale ABBA et je ne vois pas pourquoi il en serait autrement aujourd'hui. Ça a toujours été comme ça. » Le prof lui a évidemment collé un zéro...

Qu'est-ce que je te disais ? Dès qu'on ne fait plus attention à lui, le riz se met à déborder partout-partout.

Quelques jours avant la mort du dernier étudiant de Djimi, des choses bizarres se sont produites. Un midi, il revient de la fac, il ouvre sa porte, c'est lui-même qui nous l'a raconté, et qu'est-ce qu'il voit ? Le diable me chatouille si ce que je vais te dire là n'est pas la stricte vérité ! Un serpent noir ! Un cobra royal ! Dans son lit ! La tête dressée ! Comme ça, prêt à attaquer ! Il regarde le serpent et le serpent le regarde. L'ami de mon grand frère est pétrifié. Silence pendant que la bête se déroule et se dirige vers la fenêtre fermée en glissant lentement le long de la bibliothèque. Arrivé au niveau de la fenêtre, le cobra crache son venin contre les

battants de la fenêtre qui s'ouvrent brutalement. L'obscurité aussitôt envahit la pièce. L'ami de mon grand frère réalise alors qu'il n'est pas midi, mais qu'il fait nuit, une nuit sans lampadaires, sans lucioles et sans étoiles. Rien. Aucune voix, aucun chant d'insecte, aucun klaxon, aucun bruit... Le noir et le silence. Le seul bruit qu'il perçoit est le glissement du reptile le long de la bibliothèque. Soudain un feu éclate. Au milieu des livres. Comme un feu follet. La chose se propulse par la fenêtre ouverte pour se laisser avaler par l'obscurité. À nouveau le silence, le silence et le noir. Plus de glissement. L'ami de mon frère sort précipitamment de chez lui et se retrouve dans la cour de la cité universitaire. Il est midi, le soleil brille, les étudiants vont et viennent et les voitures klaxonnent. Normal, tout est normal. Il retourne dans sa chambre ; il n'y fait plus noir, aucun des livres de la bibliothèque n'a brûlé et le serpent a disparu. Néanmoins la fenêtre reste ouverte, et il ne l'a pas ouverte. Tout est presque normal. Lui cependant avait compris. Il avait compris que c'était la mort qui était venue le prévenir de sa dernière visite.

La mort est toujours correcte, elle ne triche jamais avec nous, toujours elle prévient ; elle dit concrètement à travers un sourire d'enfant, une allumette qui refuse de prendre feu et se brise, le regard insistant d'un inconnu dans la rue ou à travers je ne sais quoi d'autre encore, elle te dit clairement : « Prépare-toi. »

Trois jours après la visite du serpent, les choses seront plus évidentes. Mon frère et lui iront voir un vieux *karamoko*. Le marabout, après avoir consulté mon grand frère, lui indiquera les sacrifices à faire pour se mettre du côté de la chance. Quant à l'étudiant, le marabout arrêtera tout à coup la consultation, scrutera longuement les cauris avant de lui révéler :

La vérité ne peut que rougir les yeux, rien de plus, elle ne les casse pas. Il faut que je te dise la vérité, mon fils : tu es un homme fini. Dans ton village les sorciers te travaillent, ils tiennent déjà ton âme et tu n'es plus qu'une enveloppe charnelle, un creux ; ils t'ont déjà vidé de toi-même. À présent ils n'attendent plus que tu te rendes dans ton village, car le jour où tu y retourneras, ta fin sera consommée. Il te reste cependant une dernière chance de t'en sortir. Certes, elle est minime, mais il n'y a pas de chance minime et tu dois la saisir. Apporte-moi un bouc noir pour conjurer le sort.

Le vieil homme évoquera la visite du cobra royal pour y voir la mort venue marquer un nouveau territoire ; il associera le feu dans la bibliothèque à l'âme qui quittait le corps du jeune homme ; il cherchera toutefois à se montrer optimiste en disant que la flamme luisait encore quelque part à Djimi, que les sorciers ne l'avaient pas encore soufflée, qu'avec un bouc noir...

On n'a jamais su pourquoi, mais le jeune homme n'est jamais retourné chez le vieux marabout avec le bouc noir.

Il est mort pendant les vacances de Noël. Une fête de génération à Djimi. Son groupe d'âge. Malgré nos conseils dissuasifs et les prédictions du vieux marabout, il a tenu à s'y rendre. Aujourd'hui je crois savoir pourquoi il n'a pas apporté le bouc noir au vieil homme : il voulait être quitte avec la mort comme elle l'avait été avec lui. Les gens croient qu'on meurt parce qu'on est atteint du cancer ou du sida, ou parce qu'on a ceci ou parce qu'on a cela ; on meurt simplement pour la même raison que le soleil brille, que la mer fait ses vagues ou que le nouveau-né sourit. On n'a rien fait pour mériter de naître et on ne fera rien pour démeriter de mourir. Ne pas tricher avec elle. De toute façon, tôt ou tard, elle aura le dernier mot. Alors que nous coûte-t-il d'être honnêtes avec elle.

Ceux qui se suicident sont de mauvais perdants, et on devrait les pendre ! Point à la ligne.

Mon frère l'a accompagné à sa fête de génération. La veille de leur départ, dans la case de la tante qui a livré son âme au cercle des sorciers de Djimi, il y a eu du sang, des flots de sang. La case en était inondée. Au village, les gens avaient déchiffré le signe. Mais à qui était-il destiné ? Les sorciers eux savaient : ils venaient de dépecer l'ami de mon frère dans la case de sa tante, et le sang refusait de se taire, voilà pourquoi même les âmes profanes ont entendu le sang hurler puis s'enfuir hors de la case ; avant même son arrivée, il était déjà mangé.

La fête s'est déroulée sans incident. Mon grand frère nous a raconté que pour une fois ils ont été corrects avec l'étranger qu'il était.

La chose s'est produite sur le chemin du retour.

Une fois la fête finie, il a fallu retourner à la capitale. Trouver un taxi-brousse à la gare routière du chef-lieu a été toute une histoire ; le dernier taxi-brousse pour la capitale était déjà parti. Mon frère lui a alors demandé de retourner à Djimi et de revenir beaucoup plus tôt le lendemain pour être sûr d'avoir le car. Mais il a refusé, arguant qu'il était trop fatigué pour retourner au village et que, de toute façon, la nuit les surprendrait en chemin ; le trajet de trente kilomètres qui sépare le chef-lieu de Village-fou se fait à pied, les taxis-brousse de la région ayant rayé ce village de leur destination. Il a demandé à mon frère de l'attendre à la gare, qu'il irait voir du côté du marché où en effet on trouve quelquefois des chauffeurs qui acceptent d'aller à la capitale, pourvu qu'ils aient un nombre important de passagers retardataires. C'est à ce moment que mon

frère a eu vraiment peur pour son ami ; l'ardeur qu'il mettait à rendre ce voyage possible était pour lui un présage de plus.

Peu après, mon frère a vu arriver une 504 rouge. Son ami avait réussi à trouver une voiture presque pleine où il ne manquait plus qu'une place, celle de mon frère.

La voiture a quitté le chef-lieu aux environs de 18 heures. Mon frère s'est endormi vers 20 heures. D'ailleurs, à cette heure tous les passagers dormaient. Son ami a été le premier à s'endormir. Mon grand frère nous a dit que longtemps, avant d'être lui-même gagné par le sommeil, il a guetté la mort à chaque virage, à chaque croisement et qu'il a fini par se dire que rien de grave au fond n'arriverait à son ami au cours de ce voyage, qu'il mourrait probablement à leur arrivée, dans son lit, puisque de toute façon il devait mourir. Il n'avait pas peur pour lui-même ; il n'était pas concerné.

L'accident s'est produit à un virage. Contre un camion Mack. L'endroit où la chose s'est produite est très célèbre. Nombreux sont les étudiants et les cadres morts dans ce virage auquel les gens de ma région ont donné le nom de *Waga'acianué* qui, traduit en français, donne quelque chose comme : Le-poussin-n'a-pas-intérêt-à-se-promener-là-où--le-renard-pile-son-riz. Ils l'ont surnommé ainsi parce qu'il paraît que c'est à ce virage que les sorciers viennent attendre leurs victimes afin de leur porter le coup de grâce.

Mon grand frère s'est réveillé dans un lit d'hôpital, les jambes brisées et le visage brûlé. Il a aussitôt demandé ce qu'il était advenu de son ami. Nous lui avons répondu qu'il était blessé et qu'on le soignait dans une autre pièce. Mais dans son regard, que

les bandages avaient épargné, on pouvait lire le scepticisme ; il savait que son ami était fini. Tous les autres passagers sont morts également, ainsi que le camionneur du Mack et son apprenti. Seul mon grand frère s'en est sorti comme si la mort voulait un témoin. Mais le témoin dormait.

Mon frère s'en est sorti grâce à une bague qu'il porte toujours au majeur gauche. Un talisman contre les accidents de la circulation. S'il a été blessé, c'est parce qu'il dormait, autrement il aurait retiré la bague et l'aurait jetée par la fenêtre avant le choc. Il se serait alors retrouvé indemne à l'endroit où la bague aurait atterri. Malheureusement il dormait et la bague n'a pu fonctionner pleinement. Cela dit, il est encore en vie, et c'est l'essentiel.

Nous nous sommes rendus à la morgue pour la levée du corps. On nous a montré un cercueil que nous avons ramené. Avant le transfert du corps à Djimi pour les vraies obsèques, on a organisé une veillée en l'honneur du disparu ; toute la nuit, on a pleuré l'ami de mon frère. Mais vers minuit, la copine du mort a remarqué que le cercueil était en principe trop petit pour son ami. On l'a alors ouvert. Il s'y trouvait en effet un petit homme chauve et barbu d'une quarantaine d'années avec sur le visage les scarifications propres aux gens du Nord. En fait, toute la nuit le mort qu'on a pleuré n'était pas le bon. Nous sommes donc retournés à la morgue.

On a reconnu l'ami de mon frère grâce au bracelet en bronze que lui avait un jour offert mon frère, autrement il était difficilement identifiable.

La sauce est chaude. On la laisse refroidir un peu avant que la fiesta ne commence. Goûte-moi ça, Ki, c'est le cœur.

Nous les jeunes de la région, nous avons tenu à accompagner notre ami à sa dernière demeure, comme on dit. L'université a été chouette avec nous et nous a prêté un car. À notre arrivée, les obsèques avaient déjà commencé. Dès que ses parents nous ont vus descendre du car, ils ont pleuré encore plus fort ; ils voyaient en nous leur fils mort. La mort d'un étudiant chez moi est une perte inestimable ; l'étudiant fait partie de ceux qui, par leur intelligence, ont percé la sorcellerie du Blanc. Même le Blanc sait qu'il sait ce qu'il sait et, parce qu'il sait, il sera riche. Oui, c'est ainsi que nos vieux raisonnent. Et puisqu'il deviendra riche à force de savoir, eux aussi seront riches. Il est leur fils, leur source d'orgueil, leur intelligence. À travers lui, ils pouvaient répondre à tous ceux qui les considèrent comme un village de dégénérés : Oui, nous sommes des fous, des déconnards, c'est vrai. Mais cela ne nous empêche pas d'être intelligents ! Il était le dernier, le seul, et ils l'ont mangé ! Aussi dès qu'ils nous ont vus arriver, ils se sont mis à pleurer très fort, tellement fort que les pleurs ont embrasé tout Djimi. Tout un village en pleurs. Nous aussi nous nous sommes mis à pleurer. Un concert de pleurs.

Ils nous ont ensuite conduits dans la case où était exposé le corps. C'était la première fois que je touchais un cadavre... Enfin, un corps.

Peu après le masque est sorti... Mais, auparavant, un prêtre et ses acolytes, arrivés on n'a jamais su comment, ont dit des prières pour le repos de l'âme du disparu ; l'ami de mon frère était baptisé, il avait même été enfant de chœur quand il fréquentait l'école missionnaire, la redoutée mais prestigieuse école primaire Saint-Maurice-d'Agaune, du nom d'un Noir qui aurait été général d'une légion de soldats noirs chrétiens à Rome au III^e siècle, à moins que ce ne soit au IV^e. Il est très connu en Allemagne, à ce qu'il paraît.

Toujours est-il qu'à Saint-Maurice-d'Agaune, où je suis moi-même allé à l'école, l'enseignement était excellent, comme souvent dans les écoles missionnaires. Cependant la discipline y était féroce. On ne savait donc pas comment ils ont atterri là, mais ils étaient bien là, le prêtre et ses acolytes. Les jeunes du village ont demandé au prêtre de s'en aller, mais il ne leur a pas prêté attention et a continué à dire « Repos de l'âme... Le fils de l'homme... Le Christ s'est sacrifié... » et tout un tas d'expressions du même genre. Devant le refus buté du prêtre à les entendre, l'un des jeunes a piqué une crise et a supplié qu'on le laisse gifler le Mon-père. Bientôt, chacun a voulu donner une raclée au prêtre : « Les Mon-pères, on les connaît, s'échauffaient-ils, ils viennent en sorcellerie attraper l'âme de notre fils ! C'est leur manigance ! On les connaît ! » Ils sont persuadés que les prêtres arrivent aux funérailles, font semblant de prier Dieu et, au moment où l'on ne fait plus attention à eux, se saisissent de l'âme du défunt pour s'enfuir. Pour eux les Mon-pères, comme ils les appellent, constituent le socle de la sorcellerie des Blancs qui se résume à emprisonner l'âme des autres. Par conséquent que le prêtre et ses acolytes s'en aillent ! Qu'ils s'en aillent ! Qu'ils s'en aillent !

Malgré les insultes et les menaces, le prêtre restait très calme, stoïque, se contentant de dire ses prières. Il semblait soudain loin de tout ce remue-ménage. On eût dit qu'il cherchait à protéger en lui quelque chose d'infiniment plus important que lui-même. Si une insulte, une injonction, un mot avait égratigné en lui ce quelque chose, alors tout aurait été ébranlé. Et, apparemment, cette chose en lui, à son tour, le protégeait. Car les jeunes s'agitaient, insultaient, menaçaient, mais aucun n'osait approcher. Lui restait serein, aussi serein que celui qui ne peut fournir d'autre preuve de son innocence qu'en affirmant qu'il est innocent parce qu'il est innocent.

Enfant, je fréquentais, comme je l'ai déjà dit, l'école catholique. À Saint-Maurice-d'Agaune, il y avait, parmi les prêtres, un petit vieux avec une grande barbe blanche. Père Rabourdin, on l'appelait. Il était toujours très propre comme si on le nettoyait. Quand on arrivait en retard et qu'on le croisait dans la cour de l'école, il nous pinçait l'oreille avec ses ongles. Toujours l'oreille gauche. Personne n'a jamais su au nom de quel mystère Père Rabourdin s'acharnait sur cette oreille-là. On le craignait tous. C'était aux marques à l'oreille gauche qu'on reconnaissait les retardataires qui avaient un jour croisé, pour leur infortune, Père Rabourdin. Ce n'était néanmoins pas pour cela qu'on le craignait.

On racontait parmi les écoliers que tous les troisièmes dimanches du mois, à minuit, Père Rabourdin se rendait au cimetière de l'église pour se livrer à des rites bizarres. On racontait qu'une fois au cimetière il se mettait nu, vraiment nu, puis, après avoir récité pendant de longues heures les prières les plus compliquées de sa vieille bible usée, il s'envolait pour le ciel dans un rayon de lumière et de fumée aux couleurs d'arc-en-ciel. Certains juraient, au nom des fétiches les plus redoutés de leur village, avoir déjà eu l'occasion d'assister à l'insolite ascension de Père Rabourdin. On racontait que c'était à l'âge de cent ans qu'un prêtre pouvait voler de la sorte. Or, Père Rabourdin, à ce qu'on racontait, en avait cent deux. Au Ciel, il rendait compte au bon Dieu des péchés de chacun des fidèles de son diocèse ; le bon Dieu consignait dans un gros cahier les noms et prénoms de tous ceux qui avaient fauté, histoire de s'en souvenir le jour du Jugement dernier, dans la vallée de Josaphat. C'est ainsi que Père Rabourdin rapportait à Dieu qu'on arrivait en retard à l'école, qu'on bavardait en classe et qu'on volait les craies. On racontait que le bon Dieu n'était pas méchant, que, s'il ne dépendait que de lui, il passerait l'éponge sur les retards et les craies volées, malheureusement Père Rabourdin

n'arrêtait pas de lui monter la tête contre nous. On croyait d'autant plus aisément tout cela qu'avec ses yeux bleus et sa grande barbe blanche Père Rabourdin entretenait des airs de famille avec le bon Dieu de nos livres de catéchisme. Père Rabourdin redescendait le lundi, juste avant le premier chant du coq, chargé de sacs pleins d'argent pour entretenir l'église, l'école, et aussi acheter à manger aux pères, mères, sœurs, et aux enfants de chœur. Certains, à propos des sacs d'argent, racontaient par ailleurs qu'on leur avait dit que Père Rabourdin était en réalité un multiplicateur, que c'était au cimetière qu'il cachait ses appareils de multiplication de billets et que, de toute façon, la fortune, réelle ou supposée, de Père Rabourdin n'était pas très catholique, parce que les activités honnêtes se passent en plein jour, sur la place publique, et non pas à minuit, au milieu des morts.

Un moment je ne me suis plus intéressé au face-à-face entre le prêtre et les jeunes gens ; j'ai tourné mon attention du côté des jeunes filles, des sourires coquins m'ayant laissé entrevoir quelque ouverture potentielle... Et quand plus tard je me suis à nouveau retourné vers le prêtre, ce dernier avait disparu. À sa place le masque dansait. Nous les étudiants, de peur d'être taxés d'acculturés, nous nous sommes mis à danser avec le masque.

La nuit tombait.

Au cimetière... Éteins, la voilà. Elle commence déjà à se déshabiller ; je crois qu'elle doit étouffer dans ce grenier. C'est bien ce qu'il m'avait semblé, elle est enceinte. Je me demande bien qui lui a fait ça ; jamais je n'ai vu personne entrer chez elle. Peut-être que, quand elle n'est pas chez elle, elle est chez lui. Sinon elle est toujours seule. Ici on est toujours seul. Sur mon palier, je n'ai jamais rencontré personne. Pourtant j'entends quelquefois des pas,

des voix et même des rires. Mais c'est tout. Je sais en revanche qu'eux me connaissent, qu'ils m'ont même déjà vu parce qu'il est impossible que je passe inaperçu. Ils savent certainement tout sur moi. La concierge les aura renseignés : « Il s'appelle comme ci ou comme ça, il vient de tel ou tel pays, il est très gentil... » D'une manière ou d'une autre ils savent mon âge, mes goûts politiques, si je déteste ou non les Blancs.

Ils savent que je suis seul

Et que souvent je parle seul

Et que souvent je ris seul

Et que souvent je pleure seul

À chaudes larmes

Que je pleure de mes souffrances

asthmatiques

Ils savent que je vis dans

Une petite chambre de bonne

Et qu'il n'y a ni vécés ni salle de toilettes

Et que j'aime les vécés

À cuvette blanche

À lunette noire

Ils savent que le samedi
Je vais à la douche publique
Et que je me coupe souvent les ongles
Et que je vais chez le coiffeur tous les mois
Ils savent que j'aime l'odeur du cabri
Et que je cuisine régulièrement
Des plats de chez moi
Des plats aux goûts francs
Aux senteurs obstinées
Ils savent que ma télé
Ne compte que six chaînes
Et que j'aime
Caméra cachée
Et de Funès
Et l'École des fans
Et Sport Week-end
Et que je regarde le Tour de France

Roland-Garros

Ils savent que j'aime la pétanque

Et que le dimanche matin

Je m'asperge d'eau de Cologne

Et que je descends regarder jouer

Les boulistes de la rue de la Roquette

Devant le square de la Roquette

Construite sur les ruines du

Couvent des Hospitalières de la Roquette

Face à l'ancienne prison de la

Petite-Roquette

Ils savent que j'aime le printemps

Malgré le pollen

Et que j'aime m'asseoir à la terrasse du café

du coin

Et que j'aime regarder passer les gens

Comme le temps

Ils savent que j'aime les mots croisés
Et que je joue souvent au loto
Avec l'espoir de ne jamais gagner
Pour continuer à espérer
Ils savent que je n'aime pas
Les gens qui portent un attaché-case
Les gens qui portent un col roulé
Les gens qui ne répondent pas quand on les
salue
Les gens qui font semblant de ne pas te
reconnaître
Les gens qui te regardent par-dessus leurs
lunettes
Les gens qui ponctuent leurs propos par
« n'est-ce pas »
Les gens qui transforment les hypothèses en
axiomes

Les gens qui usent de manière buissonnière
de la liberté
Ils savent que je déteste
Le blanc de poulet froid
Le poulet en général
Les salades
La salade niçoise en particulier
La cuisine moderne et autres plats allégés
Les gâteaux aux fruits confits et la crème
chantilly
Les repas longs où l'on casse du sucre
Sur le dos des autres
Ils savent que j'ai horreur
Qu'il soit l'heure
Des montres à quartz
Des trains qui partent à l'heure
Des trains qui arrivent en retard

Du défilé du 14 Juillet

Des téléfilms comiques français

De la retransmission du tiercé

Ils savent tout sur moi

Ils savent qu'il m'est égal de vivre

Très long silence comme si le locataire avait perdu le fil de sa pensée, ou comme s'il se maintenait en apnée. Après environ une minute, il finit cependant par ajouter :

Comme il m'est égal de mourir.

Supposons même qu'ils ne savent rien de moi, qu'ils ne me connaissent pas, une chose cependant reste sûre : ils me surveillent. Parmi eux il y a des policiers en civil, ils le reconnaissent eux-mêmes. Et puisqu'il m'est impossible de différencier un flic en civil d'un vrai civil, je prends chaque civil pour un flic. J'ai ainsi l'esprit en paix. Le problème, c'est qu'à la longue on est quand même baisé. La tenue a fini par se fondre dans le civil ; reste plus que l'homme, mais ça suffit : l'habit ne fait pas le moine, c'est le moine qui fait l'habit. On est flic de naissance, même lorsqu'on cesse de tout être, on reste flic. On voudrait être le témoin... Quoi le témoin ? Non, pas question ! Trop facile, trop commode ! Et puis, ça n'existe pas un témoin. Aussi à défaut d'être témoins, nous sommes tous devenus flics... Cela dit, ce n'est pas tout de bavarder et de bavarder, il faut que je te donne à boire. Ensuite il va falloir que je te raccompagne si tu ne veux pas rater le dernier métro... Des gens descendent.

Le couple de tout à l'heure. Deux jeunes gens qui habitent de l'autre côté. À la septième marche, la fille se mettra à rire. Toujours le même rire. Un rituel. En écoutant attentivement leurs pas, on se rend compte qu'ils sont seuls, même à deux, ils sont seuls... Ça y est, elle rit. C'est un rire qui a peur de rire ; il est certain qu'elle l'aime, néanmoins elle a peur qu'il s'en aperçoive. Elle a dû beaucoup souffrir auparavant. On l'a déjà trompée. Quelqu'un qu'elle aimait totalement... Si elle rit franchement, la plaie s'ouvrira. N'a-t-elle pas ri franchement à l'autre ? Ne lui a-t-elle pas avoué qu'elle l'aimait absolument ? Pourtant cela l'a-t-il empêché de lui éteindre le soleil du cœur ? L'autre l'a peut-être trompée avec sa meilleure amie, ou sa sœur. Il lui a certainement fait une crasse qui lui est restée en travers de la gorge comme un tesson de bouteille dans la mémoire. D'autant plus qu'elle n'a pas encore cessé de l'aimer. D'un autre côté, son amour pour l'homme avec qui elle descend les marches est tout aussi total, mais chaque fois qu'elle rit, le tesson de bouteille remue dans sa mémoire comme une sentinelle qui se réveille, et elle a mal.

Lui ne dit jamais rien, comme s'il était indécent de rire ou de parler dans les escaliers. Il doit être timide, peut-être simplement réservé. Une fois cependant, il lui a dit alors qu'elle riait : Que tu es bête ! Comme il dirait : Que tu es belle ! Il m'a semblé qu'il souriait à ce moment-là, en tout cas sa voix souriait. Mais dans l'ensemble il ne dit jamais rien, il pense lui aussi à l'autre. Il se dit qu'elle l'aime contre l'autre. Il ne lui a probablement jamais dit qu'il l'aime, mais il l'aime, je l'ai senti dans son : Que tu es bête ! Il me fait penser au voisin dingue de ma concierge. Ma concierge est amoureuse de lui, mais elle refuse de se l'avouer.

L'autre jour, elle me montre une nouvelle lettre de menaces de son voisin de Saint-Martin-d'Ardèche. Ces lettres, je le reconnais, me

saoulent, d'autant plus que je ne vois pas ce que je pourrais y faire. Alors je lui dis, espérant l'interloquer suffisamment pour couper court au tunnel de mots dans lequel l'intention lui viendrait de me traîner, je lui dis, de toute façon c'est ce que je pense depuis quelque temps de leurs querelles de voisinage, je lui dis que les lettres du voisin, si incongru que cela paraisse, sont des mots d'amour ; à leur façon, ma concierge et son voisin s'aiment :

Vous savez, c'est de l'amour. Votre voisin, c'est un timide. Il vous aime, et c'est sa façon, quelque peu biscornue je le concède, de vous le dire.

Ah bon ?... Alors là ! ... Ce coup-là ! ... Alors là, ça ! ... bredouille-t-elle en réprimant un fou rire nerveux. Elle reste silencieuse, le souffle court comme soudain à bout de mots, avec les yeux écarquillés tournés en elle-même, visiblement sonnée par ce que je viens de lui dire. Un moment, je crois avoir réussi mon coup, mais elle retrouve très vite ses esprits :

Ah ça ! Pourtant. Quand on le voit. Pourtant quand on le voit. Parce que je l'ai vu. Une fois. Quand on le voit pourtant. Comment dire ça ? Un jour je l'ai vu, il passait tranquille les mains dans le dos, j'étais sur le pas de ma porte, eh bien, il n'avait rien d'un fou, en tout cas il ne ressemblait pas à ses lettres, quelqu'un de bien, apparemment de bien, costume blanc, je parierais du lin, souliers blancs, peut-être beiges, je mettrais pas ma main au feu, je ne l'ai vu qu'une fois, dans des conditions tellement étranges en outre que, alors pour faire simple disons costume et souliers blancs, cravate de satin blanc avec de petites rayures bleues, ça je m'en souviens de la cravate, et un chapeau, un feutre blanc, comme on en voit dans *Dallas* quand ils font leur barbecue, ces temps-ci ils le repassent *Dallas* sur je ne sais plus quelle chaîne de la TNT, c'était

comme si l'été soudain traversait d'un pas tranquille l'hiver, car on était en hiver. 9 heures 10 heures, j'étais sur le pas de ma porte, il passait, serein et lumineux comme un soleil de mai, on ne s'est pas dit bonjour, bonjour, vous allez bien ? oui, ça va, et vous ? ça va, non rien de tout cela, il a juste levé son feutre blanc en me regardant, il me souriait, moustache fine et soignée comme dans *Les Brigades du Tigre*, en général les téléfilms français j'ai du mal mais ça, *Les Brigades du Tigre*, j'aime bien, une moustache d'un autre temps, il m'a alors fait penser à un Anglais sous les tropiques, un gentleman, comme on dit, quelqu'un de bien, et beau, une seconde à peine je l'ai vu, mais j'ai pu voir combien il était beau, on aurait dit Simon Templar, en un peu plus âgé évidemment, mais Simon Templar quand même, vous ne pouvez pas connaître Simon Templar, *Le Saint*, vous êtes trop jeune, ils le repassent à nouveau, sur le câble, maintenant vu que les gens savent plus faire de cinéma, de plus en plus ils en repassent, les feuilletons d'avant, *La Petite Maison dans la prairie*, *Chapeau melon et bottes de cuir*, *Santa Barbara*, *Les Envahisseurs*, et *Drôles de dames*, c'était pas mal non plus ça, *Drôles de dames*, *Les Mystères de l'Ouest*, *La croisière s'amuse*, ça aussi ça paye, *La croisière s'amuse*, *Les Feux de l'amour*, *Amicalement vôtre* dans lequel d'ailleurs joue Simon Templar, j'ai jamais rien vu d'aussi beau que Simon Templar, et lui, le monsieur de Saint-Martin-d'Ardèche, c'était une sorte de Simon Templar avec une fine moustache soignée, enfin bon, rien à voir avec les lettres, on lui aurait donné le bon Dieu sans confession, pourtant c'est le même bonhomme qui m'envoie ces lettres de haine, comme quoi, ce qu'on voit au-dehors n'a rien à voir avec ce qui pourrit au-dedans, parce que ces lettres quand même ! un sourire apaisant, d'enfant, on aurait dit Jean-Paul II, moi aussi j'ai souri, juste pour répondre à son sourire, par politesse, en inclinant légèrement la tête, comme à la cour d'Angleterre, on s'était salués. Et puis, les mains dans le dos, il s'est éloigné, tranquille, et là j'ai pensé, je

m'en souviens encore comme si c'était il y a une seconde, je me suis demandé, est-il marié ? et je me rappelle avoir répondu à moi-même, je ne crois pas, il vit seul, j'ai jamais vu de femme entrer ou sortir de chez lui, et j'ai pensé aussi, peut-être qu'il est veuf, comme toi, tiens, et puis d'autres pensées se sont jetées sur moi, des serpents qui ont rampé sous mes habits, ont léché tout mon corps de la salive de leurs langues, se sont glissés en moi, les uns après les autres, ont enflé mon ventre comme si, pendant que l'autre dans son costume blanc passait les mains dans le dos en souriant de façon tellement gentille qu'on aurait dit un enfant de chœur, un soleil tranquille au milieu de l'hiver, des pensées oh mon Dieu ! jusqu'à ce que me reviennent les lettres comme un seau d'eau glacée en pleine figure, des trompettes que Dieu soufflait dans mes oreilles pour me réveiller au milieu de l'enfer. Mais maintenant que vous me dites ce que vous me dites, que peut-être ses lettres c'est par amour, de l'amour, je me dis, pourquoi pas, qui sait ? c'est-à-dire pourquoi quand tu l'as vu aller seul les mains dans le dos, dans son costume blanc, à te regarder de son sourire qui n'a jamais vu le visage du mal, pourquoi tu as pensé ça, qu'il vivait seul, que tu n'as jamais vu de femme entrer ou sortir de chez lui, que peut-être il était veuf, comme toi il était veuf, et les pensées, presque des péchés, qui sont venues remplir ta tête et ta chair alors. Je ne sais pas pourquoi j'ai pensé à toutes ces choses alors que je l'ai vu sourire pas même une seconde.

Avant l'enterrement de l'ami de mon frère, les parents ont tenu à parler au mort. Auparavant, le président de l'association des étudiants a prononcé un discours sur les mérites et les qualités du défunt. J'ai trouvé cela touchant. Ensuite le grand frère du mort lui a parlé. Il a d'abord remercié tous ceux qui étaient venus les soutenir en cette douloureuse occasion. Puis il a remis un couteau au mort en lui recommandant de tuer la personne qui l'avait

mangé. Il a exigé qu'il se venge avant la fête de l'Indépendance. Mais si personne n'avait provoqué sa mort, s'il était mort de lui-même, de sa bonne mort, comme ça, pour le plaisir, pour sa santé, alors qu'il soit maudit ! Il a pour ce faire prié la terre qui recevait son jeune frère de le tuer à nouveau si jamais ce dernier était mort de lui-même. Car en mourant ainsi, a-t-il poursuivi à l'adresse du défunt, tu t'es comporté de manière égoïste, sans penser à nous que tu laisses dans l'affliction, à nous qui n'avons pas mérité cela. Tu t'es comporté comme un déserteur, un traître. Alors que la terre qui te reçoit te tue à nouveau si c'est ainsi. Oui, si c'est ainsi meurs à nouveau, et même meurs encore après être mort à nouveau, ne cesse jamais de mourir, meurs jusqu'à la fin des fins ! Meurs à jamais si c'est ainsi ! Et encore, et encore, et encore...

Mais le grand frère de l'étudiant savait que ce n'était pas ainsi ; il savait, tout le monde savait que le mort se vengerait parce qu'il avait été mangé, que c'était sa propre tante qui l'avait livré aux sorciers de Djimi pour payer une vieille dette de chair ; on savait qu'elle avait dans un premier temps refusé mais que, devant les menaces des autres sorciers de la manger elle-même ainsi que tous ses proches, elle avait présenté son fils aîné, chômeur dans la capitale ; les autres ont refusé ; ils exigeaient quelqu'un de plus alléchant, de plus douloureux à perdre. Son neveu ! L'étudiant ! Le dernier du village ! L'espoir ! Ils voulaient l'espoir, elle le leur a livré et ils ont mangé l'espoir.

Tout le monde savait par conséquent que le mort se vengerait. Et la tante en question savait que tout le monde savait que c'était elle. Le mort se vengerait !

Je l'ai moi-même rencontrée, cette tante : c'était elle. Il n'y avait aucun doute, c'était elle. Elle avait une gueule à ça ! Ça crevait les

yeux. Peut-être que ce n'était pas elle, peut-être que tout le monde s'était trompé, et alors, qu'est-ce que ça changeait ? Elle était coupable parce que, même lorsque tout le monde se trompe, tout le monde continue à avoir raison. Et elle le savait, elle n'a donc pas cherché à tourner inutilement en rond et a reconnu les faits : « C'est moi qui l'ai livré au cercle des sorciers de Djimi. » Par cet aveu, la tante mangeuse d'âmes acceptait d'être démasquée comme sorcière, elle acceptait d'être bannie de la conscience des autres.

Elle est morte un mois, jour pour jour, après l'enterrement, trois jours avant la fête de l'Indépendance. La foudre lui est tombée dessus alors qu'elle revenait du champ. Et pourtant ce jour-là il ne pleuvait pas, le temps n'était pas mauvais, au contraire le soleil brillait. Le mort s'était vengé.

À part cela, ils ont été corrects avec nous les étrangers. Ils n'ont pas déconné ; ils voulaient respecter la mémoire du disparu, et ils sont restés dignes jusqu'à la fin. Ils nous ont prié, nous les étudiants, de livrer un match contre eux à la mémoire du mort. Malgré leur réputation que j'avais moi-même pu vérifier dans les circonstances précédemment évoquées, nous avons accepté.

On a donc joué. Même avant le match, ils sont restés corrects. Vraiment sympas. On aurait dit que ce n'était pas eux. Ils étaient émouvants. On les a battus : 4-0 ! On était les plus forts. Incontestablement. Magnum a fait parler la poudre ; j'ai marqué deux buts. Ils ne pouvaient rien faire, on était les plus forts. Autrement ils n'ont pas mal joué, seulement on était trop forts pour eux. 4-0 ! Techniquement, tactiquement, physiquement, mentalement... Enfin, dans tous les compartiments du jeu, on les a surclassés. Mais ils ont été pour une fois corrects, il faut le

reconnaître. Il faut tout de même préciser qu'ils ont des idées très compliquées sur la mort.

Qu'est-ce que l'homme pour eux ? C'est d'ailleurs par cette question que j'aurais dû commencer.

L'homme, selon eux, n'est ni matière ni esprit. C'est du rien, un rien qui en réalité n'est pas rien et qu'ils nomment *N'Gbin*. Parce que, au commencement, croient-ils, il n'y avait rien, mais alors rien du tout, rien, rien, rien. Il n'y avait même pas les ténèbres. Tout cela se passe avant la Bible.

N'Gbin est une poussière tellement minuscule que même le microscope le plus puissant ne pourrait le détecter. N'Gbin ne peut se mesurer, se peser, se sentir, se voir. Cependant il est, autrement il n'y aurait rien.

Un jour, N'Gbin, qu'on peut traduire par Rien, fut pris d'une irrésistible envie de péter. Mais par où péter ? Rien n'a même pas d'anus. Quelle idée aussi de vouloir péter quand on n'a pas d'anus ! ... Rien finit par exploser. Quelle explosion ! Et ça puait, ça puait, ça puait. En explosant, Rien fit découvrir un autre monde jusque-là insoupçonné : *Anangamman*, tel est le nom qu'ils donnent à cet univers. Anangamman ! Anangamman est encore moins que Rien ; c'est rien, rien du tout, mais alors quand on dit rien, c'est rien. L'Absence.

Lorsque l'Absence vit Rien se déchirer, elle ouvrit la gueule et se mit à l'avaler. Anangamman ne se contente pas d'avaler tout ce qu'il touche, il le broie, le digère et le transforme en Absence puisque sa raison d'être est de ne pas être.

L'Absence avalait donc Rien. Les lambeaux de Rien terrorisés se serrèrent les uns contre les autres en de petits tas éparés comme pour faire diversion. Cependant Anangamman avalait toujours. Or, après l'explosion, Rien était soudain devenu tellement grand, tellement immense, tellement infini qu'il était même au-delà de

l’Absence. En fait, pour que Anangamman parvînt à avaler tout Rien, il lui eût fallu s’avalier lui-même. Pourtant il avalait toujours Rien, il avalait malgré lui. Bientôt Anangamman fut frappé d’indigestion et explosa à son tour pour s’éparpiller dans le tout éparpillé qu’était déjà devenu Rien. L’explosion par sa violence introduisit au cœur de chaque morceau de Rien une étoile d’Absence. La création est par conséquent la fille de ce couple étrange.

Quant aux habitants de Djimi, ils attendent le jour où N’Gbin viendra à bout d’Anangamman. Tout alors redeviendra Un, et nous sortirons du cycle des naissances et des morts. Mais cela ne viendra pas tout seul, il faut que l’être humain y mette du sien. Malheureusement, depuis toujours toute tentative vers l’Unification aboutit à une dispersion encore plus grande. La plus marquante remonte à si loin que la mémoire du temps lui-même s’y perd. Selon les habitants de Djimi, voilà comment les choses se sont passées...

[Ici aurait dû se caler le passage retranché auquel j’ai fait précédemment allusion. Dans une longue fresque qui tient tout à la fois du mythe, de l’ethnologie et de l’histoire, le locataire entraîne l’auditeur dans une espèce de récit fondateur ; il y est question d’apogée du royaume Adé (dont l’actuel Village-fou fut la capitale), de quête de l’impossible, de bannissement, de haine, de guerre fratricide, de dépossession, d’esclavage et de déclin, en des temps où une existence humaine pouvait s’étaler sur plus de cinq cents ans ! Si à l’écoute ce passage semblait se fondre harmonieusement à l’ensemble, j’ai eu la sensation à la lecture que, par sa tonalité et ses options stylistiques, il « coupait » trop manifestement, et pendant trop longtemps surtout, la respiration d’une narration déjà décousue par nature. Une rupture nette. Un

tunnel soudain. Un ravin devant le lecteur. Il m'a par ailleurs semblé qu'il se déployait de manière relativement autonome, qu'il n'était pas indispensable à l'ensemble, et que donc il pouvait se lire indépendamment du reste du texte. Je ne l'ai cependant pas supprimé (rien du récit de toute façon n'a été supprimé, ainsi que je m'y suis engagé, afin de ne négliger aucun élément dans l'« enquête » qui nous occupe ici), je l'ai simplement « retiré » pour cette restitution-ci, mais je le garde sous le coude, bien au chaud, pour les âmes curieuses. Je prie par conséquent les lectrices et les lecteurs qui, dans le cadre de notre « investigation », auraient besoin d'un supplément d'informations pour conforter ou infirmer leurs conclusions, ou qui auraient tout bonnement envie d'enrichir leur culture personnelle, de m'en faire la demande. Je me ferai une joie de le leur envoyer par courrier postal ou électronique. Loin de moi évidemment, je tiens à le préciser pour lever toute équivoque, le désir d'échafauder, à travers cette proposition, quelque douteux commerce d'amitiés... Je crois au contraire que mon offre est à examiner avec le plus grand sérieux dans la mesure où, depuis quelques décennies, ce pan de l'histoire de Djimi suscite un vif intérêt auprès des universitaires du monde entier. Même si le locataire n'en fait pas mention, je rappelle à toutes fins utiles que cette ère a été authentifiée par des historiens (le célèbre et très controversé ethno-historien nigérian Okpala Oladji la situe aux alentours de l'an 7 avant Jésus-Christ et fait de Djimi, ancienne capitale du royaume Adé, le centre politique et commercial du monde entier) ; ce pan de l'histoire du Village-fou fait par ailleurs actuellement l'objet de nombreuses études, communications, conférences et autres colloques, notamment en Suède, en Israël et au Brésil (se référer prioritairement aux travaux de l'historien brésilien Herivelto de Almeida, auteur, entre autres, du très remarqué *Kojîro ou le ricanement sardonique du bâtard*, dans lequel il analyse avec brio la maturation de la crise qui va faire périr le

royaume Adé ; voir également les recherches du professeur Opkala Oladji, y compris son très contesté *Adé, l'apogée inachevé*, sans oublier celles de l'ethnologue britannique Randall MacIver dont les découvertes récentes sur le Grand Zimbabwe font déjà autorité).]

Il y eut donc la haine, puis l'esclavage, puis le mépris, puis le pardon, puis encore la haine. Depuis, ce village qui fut jadis le centre le plus actif du royaume Adé, est devenu une sorte de camp retranché ; par leur insolence et leur arrogance, ils refusent d'avoir honte pour un acte dont ils ne se sentent pas responsables ; ils refusent de baisser la tête.

Mais tout en vivant ainsi, ils n'oublient pas que, malgré les nombreuses tentatives avortées, un jour viendra où tout redeviendra Un. Car si paradoxal que cela paraisse, ils restent aujourd'hui, à ma connaissance, les seuls à être réellement convaincus que le jour n'est pas loin où N'Gbin aura raison d'Anangamman. Cela, ils y croient dur comme fer parce que, contrairement à Anangamman qui a une forme, un poids et une consistance donnés une fois pour toutes, N'Gbin a la capacité de se récréer.

Donc

Un jour viendra

Où tout sera tellement Rien

Que l'Absence se fera toute petite

Et raclera les murs

Et Rien redeviendra

Informe

Inconsistant

Immatériel

Et il n'y aura plus Toi

Et il n'y aura plus Moi

Et il n'y aura plus d'avant

Et il n'y aura plus d'après

Et il n'y aura plus de là-bas

Et il n'y aura plus d'ici

Nous sortirons de ce cycle

Où nous naissons à un commencement sans passé

Et mourons à une fin sans futur

Malgré avant et après

Tout redeviendra Un

Comme avant

Comme au commencement

Donc.

En attendant ils vivent, c'est-à-dire ils déconnent. Ils déconnent, mais, dans ce village où l'on n'hésite pas à balancer son coup de pied dans le ventre d'une femme enceinte, l'on ne déconne pas avec la mort. On peut déconner avec tout, pas avec la mort ! Parce que l'Absence a juré d'avaler Rien, toute mort est ressentie comme une défaite ; il convient de rester digne dans la douleur pour frustrer l'Absence de la jouissance d'avoir gagné une bataille. On entoure le mort de tous les soins, on le bichonne pour bien signifier à Anangamman que même dans notre mort nous continuons à lui échapper.

En revanche, c'est avec le plus profond mépris qu'ils jugent les suicidés ; le suicidé est à leurs yeux un déserteur, un traître, un collabo, comme disent les Blancs. Tout est permis sauf le suicide. C'est une capitulation. Le suicidé est une personne qui découvre un jour le Rien de son essence et se met à se mépriser en croyant mépriser les autres. Quelqu'un qui a honte de sa propre image ! S'il en avait honte, pourquoi ne l'a-t-il pas rendue meilleure ? Pourquoi ? Puisque tout lui était permis ! C'est pourquoi on ne l'enterre pas, on boude son cadavre qu'on jette aux fauves et aux rapaces. Traîtres, les suicidés souffrent éternellement parce qu'ils savent que le jour où tout redeviendra comme avant, aucune place ne leur sera faite, qu'ils sont désormais des morts-bâtards, des morts-fous, des *mî*, comme ils les appellent, des âmes aigries et errantes, des âmes absentes jusqu'à la fin des fins...

Ceux qui ont lutté jusqu'au bout, ceux qui, malgré la maladie, l'imprévu et les outrages du temps, ont jusqu'au bout contesté la sentence de l'Absence, ceux-là, ils les respectent. Parce qu'ils ont attendu, certains d'être là quand Rien triomphera de l'Absence, ils

les respectent. En mourant ainsi ils sont morts avec la certitude qu'ils ne sont pas morts.

Ce respect est encore plus grand quand il s'agit d'un centenaire. Ils ont même construit une case où sont exposés les corps de tous ceux qui ont atteint l'âge de cent ans. Il y a quelques années, un centenaire est mort chez eux. Quelles funérailles ! Grandioses, simplement grandioses !

Cet homme est mort il y a, si je ne m'abuse, sept ans. Il avait eu de nombreux enfants. Plus de cinquante. L'une de ses filles s'était mariée à un homme de mon village. Une véritable diablesse, cette femme ! Une déconnarde dont la mère, une sorcière redoutée de son temps, était la nièce même du père de Anaconda-douze. Une déconnarde qui avait hérité le déconnement de ses ancêtres et qui avait déconné sur tous les gens de chez moi, et même sur les bébés qui étaient encore. Une planche à pain, une planche à repasser avec des genoux qui se croisaient, l'œil droit qui clignotait à gauche pendant que l'œil gauche guettait à droite. Une femme aux lèvres amères, à la langue amère, à la bouche amère. Une femme amère ! Une femme qui avait, pour parler comme les Blancs, la tête près du bonnet, une femme au gros cœur qui cherchait palabre à tout propos et à tout le monde ; une femme qui insultait même les poulets de ceux qu'elle n'aimait pas. On disait que dans ses veines le déconnement coulait à la place du sang. L'em-mer-deu-se ! Une femme stérile à force de sorcellerie héritée de sa grand-mère. Tout le monde le savait ! Une vilaine femme, aussi vilaine qu'un cadavre qui louche.

L'homme de chez moi à qui elle s'était mariée était un ancien clairon des troupes françaises qui se faisait appeler Aléman. Dans la foulée il avait surnommé son emmerdeuse de femme Gestapo. Très peu de personnes acceptaient cependant de l'appeler Gestapo pour une raison fort simple. On estimait que ce nom, à la fois beau et exotique, outre le fait qu'il paraissait inarticulable, seyait mal à une personne aussi laide que la femme d'Aléman. On l'appelait donc invariablement : La Folle ou La Sorcière.

Devant la case d'Aléman flottait le drapeau français qu'il saluait tous les lundis en chantant *La Marseillaise*. Après ce rituel, comme

pour annoncer à tout un chacun qu'il venait de rendre les honneurs au drapeau, à de Gaulle, le drapeau, il l'avait surnommé de Gaulle... histoire donc de clamer à tous qu'il venait de saluer de Gaulle, il soufflait dans son vieux clairon.

Le général de Gaulle, c'était son dieu. Il était pour lui l'homme qui avait prouvé que les Français eux aussi étaient des hommes. Parce que la guerre, disait-il, les Blancs de France ne l'avaient pas vraiment faite ; les Allemands étaient venus occuper la terre de France comme si jamais auparavant ce pays n'avait été habité par des hommes. Alors de Gaulle, ce véritable dieu-blanc, avait eu l'intelligente humilité de faire appel à eux, eux les tirailleurs sénégalais. Devant les Allemands de Gaulle s'était dressé, seul ! Il avait dit non ! Lui seul ! Et moi des hommes comme ça, je les respecte !

De Gaulle avait donc fait appel à eux, et ils ne l'avaient pas déçu devant les siens ; ils avaient prouvé que les véritables guerriers, c'étaient eux. Et cette médaille qui ne le quittait jamais, c'est de Gaulle lui-même qui la lui avait mise sur la poitrine en lui disant : Wala midail' pasqué toi cou-rangé. Pour lui la France, c'était de Gaulle. Voilà pourquoi le drapeau tricolore s'appelait de Gaulle.

Mais l'Allemagne... Ah, l'Allemagne ! C'était autre chose ! L'Allemagne c'était le courage, la vaillance, la ténacité, la discipline... Ah, dizibline dé Alémans ! C'était ce qu'il admirait le plus chez les Allemands. La di-zi-bli-ne ! Dans sa case il y avait une croix gammée et, chaque fois qu'il saluait quelqu'un, il le faisait avec le salut hitlérien. Hitler ? Connais pas ! Il ignorait même tout de cette guerre où deux de ses frères avaient trouvé la mort ; il savait seulement que d'autres Blancs qui s'appelaient Alémans avaient provoqué de Gaulle et les vrais Blancs de

France ; comme beaucoup, Aléman croyait que les Français étaient l'unité de mesure en matière de race blanche. Mais vrais Blancs ou pas, les Allemands étaient de vrais guerriers ! Pour lui, ils n'avaient jamais été des ennemis ; c'était la guerre et il fallait bien tirer sur quelqu'un. Jusqu'au bout les Allemands restèrent dignes et, grâce à leur courage et surtout à leur discipline, la guerre fut un moment fantastique qu'il était certain de ne plus revivre.

Il avait décidé de s'appeler Aléman parce qu'il estimait que son propre courage n'avait d'égal que celui des Allemands.

Aléman était le septième mari de la femme amère. Mais ils ont fini eux aussi par casser... Une affaire terrible que personne n'a encore oubliée chez moi.

Le jour où cela s'est passé, alors qu'elle pilait son foutou, Gestapo constata qu'Aléman était absent ; elle savait que son mari jouait une fois encore au ludo chez le chef du village. Aléman avait en effet un vice, il adorait jouer au ludo. Passion que sa femme supportait très mal, d'autant qu'il y misait et perdait presque tout l'argent du foyer.

L'idée qu'Aléman prenait du bon temps, en jouant de surcroît au ludo, l'énervait passablement et elle ruminait des insultes contre son mari absent. Peu à peu, grisée par ses propres insultes, elle s'oublia et reçut le pilon sur les doigts. Elle se dressa en hurlant de douleur avant de se diriger chez le chef.

Ceux qui avaient remarqué le manège de la femme venue de Village-fou sentirent qu'il flottait dans l'air un rien d'électricité, comme une menace, et la suivirent.

Aléman était effectivement là et il jouait ; il secouait énergiquement la petite boîte contenant le dé en appelant un 1 à son secours afin d'empocher la mise. Bidé ! Bidé, si tu m'as 'tendu, sors ! 1 ! 1 sèl ! Yé dit 1 sèl'ment. Bidé, c'est moi Aléman qui 'pélé toi. Mon c'éri 1, mon bizou 1... Sa femme lui bondit dessus.

Toi, je suis à la maison, le pilon m'écrase les doigts et tu es assis ici sur ton cul de chimpanzé à dire : Bidé. Quel bidé de ta putain de mère ? Dans son élan, elle fit valser le dé et les pions. Et, avant qu'Aléman ait eu le temps de réaliser ce qui lui arrivait, Gestapo lui avait déjà volé dans les plumes. Parce qu'elle n'était pas uniquement une grande gueule, elle savait aussi se battre ; elle se battait comme un homme. Aléman vacilla mais resta debout ; ça n'aurait pas été bien, tu comprends. À son tour il gifla la femme. Elle s'écroula. Lorsqu'elle se releva, elle ne dit mot, elle ne fit rien et aucune larme ne coulait sur ses joues ; elle se dirigea vers chez elle comme si de rien n'était. Mais Aléman qui connaissait sa femme comme la langue connaît les dents lui emboîta le pas ; il savait que le déconnement était en train de la posséder.

Il ne s'était pas trompé. Une fois à la maison, Gestapo descendit le drapeau et le déchira. Aléman arriva. Trop tard. De Gaulle traînait dans la poussière tandis que Gestapo, poings sur les hanches, jambes écartées, yeux fiévreux de haine et tout le corps frissonnant de rage, semblait prête à tout, c'est-à-dire au pire. Voilà, ton de Gaulle, je l'ai déchiré. Dorénavant plus de chant de guerre dans cette maison. De Gaulle, c'est fini ! Et si tu n'es pas content me voilà, fais ce que tu veux ! Si tu le peux ! Aléman était là, immobile, hagard d'incrédulité. Pourquoi as-tu fait cela ? finit-il par bredouiller. Pourquoi as-tu fait cela à de Gaulle ? Moi je t'ai giflée, c'est vrai, mais de Gaulle, qu'est-ce qu'il t'a fait, lui ? Pourquoi tu as fait ça à de Gaulle ? Tel un enfant devant un jouet

cassé, ses larmes se mirent à couler. Pourquoi as-tu fait une chose pareille à de Gaulle ? Pourquoi as-tu fait cela à quelqu'un que tu ne connais pas, à quelqu'un que tu n'as même jamais vu ?... C'est faux ! glapit-elle. C'est faux, ton de Gaulle, je le connais ! Et elle avait raison.

À l'époque, le général de Gaulle était allé en visite au pays. À cette occasion, on avait demandé à tous les anciens combattants de se rendre à la capitale parce que de Gaulle lui-même voulait les serrer sur son cœur. Une invitation qu'Aléman avait mal prise ; de Gaulle aurait dû l'inviter personnellement parce qu'ils étaient amis ; il n'aurait pas dû l'inviter en même temps que les autres comme un groupe d'écoliers. Ce sont des choses qu'on ne fait pas à un ami ! D'ailleurs, soutenait-il, ce n'est pas de Gaulle qui a lancé ces invitations fantaisistes, c'est le Président. Non, jamais de Gaulle ne lui aurait fait une chose pareille. Lui, de Gaulle l'avait salué, sa main avait touché la main de De Gaulle ; de Gaulle lui avait mis une médaille sur la poitrine pour son courage et l'avait embrassé deux fois, une fois sur la joue droite et une autre fois sur la joue gauche. Alors ! Il ne répondra donc pas à l'invitation du Président. Il ira, il ira à la capitale mais il ira de son propre chef. Tu m'avais demandé de t'accompagner. J'espère que ta mémoire d'hyène s'en souvient ? Évidemment qu'Aléman s'en souvenait. Il avait acheté une bouteille de gin qu'il espérait remettre en main propre à son ami de Gaulle. Mais lorsque nous sommes arrivés, de Gaulle t'a-t-il regardé ? T'a-t-il même vu ? Hein, réponds ! Réponds maintenant !

En effet, les choses ne s'étaient pas passées comme il l'avait imaginé. D'abord ils avaient été noyés dans la foule. Comme tout le monde. Il leur avait fallu jouer des coudes pour accéder aux premiers rangs. Cette réception, pour le moins incongrue, n'avait cependant pas réussi à altérer l'ardeur d'Aléman ; il voulait voir

son ami de Gaulle et il le verrait ! Il voulait que son ami de Gaulle le voie et il le verrait ! Ne s'était-il pas drapé dans le drapeau français pour mieux se détacher du reste de la foule ? À ses côtés sa femme aux lèvres amères tenait la bouteille de gin.

Soudain les sirènes. Le cortège arrivait ; les petits drapeaux s'agitèrent, de plus en plus fébriles. Bientôt le cortège fut au niveau du couple infernal. De Gaulle, walà moi ! Walà moi, Aléman ! Ma zénéra' yé souis là ! Cé moi tiraillè' sré'galé ! La foule s'ébranla. Derrière, chacun voulut voir le grand chef blanc qui leur avait généreusement offert l'indépendance. On poussa donc de derrière ; Aléman et Gestapo furent projetés à terre et piétinés.

Lorsque le calme revint, le cortège s'était éloigné et la bouteille de gin avait disparu.

Aléman se releva, serrant contre lui le drapeau français comme s'il avait peur de le perdre lui aussi. Ses larmes coulaient pendant que sa femme fulminait. Alors ton de Gaulle, tu l'as vu ? De Gaulle à cause duquel on ne peut pas respirer à Djimi, tu l'as vu ? De Gaulle, de Gaulle ! Mon ami, mon ami ! Yanyanyan yanyan, yanyanyan yanyan... Il ne t'a même pas jeté le moindre coup d'œil. Cela dit, ton de Gaulle, je l'ai vu, et je peux te garantir que la prochaine fois tu viendras seul. Ce n'est pas pour un type comme ça que je quitterai le village.

Gestapo avait toujours détesté de Gaulle. De Gaulle, son mari en parlait un peu trop à son goût, son mari le vénérât, et cela l'agaçait. De Gaulle était une sorte de coépouse qui parasitait son amour. Aussi à leur retour lorsqu'on lui demanda de parler de De Gaulle... De Gaulle ? Ne m'en parlez pas. Elle l'avait trouvé un peu trop grand, un peu trop blanc, un peu trop tout. Ce qu'elle

avait le moins supporté en lui, ce fut sa façon de s'adresser au Président à qui elle vouait un véritable culte, justement parce que son mari le détestait. Pour elle c'était la sagesse faite chair, et de Gaulle aurait dû se plier en deux, en signe de respect, pour lui parler. Car tout président qu'il était, notre président était beaucoup plus président que lui. C'est la radio qui l'a dit !

Comme il était prévisible, de Gaulle était passé sans faire attention à lui. Le drapeau serré contre sa poitrine, il ne parvenait pas à réaliser ce qui lui était arrivé. La bousculade, les coups de pied, la bouteille de gin volatilisée et son ami de Gaulle qui était passé sans lui prêter la moindre attention. Tout cela s'était passé si vite ! De Gaulle ! Comment, ce n'est pas possible ! De Gaulle a pu me faire ça ? À moi, Aléman ? Comment, moi, Aléman, j'ai salué de Gaulle et de Gaulle n'a pas répondu ? J'ai appelé, j'ai crié et de Gaulle est passé ? Pourquoi, mais pourquoi l'avait-il humilié à ce point ?

Non ce n'était pas possible, son ami ne pouvait pas l'humilier ainsi devant sa femme. Il a fallu que quelqu'un dans l'ombre monte la tête à de Gaulle, qu'il manigance tout, qu'un fils de bâtard dise à de Gaulle de refuser son salut. Et seule une personne pouvait être capable de pensées aussi basses, aussi mesquines, aussi misérables : le Président ! Et ne me dis pas que je ne le connais pas, ton Blanc efflanqué comme une chèvre du Nord ! Je le connais ! Dieu seul sait ce qu'il m'en coûte de le connaître ! Alors arrête d'empêster l'air avec ton de Gaulle !

Pendant qu'Aléman pleurait devant le drapeau déchiré, la femme à la langue amère comme une bile de caïman, fille de déconnards, petite-fille de déconnards, arrière-petite-fille de déconnards, la femme aux lèvres amères qui avait le déconnement dans les veines

comme d'autres ont l'alcool dans le sang, la femme aussi vilaine qu'un cadavre qui louche avait fini par ameuter tout le village avec les injures qu'elle glapissait contre son mari. Ton vilain drapeau, je l'ai enfin déchiré. Si tu n'es pas content, me voici, fais ce que tu veux ! Aléman laissa alors choir le drapeau déchiré, puis entra au pas de l'oie dans sa case. La foule crut comprendre, à la démarche que venait d'adopter l'ancien combattant, qu'il échafaudait quelque ruse de guerre apprise aux côtés de De Gaulle ; elle lui emboîta le pas et constata qu'il saluait la croix gammée en chantant *La Marseillaise*. C'est sa chanson, murmura la foule, son chant de guerre, son chant de courage. Il va en faire une bouillie de La Folle. C'était clair, Aléman s'apprêtait à causer du pays à Gestapo.

Pourtant la femme aux lèvres amères, pas impressionnée pour un sou, insultait toujours Aléman, de Gaulle, et le père et la mère de la France. Bref, le drame était noué et chacun attendait avec une curiosité passablement malsaine qu'il se dénouât. La foule allait être comblée.

Aléman ressortit brusquement de la case en hurlant de rage folle, bondit à la gorge de Gestapo et lui administra deux coups de tête. La femme se retrouva à terre. K.-O. Mais Aléman continua à s'acharner sur elle avec des coups de pied dans les côtes. Personne n'osait les séparer ; chacun était content de voir la femme à la beauté de cadavre qui louche récolter enfin ce qu'elle avait semé. Les yeux fermés, les dents serrées, Aléman cognait toujours. Il releva Gestapo complètement groggy pour la gratifier de trois autres coups de tête. L'arcade sourcilière de la femme éclata. On eût dit qu'Aléman avait perdu la boule. Tout en l'insultant, il se mit à déchirer ses vêtements comme elle l'avait fait du drapeau. Bientôt elle fut nue, hormis son cache-sexe. Mais Aléman avait

décidé de l'humilier, de verser sa figure par terre. Aussi arracha-t-il également le cache-sexe. La foule hurla de joie. Voilà, tu as eu ce que tu cherchais, bougnoule ! Ton cul à cause duquel on ne peut plus respirer dans ce village, voilà, je l'ai mis dehors, sauvasse ! Ça t'apprendra à insulter de Gaulle, indizène ! Espèce de guenon lubrique !

Peu à peu Gestapo se ressaisit. Et c'est là, c'est à ce moment-là, que tout le monde réalisa à quel point cette femme avait le déconnement dans les veines comme d'autres ont l'alcool dans le sang.

Le soleil achevait de se coucher.

La femme se releva, un sourire glacial et amer illuminait sa grande carcasse ; le génie du déconnement était en train de la chevaucher et la jouissance suintait de par tous ses pores, ça se voyait. Après s'être attaché un fil autour de la taille, elle se fraya un chemin jusqu'à la croix gammée qu'elle arracha pour se la passer entre les cuisses, en guise de cache-sexe. Aléman qui la connaissait comme l'œil connaît le regard comprit que le pire se préparait. Il fonça alors vers la case. Trop tard. Reste où tu es ou je brise ce canari. Il se figea net, et la foule retint son souffle. Silence. La voix de la femme avait été sans injonction, étrangement placide, fatale. Silence. Elle se tenait sur le pas de la porte, irrémédiablement possédée par son propre déconnement, à la fois lumineuse de volupté et hallucinante de laideur, le canari brandi au-dessus d'elle. Silence.

Le canari qu'elle menaçait de briser était *lokossué*, un fétiche mâle, le plus terrible de tous les fétiches de chez moi. Tout homme qui se respecte l'a quelque part dans un coin de sa maison. Même les

cadres en ville en possèdent. C'est justement ce fétiche qui a protégé Aléman pendant la guerre. Il protège contre tout, c'est une sorte d'assurance tous risques. Mais ce qui le rend encore plus redoutable, c'est son totem : quiconque le bafoue est perdu. Et ce totem est à la fois simple et difficile à respecter : aucune femme ne doit toucher lokossué.

Or, voilà que Gestapo, la femme aux lèvres amères, la femme aussi vilaine qu'un cadavre qui louche et qui avait le déconnement dans les veines comme d'autres l'alcool dans le sang, voilà que la fille de Djimi menaçait de briser ce fétiche qu'aucune femme ne devait toucher ! Silence. On savait qu'Aléman était déjà perdu. Elle était donc venue de son village de fous pour tuer Aléman ! Silence.

Était-ce le désespoir ? Difficile à dire. Toujours est-il qu'Aléman fonda sur elle. La femme projeta le canari contre Aléman qui le reçut en plein visage ; le fétiche se brisa et Aléman s'écroula au sol, trempé à la fois par le liquide du fétiche et par son propre sang.

Péniblement il rampa jusqu'à la case. Lorsqu'il en ressortit, toujours en rampant, il tenait son vieux cliron. Il se mit à genoux sur le drapeau déchiré et souffla une mélodie larmoyante, hébétée, misérable, interminable. Puis sous nos yeux, et aussi vrai que je te vois, on l'a vu se rapetisser jusqu'à devenir un poussin, un poussin blanc. Oui, lokossué se vengeait ! L'homme qu'il avait élevé au rang de héros et à qui il avait permis de tuer même des guerriers allemands, il venait d'en faire un poussin, en quelques secondes. Il se vengeait de lui parce qu'il avait laissé cette femme le bafouer ; il se vengeait parce que... Tout à coup on vit un épervier foncer dans le cercle des villageois, emprisonner le poussin entre ses serres avant de disparaître du côté du soleil rouge.

Lokossué, il fallait s'y attendre, s'attaqua ensuite à la femme qui avait la tête près du bonnet. Elle se mit à trembler comme saisie de froid. La croix gammée qui lui servait de cache-sexe devint rouge de sang ; devant tout le monde, Gestapo était réglée. Des règles anticipées, des règles douloureuses. Lokossué avait frappé ! Elle entra en transe et exécuta une danse de possession pendant que le feu jaillissait du toit de la case. Le fétiche continuait de se venger ! Un vent de panique parcourut la foule.

La panique passée, on s'organisa pour combattre l'incendie. Et une fois le feu vaincu, on s'aperçut que la femme venue de Village-fou avait disparu.

On la retrouva le lendemain matin, sur le chemin des champs. Elle s'était pendue à un kolatier à l'aide de la croix gammée.

Quant à Aléman, l'homme qui chaque lundi matin saluait le drapeau français en chantant *La Marseillaise*, plus personne n'entendit parler de lui depuis ce jour où un épervier arracha du cercle des villageois un poussin blanc...

C'est donc le père de cette femme qui est mort il y a environ sept ans. Je ne connais personne qui ait vécu aussi longtemps que lui. Il était tellement vieux qu'il lui restait à peine la force de décrocher la dent de vipère cousue dans la peau de bouc noir qu'il portait au cou, une dent de vipère qui lui avait été remise par son père... Mais qu'est-ce que je raconte là ? On dirait que je suis en train de me noyer dans la mare à grappin, comme aime à dire ma concierge. Bon, commençons par le commencement, c'est toujours plus facile.

Au commencement, les grands-parents de la femme d'Aléman

n'avaient pas d'enfant ; la grand-mère était stérile à force de sorcellerie ; elle gobait en sorcellerie ses propres fœtus. Un jour, pendant qu'ils travaillaient au champ, une vipère apparut et leur proposa un pacte : elle leur fera connaître la joie et la fierté d'avoir un enfant. Mais lorsque l'enfant sera grand, elle viendra la nuit, une nuit de pleine lune, elle viendra à l'heure où la nuit est livrée aux choses de la brousse, elle viendra le piquer pour lui prendre son âme. Les grands-parents de la femme de Aléman acceptèrent le pacte.

Sept jours après la visite du serpent, la grand-mère de la femme à la beauté de cadavre qui louche constata Me voilà grosse. Neuf mois plus tard, naissait le père de Gestapo.

L'enfant grandit en croyant être un enfant comme les autres. Une nuit cependant, une nuit de pleine nuit où il venait de subir les rites initiatiques faisant de lui un homme achevé, la vipère arriva pour réclamer, comme convenu, l'âme du fils. Mais le père du père de la femme d'Aléman ne respecta pas le pacte. Dès que le serpent franchit le seuil de la case, le père lui trancha la tête. Il lui arracha ensuite les dents qui contenaient le venin et les cousit dans une peau de bouc noir avant de se rendormir. Au réveil, il n'en souffla mot ni à la mère ni surtout au fils. Ils continuèrent à vivre comme ils l'avaient toujours fait.

Le temps passa.

Un matin, le père sentant l'haleine de la mort fit venir son fils et lui révéla tout : la stérilité, la vipère, sa naissance, la nuit où il trancha la tête du serpent. Puis il lui remit la peau de bouc noir. Porte ce collier, il contient ta mort. Le jour où tu seras fatigué de vivre, ouvre-le, tu y trouveras les dents de la vipère. Pique-toi

avec. Mais prends garde à ne pas les perdre, sinon tu seras perdu pour même après la septième éternité puisqu'elles recèlent ta seule possibilité de mort. Alors quand tu en auras assez de la vie...

Le père mourut.

Le père de Gestapo vécut avec le collier au cou, avec sa mort à son cou. À Village-fou, le collier finit par attirer la curiosité des gens ; on ne fut pas long à établir un lien entre son exceptionnelle longévité et le collier ; on raconta que c'était un puissant fétiche pris chez les Godès du Centre, une tribu réputée pour l'efficacité de ses fétiches ; on soutint que ce fétiche lui permettait de vivre le reste de vie de ceux qui n'avaient pas vécu toute leur vie, les victimes de la route, les morts par infarctus, les foudroyés... Lui-même évidemment cautionna et entretint cette version ; il eût été déconsidéré si on avait su qu'un jour, alors que son père et sa mère, stérile à force de sorcellerie, travaillaient au champ, une vipère... et ceci et cela... Par conséquent, il n'était pas tout à fait un homme... et que ci et que ça... Il voulait la paix ! À ceux qui étaient tentés par le fétiche, il répondait que la seule personne qui le fabriquait avait fini par accepter elle-même la mort...

Respiration rapide et sifflante du locataire, entrecoupée de plusieurs « Sale pute ! » oppressés.

Ouvre-moi la fenêtre, s'il te plaît. Merci. Peux-tu me donner le débitmètre ? À côté de ta main. Merci. Un jour ou l'autre je lui jouerai un tour : je ne serai plus là. Alors on verra bien sur qui elle s'acharnera. L'asthme ne fait pas que te détruire physiquement, il te mine psychiquement. Le plus terrible, c'est ce sentiment d'échec qu'il distille...

Le sentiment d'impuissance et d'échec dont parle le locataire constitue en effet la vraie souffrance de l'asthmatique. L'idée que l'on est atteint d'un mal que les médecins eux-mêmes ne comprennent pas nourrit une crainte anxiogène plus tenace que la peur de mourir asphyxié. Maladie invisible, l'asthme est le lieu même de la solitude, l'expression d'une malédiction...

Mais rira bien qui rira le dernier. C'est un duel entre lui et moi. Un duel de fin de film western. Le premier qui dégaine est mort. Pourtant je dégainerai le premier et je triompherai... Et l'heure est proche... Parce que, comme je te l'ai dit, Ki, il est revenu... Le masque est revenu...

Ce matin.

À mon réveil, il est déjà là, à cette même place où tu es assis. Comment ? Depuis quand ? Ça ! Avec lui tout se passe toujours ainsi, mais je n'arrive pas à m'y faire. Un masque qui entre et sort de ta piaule comme ça le démange ! Ces dernières semaines, je le voyais partout. Dans la rue, de l'autre côté du trottoir ; à la fac, dans un coin de l'amphi ; dans l'attroupement autour des joueurs de pétanque de la rue de la Roquette ou des coulées vertes du canal Saint-Martin, à l'intersection du boulevard Richard-Lenoir et de l'avenue de la République ; à la douche publique de la rue Oberkampf ; parmi les épiciers chinois de la rue de Belleville ; dans les salons des coiffeurs africains de Strasbourg-Saint-Denis... Partout à me suivre sans rien dire. Un harcèlement invisible et silencieux. J'ai même cru un jour le voir en pleine conversation avec ma concierge ! Je n'ai évidemment pas osé en parler avec elle de peur de perdre l'espèce d'estime qu'elle semble me témoigner. À qui expliquer qu'un masque débarqué d'Afrique, jour et nuit, te pourrit la vie ? Les Blancs te riront au nez. Quoi qu'il en soit, je

m'en fous, il fait ce qu'il veut et je fais ce que je veux ; je ne serai jamais masque.

Jusqu'à ce matin, j'ai opposé à ces offensives un refus, disons diplomatique ; lui et les siens, les gens qui l'envoient, les Anciens et les membres de la Confrérie de l'Ancêtre, ont la tête dans un autre ciel, dans un autre temps, en l'an dix mille avant Jésus-Christ ou en l'an cinq mille après l'effondrement des Twin Towers, peu importe. Ils ne sont pas ici et maintenant, voilà tout. Inutile par conséquent d'entrer dans une dissertation française avec l'Ancêtre. Je me contentais de le mener en bateau : je n'avais rien contre le fait de devenir masque, j'en avais même toujours rêvé, je me sentais écrasé par cet honneur, un honneur qui rejaillissait sur toute ma descendance... Simplement j'avais besoin de temps, le temps que je me fasse à l'idée d'abandonner les études pour retourner au pays et devenir masque. Quitter la fac et aller danser pour les semailles et les récoltes, pour les commencements et les fins, pour les naissances et les morts, pour conjurer l'advenir contraire, ce trajet-là, de Paris au village, j'avais besoin d'un peu de temps pour me le caler dans la tête...

Je n'ai jamais su si le masque était convaincu par mon laïus, toujours est-il qu'il se levait, franchissait le seuil de la porte et disparaissait. En fait, ma tête n'a jamais envisagé sérieusement l'éventualité de retourner croupir au village dans la peau d'un faiseur de pluie. Rien que l'idée ! Comme ça, de but en blanc, un matin un masque entre chez toi, rue Saint-Maur, en plein Paris, et te somme de retourner au village au motif que c'est toi que les Anciens et la Confrérie de l'Ancêtre-à-tête-de-cynocéphale ont choisi pour perpétuer la tradition. Au nom de quel mérite ? Au nom de quel parjure ? Au nom de quoi, bon Dieu ? Personne ne sait. C'est ainsi. Ça a toujours été ainsi. Non mais, où se croient-

ils ? C'est fini, ces conneries-là ! S'ils ont besoin de quelqu'un pour porter leur masque, des jeunes au village n'attendent que ça ! Moi, je n'ai rien demandé ! Je ne cours pas après un destin ! Je n'ai envie d'aucune prédestination ! Je n'ai rien demandé à personne ! Je ne veux rien ! Juste finir mes études, retourner au pays, et me dissoudre dans la horde anonyme des fonctionnaires ! Rien d'autre ! Alors qu'on me lâche la grappe ! Qu'on me foute la paix ! ... Ça y est, ça recommence, voilà que je m'échauffe tout seul...

Bref, les choses ce matin se sont passées autrement.

Le masque, assis là où tu es assis, me dit de sa voix sans nervures, c'est la première fois qu'il me révèle cela, C'est moi qui ai tué Kouï Gaspard, et il se tait, je me dis pour surveiller ma réaction devant son aveu, parce que c'est toi, le masque se remet à parler, qui es l'élu de l'Ancêtre, peut-être parce que je ne montre pas de réaction, pas Kouï Gaspard, je fais juste hum machinalement, histoire de lui signifier que je l'écoute, Kouï savait que c'est toi, et toi seul, que nous avons choisi pour porter le masque, c'est ton tour, comme cela a été mon tour, et comme cela sera le tour, je me lève, de quelqu'un d'autre après toi, cela a toujours été ainsi, il n'y a pas, j'allume mon camping-gaz posé à même le plancher, de raison que cela change, il n'y a pas de raison que se rompe le lien, je prends une casserole tout en faisant hum pour signifier au masque que malgré mon activité je l'écoute, qui tisse hier à aujourd'hui, qui ensemence aujourd'hui d'hier, j'ouvre le robinet en pensant Et si Sue Helen, je regarde l'eau couler dans la casserole, était enceinte ? qui projette déjà hier dans demain, je revois les seins oblongs de Sue Helen, aucune raison à cela, son odeur de femme attendant que je m'abîme en elle avant que ne l'appelle sa mère, avant d'être surprise, avant qu'elle ne se ravise, avant que Dieu sait quoi, c'est ce lien, à nouveau le masque

s'interrompt, sent-il comme moi les senteurs de champignons interdits des sous-bois de Sue Helen ? que ton oncle Kouï, reprend-il, monotone et monocorde, mangé par la jalousie, putain, une fille blanche avec des seins oblongs ! a voulu briser en plantant, et j'ai une érection et je fais hum et je lève le regard sur le masque pour vérifier s'il « voit » dans quel état me met l'oblong des seins de Sue Helen, la folie dans ta tête, toi l' élu, le frisson des tétons de Sue Helen entre l'index et le pouce et j'ai une érection, Kouï, je sais qu'il a consulté des devins, je pose une tasse auprès du camping-gaz, était persuadé qu'il venait après toi dans la succession à l'Ancêtre-à-tête-de-cynocéphale, et j'ai une érection et je baisse les yeux pour voir si cela se voit, cela ne se voit pas, et je me saisis de la boîte de café, il suffisait donc de t'écarter pour qu'il y accède, mais jamais les choses ne se sont passées ainsi, je fais hum, jamais les choses ne se passent ainsi, et je verse une cuillerée du nescafé dans la tasse posée auprès du camping-gaz pendant que mon impatience hérissée va et vient dans la fluide onctuosité des seins de Sue Helen, personne ne sait ni comment, j'ai une érection et je ponctue à nouveau d'un hum les propos de l'Ancêtre, ni pourquoi, et je verse l'eau chaude dans la tasse de café posée près du camping-gaz à même le plancher, c'est toi le futur masque, il n'y a rien de plus à savoir, il n'y a rien de moins à savoir, pendant que mes doigts ouvrent la croix tendre des cuisses de Sue Helen, ton oncle Kouï s'est fourvoyé et sa frustration s'est enflée contre toi, le masque se tait et se prend la tête entre les deux mains d'incompréhension, je suppose que c'est d'incompréhension, pas la mort, soupire-t-il, la folie, te faire perdre, sucre, la raison au milieu des Blancs afin que ta honte traverse tous les regards et toutes les oreilles, car désormais le pays des Blancs est devenu l'arbre à palabre du monde, le buisson aux délices de Sue Helen pleure de petites larmes voluptueuses autour de mes doigts, ce qui s'y est passé s'y est passé, oh mon Dieu, une

filles blanches avec des seins oblongs ! pour tout le monde, ce qui y a été vu a été vu par tout le monde, qu'est-ce qu'il peut débiter comme âneries tout de même l'Ancêtre je pense, ce qui y a été entendu a été entendu par tout le monde, Sue Helen est traversée par toutes sortes de spasmes, c'est d'un opprobre sans orée que ton oncle Kouï voulait te frapper, le corps de Sue Helen ondoie sous l'impudence de mes doigts, de ma langue, pouvais-je, merde, ce café est encore trop chaud, tolérer une telle ignominie ? trop sucré surtout, tu es l' élu, et le fait même de penser contre toi est un crime, or, Kouï n'a pas fait que penser, et ma langue qui batifole dans le creux fondant des cuisses de Sue Helen, contre toi, il a sollicité, l'encens de son entrejambe qui aspire ma langue, le cœur noir et amer des sorciers du village, la danse de ma langue, pour ôter le couvercle de ta tête, les entrechats de ma langue sur le dôme de son secret, puis les jambes qui à nouveau tentent de se refermer pour endiguer la tyrannie de la volupté que découvre son corps, ses cris de jouissance étouffés, et mes doigts qui à chaque fois que jouent à se refermer les cuisses les ouvrent encore plus larges, encore plus profondes, encore plus fondantes, Sue Helen ouverte large et profonde et fondante ne couine plus, elle attend qu'enfin ça arrive ! elle espère, ses yeux l'implorant, l'estocade, ouverte large profonde fondante, large profonde fondante abandonnée, alors je l'ai frappé, le sang, je l'ai frappé avant qu'il ne te frappe, les larmes sereines, silencieuses de Sue Helen, et ses seins oblongs soudain gonflés à m'éclater dans la bouche pour me sortir par les narines, me sortir par les oreilles, me sortir par les yeux, me sortir par l'anus, me sortir par le sexe, gicler de partout, par les narines, par les oreilles, par les yeux, par l'anus, par le sexe, hurler par tout mon être, les narines, les oreilles, les yeux, l'anus, le sexe, je l'ai frappé, elle emprisonne mes hanches entre ses jambes devenues incroyablement puissantes et m'enfonce encore plus profondément en elle jusqu'à ce que je tète aux racines de la

lumière, jusqu'à ce que je rôle la fulgurante illumination de l'oubli en soi, jusqu'à ce qu'en moi il fasse éblouissement, jusqu'à son sang frappé, je l'ai frappé, et le sang, par la main de Doua Gaston, l'infirmier de K K b , je l'ai frappé, mon érection est de plus en plus dure, incandescente, douloureuse, je suis entré dans la pi  re de l'infirmier, dès que l'Ancêtre s'en ira, je me masturberai, et j'ai précipité le sang de ton oncle Koui Gaspard, Sue Helen est probablement enceinte, dans le vertige, le masque se tait, peut-être pour reprendre sa respiration, peut-être a-t-il vu mon érection ? dès qu'il sort je me branle.

Sue Helen croise les jambes sur le sang,
calmement.

Je lui dis Tu as du sang.

Elle ne dit rien.

Je lui dis Il y a du sang.

Elle ne dit rien.

Je lui dis Je t'ai blessée.

Elle ne dit rien.

Depuis que je lui ai ouvert la porte, aucun mot n'est sorti de sa bouche. Comme d'habitude. Puis elle se met sur le côté. En chien de fusil. La tête repose sur les deux mains. Là, il y a du sang, et elle ne dit rien. Elle sourit. Maternelle soudain. Elle ne dit rien, mais elle me sourit comme à un enfant qui ne peut voir que la surface des choses. Avec juste, il me semble, une légère déception au fond

des yeux. Kouï est mort, dit le masque de sa voix sans recoin. Je fais hum en pensant Je t'emmerde, cela fait des tonnes de fois que tu me bassines avec tes conneries.

Le sang de Sue Helen, je l'ai compris plus tard. En même temps que sa déception.

C'est la dernière fois, poursuit l'Ancêtre, que tu me vois ici.

En sortant de cette demeure,

je me retrouverai au pays,

au village,

chez nous.

Je dirai aux Anciens,

je dirai aux membres de

la Confrérie de l'Ancêtre-à-tête-de-cynocéphale,

je dirai au village que

je t'ai vu et que,

à plusieurs reprises,

je t'ai parlé du destin que

tu es dorénavant,

je leur dirai que
tu as souhaité du temps,
je leur dirai que
je t'ai laissé ce temps,
je leur dirai que
enfin tu as pris ta décision et que
tu me suis,
aujourd'hui même tu me suis.
Car personne ne comprendrait que
tu refuses.
Jamais personne,
de mémoire d'Ancêtre,
n'a refusé cet honneur.
Cela a toujours été ainsi,
et il n'y a pas de raison que
soit autrement cela.
Je fais hum et je sens pour la première fois, depuis trois mois qu'il

me rend visite, une sourde menace ramper au fond de sa voix
pourtant sans aspérités. Mon érection mollit pendant que remonte
du fond de ma gorge, comme à mon insu, mon habituel baratin
dont la vacuité tout à coup assourdit mes propres oreilles :

Ancêtre,

comme je l'ai dit et redit,

je n'ai rien contre le fait de devenir masque,

j'en ai même toujours rêvé,

et je suis écrasé par l'honneur

au sommet duquel m'asseyent

les Anciens,

la Confrérie,

le village,

tout le monde,

un honneur qui rejaillit sur toute ma descendance.

Simplement, pour le moment,

j'ai besoin de temps,

deux mois,

un mois,
une semaine peut-être,
le temps que me pénètre l'idée que
dorénavant ce sera à moi de danser
pour les semailles et les récoltes,
pour les commencements et les fins,
pour les naissances et les morts.
Conjurer les circonstances adventices...

Sue Helen se lève, se rhabille calmement. La lumière de la lucarne
joue des reflets de sa chevelure. Une lueur de sourire flotte,
attendrie, entre ses étoiles de rousseur. Elle est belle. Sans un mot,
elle sort.

Je dirai aux Anciens que,
le masque continue de sa voix égale,
sans tenir compte de ma prière,
tu arrives.

Alors les Anciens se retourneront,
ceux de la Confrérie se retourneront,

le village se retournera

pour te voir arriver.

Aujourd'hui même tu seras au village.

Je vais les prévenir.

Le masque se lève, tire la porte et disparaît. Mon érection se rataîne au fond de mes cuisses pendant que je pense Je l'ai blessée. Et Peut-être je l'ai enceinte.

Évidemment, tout ça, ce sont mes oignons ; mes histoires avec le masque, mes maladies, Sue Helen, l'hypothétique ventre de Sue Helen, toutes ces choses, je n'ai pas le droit de te les infliger...

Le temps s'écoula donc.

Un jour, alors qu'un soleil virulent dansait sur la tête des êtres, la mère de Gestapo retrouva son époux mort, deux marques de vipère dans le cou. Il avait alors, soutient-on à Djimi, deux cent treize ans ! La peau de bouc noir et les dents de la vipère traînaient à côté de son corps.

Les devins se réunirent pour chercher la cause de son décès. Après une semaine de recherches cabalistiques, ils révélèrent toute l'histoire. Son cas ne fut cependant pas considéré comme un suicide : il fallait bien que lui aussi meure !

Les funérailles d'un centenaire à Djimi ne sont pas celles de n'importe qui. D'abord, pendant sept jours, le corps est embaumé avec des essences secrètes. Ensuite, il est momifié avec une toile faite à base d'écorces seulement connues des Anciens. Enfin, il est placé dans la case des centenaires qui se trouve au cœur de leur Forêt Sacrée. Je l'ai moi-même visitée lors des obsèques de l'ami de mon grand frère. Le gouvernement avait un moment tenté d'en faire un haut lieu du tourisme national, mais il y a très vite renoncé. Nous ne sommes pas nés pour être mangés par le regard des autres, avaient-ils protesté. Nos morts n'ont pas vécu plus de cent ans pour servir de délassement aux regards qui s'ennuient. Nous sommes les fils aînés du monde, tout de même ! Les premiers touristes que le gouvernement avait envoyés, si j'ose dire, à l'abattoir, furent bastonnés et détroussés, certaines femmes violées. L'incident fut ressenti par le reste du pays comme une catastrophe touristique et surtout une honte nationale. Pour eux en revanche, ce fut un honneur rendu à la mémoire de leurs morts. C'est dire l'importance que revêtent à leurs yeux les centenaires. Or, le père de la femme d'Aléman avait vécu plus de deux cents ans ! Et même si c'était une vipère qui, alors que le père et la mère stérile à force de sorcellerie travaillaient au champ... qu'importe, à lui aussi des funérailles de centenaire.

Des funérailles qui durent soixante-dix-sept jours, soixante-dix-sept jours pendant lesquels toute activité dans Djimi cesse. Soixante-dix-sept jours, c'est-à-dire soixante-dix-sept mets et boissons différents, soixante-dix-sept danses et masques différents. C'est l'hommage dû au centenaire, la fête à la vie qui a osé tenir tête à Anangamman lui-même ! À celui qui, aurait dit ma concierge, pendant plus de cent ans, a fait un pet à la mort ! La fête du déconnement suprême de l'homme qui pendant plus de

cent ans a nargué le regard sans paupières de l’Absence, rappelant du coup qu’il fut un temps où l’on vivait plus de cinq cents ans. Alors que la vie explose ! qu’on rie ! qu’on chante ! qu’on danse ! qu’on mange ! qu’on boive ! qu’on boive surtout ! Je dirais même qu’on ne fasse que boire ! Car au soixante-dix-septième jour a lieu une tradition : on désigne ce jour-là le plus grand buveur du village. Un duel fou que seuls pouvaient imaginer les habitants de Djimi. Tous les grands buveurs de Djimi se réunissent pour boire jusqu’à ce que mort s’ensuive. À la fin de l’épreuve, le vainqueur, c’est-à-dire le survivant, est élevé au grade envié de *Konogoli*, du nom d’un insecte qui vit en permanence dans le vin de palme ; on ne sait s’il est engendré par le vin ou s’il n’est qu’attiré par le vin. Devenu *Konogoli*, le vainqueur le restera jusqu’à la mort du prochain centenaire... s’il est encore lui-même vivant bien évidemment. Cette distinction lui permettra de boire le vin de n’importe qui, même sans autorisation ; il boira comme il veut, quand il veut, où il veut sans pour autant être taxé d’ivrogne ; il sera admis dans le cercle des intimes du chef de village, là où l’on trouve les vins les plus fins.

Cette année-là, ils étaient sept à relever le défi du tenant, un petit homme bancal aux gros yeux rouges qui, dans le domaine de la sorcellerie, connaissait l’acacia, comme on dit ; il transférait l’alcool qu’il avait bu dans le ventre de ses adversaires. On le savait, et il était craint. Ils étaient donc sept, cette année-là.

Toute la journée ils burent. Ils burent, ils burent et ils burent. Vraiment ils burent. Ils burent jusqu’à... Vers minuit, comme disent les Normands, cinq se biérèrent. Restaient plus que deux : le type bancal aux gros yeux rouges et Mocha’aré, le petit frère du type qu’avait cocufié Dynamo. Un jeune homme de dix-huit ans, un garçon frêle à l’air maladif. Mais ne t’y fie pas, ce gosse buvait

comme il n'est pas permis.

Les enfants, les femmes et les vieillards exténués par l'attente avaient regagné leur natte. Restaient plus que les hommes. Le chef du village leva la flamme de la lampe tempête afin que chacun pût voir de ses propres yeux le vrai vainqueur. La lampe brillait. Silence. Au centre du cercle des spectateurs, l'homme bancal aux gros yeux rouges et le jeune homme frêle à l'air maladif qui buvait comme il n'est pas permis étaient là, face à face, gobelet contre gobelet. Et ça buvait, ça buvait, ça buvait. Ils avaient bu comme jamais auparavant personne n'avait osé boire. Pourtant chacun réclamait encore et encore à boire.

Soudain, comme par miracle, il manqua à boire. Seules deux petites bouteilles de gin brillaient entre les deux hommes. Ils avaient donc, à part ces deux bouteilles de gin, bu tout ce qu'il y avait d'alcool dans Djimi. Tout désormais serait une question de sprint : celui des deux qui videra sa bouteille le premier aura gagné.

Lorsque le jeune homme frêle à l'air maladif, tel un boxeur abruti par la fatigue et la souffrance, prit la bouteille de gin et la porta à sa bouche, l'aube commençait à s'étirer. La bouteille se vidait. Manifestement Mocha'aré voulait la vider d'un trait, il voulait gagner par K.-O. L'homme bancal aux gros yeux rouges n'en croyait pas ses yeux ; la bouteille du garçon de dix-huit ans se vidait alors qu'il n'avait même plus la force de soulever celle qui traînait à ses pieds.

Le jeune homme retira la bouteille de sa bouche. Vide ! Elle était vide ! Il avait gagné ! ... Réveille-toi... mais réveille-toi, Ki... Il vient de gagner... Tu te rappelles, le jeune homme frêle à l'air maladif... Mocha'aré... Eh bien, il vient de gagner... Le garçon de

dix-huit ans vient de gagner ! Il vient de détrôner l'homme bancal aux gros yeux rouges... celui qui connaissait l'acacia dans le domaine de la sorcellerie... et qui donc était craint. Il avait gagné et devenait du coup le plus jeune Konogoli de tous les temps. À dix-huit ans !

Alors, au milieu de la nuit silencieuse d'incrédulité, la foule tout à coup explosa de joie... Mais elle se retint presque aussitôt ; elle avait cru voir le jeune homme frêle à l'air maladif vaciller... Mocha'aré est en train de vaciller... Mais réveille-toi, c'est bientôt fini et tu ne ratas pas le dernier métro... Ki, le jeune homme frêle, le cousin de Dynamo... Mocha'aré, tu t'en souviens ? le jeune homme de dix-huit ans qui buvait comme il n'est pas permis... eh bien, il vacille après sa dernière bouteille.

Il vacilla et s'écroula aux pieds de l'homme bancal aux gros yeux rouges. À genoux, comme en signe de reddition. Le sang coulait de ses narines. De sa bouche. De ses oreilles aussi. Le jeune frêle à l'air maladif labourait sa terre avec son dos, comme on dit dans le Bourbonnais. Il était là, à genoux, au milieu de la foule, et il respirait son propre sang, et il respirait sa propre mort. Il promena sur la foule un dernier regard hébété, un regard de l'autre côté de la fin. Il promena donc ce regard qui n'était plus d'ici comme pour se persuader que le soleil, pour lui, ne s'était pas encore éteint, puis mollement s'affaissa. Face contre terre. Il était mort. Ce sont les poumons qui ont lâché ; le gin les a brûlés et ils ont pété !

Le premier coq annonça le jour.

Le petit homme bancal aux gros yeux rouges, bien qu'il n'en eût plus besoin, souleva sa bouteille et la vida d'un trait... Putain, cesse donc de dormir ! Je t'ai dit que j'aurais bientôt fini, alors ! Le

tenant du titre, le type aux gros yeux rouges, vient de vider à son tour sa bouteille de gin. Pourtant la foule n'explosa pas de joie. Elle attendait. Silence. Elle attendait qu'il vacillât pour s'écrouler à son tour, face contre terre, ne fût-ce que pour la beauté du spectacle. Il le savait, alors il vacilla. Et au moment où l'on crut qu'il allait tomber, il cria *Amointé* ! le nom de son fétiche et resta debout. Puis, comme pour défier la foule, il les regarda les uns après les autres, longuement, silencieusement. Vous attendez sans doute que moi aussi je m'écroule ? finit-il par leur lâcher. Eh bien non, je refuse de tomber, et je ne tomberai jamais parce que je ne suis pas fait pour tomber.

Pour sûr, ce type-là avait en outre le sens du spectacle. Il se dirigea vers le chef pour recevoir les honneurs pendant que le jeune homme frêle à l'air maladif gisait dans son propre sang, face contre terre. Tu m'écoutes au moins, Ki ? Je sais que tu n'as pas tout écouté, et ça, je trouve que ce n'est pas chouette de ta part. Tu n'avais qu'à me dire franchement la vérité, que tu en avais marre de mes histoires, que tu avais envie de roupiller, ainsi de suite ! Le problème, c'est que je me trouve dans l'obligation de tout reprendre à zéro. Parce qu'il ne me restait plus que deux ou trois histoires à raconter, comme l'histoire de cette femme qui... je l'ai moi-même vue de mes propres yeux... l'histoire de cette femme qui un beau matin s'était mise à pisser du pétrole. L'affaire fit grand bruit à Village-fou, et même jusque dans mon village. Pour être franc, je ne l'ai pas vue pisser le pétrole, mais je l'ai vue elle-même, comme je te vois, en chair et en os. Lorsque les journalistes se sont amenés, elle s'était déjà suicidée. En fait, mais ça, on l'a su plus tard, on l'avait suicidée ; son pétrole, c'était de la sorcellerie et... Mais il y a ce métro. Autrement je t'aurais raconté l'histoire de cette femme qui avait des dents sous l'aisselle gauche... et aussi celle de la femme-sabot, une femme d'une beauté ! qui

attirait dans son lit les dragueurs impénitents, se métamorphosait en buffle et les tuait. Ce qui est arrivé à Poison, mais autrement...

Poison-à-l'œil-aussi-doux-que-l'aurore.

Poison-des-femmes

Seigneur-des-cœurs

Saigneur-de-cœurs

Langue-de-dragueur

Langue-de-miel

À transformer le cœur féminin le plus revêche

En glande lacrymale

Grand abatteur de quilles devant l'Éternel

Poison-le-bâtard

La mère s'était retrouvée enceinte

Un matin

Comme ça

Comme la Vierge Marie

La mère mourra en couches

Poison-le-solitaire

Poison vivait seul à l'orée de Djimi

Poison-œil-de-dragueur

Poison dont la vie se bornait

À débaucher les femmes des autres

Poison le seul dans Djimi qui

De son temps pouvait se vanter

D'avoir laissé courir ses doigts aimants

Dans les sous-bois feutrés

De toutes les femmes

Poison-sexe-de-dragueur

Un matin son sexe s'est mis

À raccourcir à raccourcir à raccourcir

Puis rien

Plus rien.

Rien.

La presse en avait abondamment parlé à l'époque. Même les

Blancs, essentiellement des Américaines, étaient venus le voir ; elles ont senti son sexe, mesuré son sexe, pesé son sexe, puis elles l'ont emmené en Amérique pour des recherches plus poussées... des expériences, enfin des trucs de ce genre. Ça avait très mal tourné parce que, une fois là-bas, Poison a réclamé plus de dollars et que... Bref, une affaire compliquée, et longue, et longue, et longue surtout avec ce métro. Des histoires comme ça, je pourrais t'en raconter toute la nuit, mais je préfère utiliser le peu de temps qui nous reste, qui me reste, pour reprendre l'histoire des funérailles du père de la femme d'Aléman... Tu t'en vas, Ki ? Tu peux rester dormir, si tu veux... Comme tu voudras... Comme tu voudras... Toujours est-il que des histoires comme ça, j'aurais pu t'en raconter toute la nuit, mais tu as raison...

Respiration de plus en plus rapide et sifflante. Bruits désordonnés de livres qu'on déplace et de poches qu'on fouille. Bruit de fenêtre ouverte qui laisse entrer une musique spontanée et décousue dont le musicien semble prendre un malin plaisir à ne pas jouer la note qu'on attend. Le musicien en question (j'ai fini par retrouver et acheter le disque) est un certain Thelonious Monk jouant *Black and Tan Fantasy*, une composition (c'était écrit dans le livret qui accompagnait le disque) du célèbre jazzman Duke Ellington.

Ma vento ! Ma vento ! Ah, nous y voilà. Plus rien. Vide. Maintenant. Vide à ce moment-ci ! Oh, la sale pute. Allons, je te raccompagne. Souviens-toi, qui dégainera le premier périra le premier. Or, elle vient de dégainer. Perfidement. Ce n'est pas le bon moment, mais je suis prêt. Le docteur m'a tout expliqué. Il m'a dit que c'est une question d'alvéoles qui s'éteignent les unes après les autres. Que dès l'âge de trois ans tout est joué. La vingtaine de millions d'alvéoles dont nous disposons à la naissance, eh bien, cette vingtaine de millions-là est multipliée par

environ trente. Six cents millions d'alvéoles. Et puis c'est tout. Il ne leur reste plus alors qu'à s'éteindre, les unes après les autres, comme les lampions d'une fête essoufflée. Six cents millions d'alvéoles ! Peut-être un peu plus, mais pas moins. Chez les asthmatiques, le compte à rebours est beaucoup plus rapide. Mais j'avais encore de la marge. Oui, c'est vrai, j'ai promis. Bon, dépêchons-nous, car le métro, lui, n'attend pas. Et là--bas, l'Ancêtre-à-tête-de-cynocéphale, les Anciens, ceux de la Confrérie, tout le monde m'attend...

Ce matin, je suis allé à Strasbourg-Saint-Denis, boulevard de Sébastopol, me faire couper les cheveux. Coupe carré. Quand j'étais enfant, au pays, on disait « mode coq » parce qu'on avait l'impression d'avoir une crête de coq sur la tête, et aussi « mode Pelé », allusion à la coiffure qu'arborait le roi Pelé. En rentrant de chez le coiffeur, j'ai pensé Il faut que tu ailles voir la concierge pour le ménage ; depuis mon arrivée, le ménage n'a pas été fait dans l'escalier B. Dans l'escalier A non plus, je suppose. Que le ménage soit fait ou non importe peu en réalité ; soulever la question du ménage est en fait une façon détournée de m'offrir l'opportunité de rencontrer enfin Sue Helen puisque, d'après ce qu'en dit le locataire, c'est elle qui en a la charge, sa mère étant trop grosse pour crapahuter dans tous ces escaliers. Outre le fait que Sue Helen restait la seule chance sérieuse d'obtenir des renseignements de première main sur Ki, ce que le locataire dit des seins de cette fille, le fondant de ses cuisses, comment il s'était glissé, et glissé, et glissé en elle, tout cela m'avait retourné le sang du bas-ventre. Et depuis, je traîne une espèce d'amertume au bout du sexe. Une fille qui, chaque fois qu'elle te rencontre, te dit bonjour, en baissant les yeux ! Avec des seins oblongs ! Rien que de m'imaginer dans les escaliers face aux taches de rousseur de cette fille à moitié dingue avec ces seins-là, seul à seul, à se regarder, simplement à se regarder puisque, à en croire sa mère, elle est plutôt économe de ses mots, et je préfère, une fille pas trop bavarde et qui se contente de sourire en baissant les yeux, je préfère, donc rien que de m'imaginer souffle à souffle avec cette fille-là, même que dans les escaliers, me fait bouillir la sève...

D'une manière générale, chaque fois que je sors de chez le coiffeur, une fois par mois, je me sens bien, en accord avec les éléments, les bruits et les odeurs de la ville, les gens ; j'aime les

gens et j'ai la faiblesse de penser qu'eux aussi m'aiment. Ce jour-là, le jour du coiffeur, j'ai le sentiment confus qu'on ne peut pas ne pas m'aimer. Aussi, avec ma crête de coq fraîchement sculptée sur la tête, je me dis que c'est le moment, si j'ose dire x, de provoquer une rencontre avec Sue Helen.

En passant devant la porte vitrée de la concierge, je m'arrête. Elle est là, enfoncée comme toujours dans son canapé, devant sa télé. Dès qu'elle m'aperçoit, elle se lève presque aussitôt, comme si elle m'attendait. À peine j'ouvre la bouche pour dire Bonjour que...

Pour mon affaire, la chambre là-haut, ça se complique, parce que j'ai vu la banque, de toute façon, je m'y attendais un peu, vous êtes passé sous le train ? c'est confidentiel ces choses-là, mais bon, en plus là, c'est plutôt compliqué, dites donc il ne vous a pas raté votre coiffeur, non c'est pour rire, il vous a bien coiffé, Monsieur aussi y allait, je suppose que ce n'est pas le même coiffeur mais il revenait chaque fois coiffé comme vous, exactement comme ça, ça fait jeune, enfin bon pour mon prêt, j'ai vu la dame de la banque, il y a quelques jours, mardi dernier, elle m'avait dit On va vous racheter le prêt. C'est confidentiel, je ne devrais pas vous dire ces choses-là, mais bon, le prêt que j'ai chez eux, par rapport à la maison de Saint-Martin d'Ardèche, du côté des gorges de l'Ardèche, où j'ai encore quatre années à payer, et deux autres petits prêts pour, vous savez, ma fille, Sue Helen, elle y est, pour se reposer, réfléchir, parce que ce serait temps qu'elle fasse un peu tourner sa tête. Pour le ménage, les escaliers, j'ai déjà contacté une entreprise qui s'en chargera dorénavant, de toute façon il n'y a pas grand-chose à faire, tout l'immeuble est au courant, ah, ces jeunes gens maintenant, vous vous souvenez, je vous avais dit qu'elle achetait produits sur produits pour maigrir parce qu'elle se sentait grosse de l'intérieur, eh bien, maintenant je sais pourquoi, elle est

enceinte, mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! Sue Helen enceinte ! comment ç'a pu lui arriver ? jamais je l'ai vue parler avec un homme, jamais je l'ai vue tenir par la main un homme, jamais je l'ai vue aller avec un homme, la vie elle t'en fait de ces queues de poisson des fois ! je lui ai demandé qui t'a fait ça ? elle veut pas répondre. Lente et butée, je vous dis, parce qu'elle est rousse et les roux, c'est bien connu, c'est buté. J'ai beau fouiller dans ma tête, je ne vois pas qui a bien pu lui faire ça, quelqu'un a dû remarquer qu'elle est jolie mais qu'elle n'a pas toute sa tête, qu'elle est du genre à croire à la mouche qui pète, et il n'a eu aucun mal à lui planter ça dans le ventre, qui se fait bête le loup le mange, et elle qui se tait. Lente et butée. On ne peut cacher aiguille en sac, alors, avant que toute la rue Saint-Maur et toute la rue Léon-Frot et pourquoi pas, au point où en sont les choses, tout le quartier, jusqu'au cimetière du Père-Lachaise et jusqu'à l'église Saint-Ambroise ne s'aperçoivent de la chose qui enfle sous ses habits, je l'ai envoyée à Saint-Martin-d'Ardèche, jusqu'à l'accouchement, là-bas, personne ne nous connaît, personne ne s'intéresse à nous, à part l'autre illuminé, évidemment, le voisin, le jour même où Sue Helen se rendait à Saint-Martin-d'Ardèche, je recevais une lettre de lui, un tissu de. Mais bon. Vous n'allez pas en croire vos oreilles, tenez, lisez vous-même.

J'ai pris la lettre et je l'ai ouverte :

Madame,

En ce qui concerne ma plainte antérieure à votre rencontre en 2003, pour vous approprier ma propriété située route des Gorges, 07700 Saint-Martin-d'Ardèche, avec la complicité du maire de Saint-Martin-d'Ardèche, par des manœuvres frauduleuses, à savoir :

— *Travaux fictifs : Vous prétendiez que ma toiture tombait sur votre toiture,*

J'ai jamais rien prétendu ! ...

ainsi que mes murs tombaient et s'écroulaient sur la voie publique.

Le Procureur de la République de Privas, suite à la carence de ma plainte en 2003, m'avait répondu de lui communiquer des éléments nouveaux : dernièrement j'avais communiqué au Procureur que des travaux importants de nettoyage ainsi que des cambriolages avaient été effectués dans ma propriété, il va sans dire à mon insu, dans la continuité comme antérieurement, afin de reconsidérer la carence de ma plainte.

J'y comprends rien, j'y comprends rien, j'y comprends rien...

Dernièrement j'avais constaté que vous aviez cédé la maison mitoyenne à la mienne, ainsi que la propriété voisine du tènement :

Mais quelle propriété, bon Dieu ! ...

vous cherchiez à vous approprier ma propriété pour la rénover et la céder. Les instigateurs tombent sous le coup de la loi, il va sans dire avec la complicité tacite du voisinage.

En vous remerciant de votre attention, je vous prie de recevoir, Madame, mes salutations distinguées.

N. B. : une photocopie est spécieuse, donc obsolète ; antérieurement j'avais envoyé l'original de votre lettre...

Mais quelle lettre ? Je lui ai jamais écrit à ce type... .

pour manœuvres frauduleuses concernant ma propriété au Procureur de Privas.

Antérieurement, vous prétendiez, en accord avec le maire, que ma propriété nuisait à l'environnement :

J'ai jamais rien prétendu...

modus operandi pour l'approprier, gratis, comme antérieurement avec messieurs Nadeau, Desmeures, les anciens propriétaires.

Dans mon cas, en application de l'article 88 et 88-1 du Code de Procédure Pénale, il vous sera demandé de verser une somme fixée par le juge d'instruction ou le tribunal en garantie du paiement de l'amende civile susceptible d'être prononcée, lorsque la constitution de partie civile est jugée abusive ou dilatoire par le Tribunal Correctionnel.

N'importe quoi, mais alors n'importe quoi...

Si votre poursuite n'aboutit pas, les frais du procès peuvent être mis à votre charge.

Mais je n'ai lancé aucune poursuite contre qui que ce soit !

Moi, si je puis me permettre, madame, je persiste à ne voir là qu'un cœur éploré, un amour qui tente désespérément, maladroitement surtout, d'attirer votre attention...

Vous me l'avez déjà dit, mais je n'y crois pas, c'est pas ça aimer.

Par ailleurs, si je puis toujours me permettre, je note que ce manège dure depuis des années. Je veux dire, sans vouloir me mêler de ce qui ne me regarde pas, que, si l'intérêt qu'il vous porte

vous insupporte, dénoncez-le auprès de la police ; il ne vous suffirait qu'à leur montrer ces lettres, poursuis-je le plus sérieusement du monde tout en pensant aux seins oblongs de Sue Helen qui s'éloignaient irrémédiablement de moi ; tout en pensant aussi Un orphelin va naître.

Vous alors ! Elle se tait pour me regarder dans les yeux, longuement, en souriant, perplexe ; apparemment elle essaie de sonder jusqu'où va mon sérieux. C'est drôle, Monsieur aussi pensait cela, que le monsieur de Saint-Martin-d'Ardèche et moi, mais ça je vous l'ai déjà dit. Elle se tait à nouveau. Si ça se trouve, vous avez raison, il ne fait qu'aboyer à la lune, reprend-elle en se regardant le bout des pieds comme une fillette prise en faute, vu que depuis le temps qu'il m'envoie ces menaces. En effet. Si c'était. Bon. C'est peut-être vrai ce que vous dites, la prochaine fois, quand je retournerai à Saint-Martin-d'Ardèche, j'irai lui dire bonjour, juste bonjour, avec des fleurs, mais sans plus, sans plus, bonjour et des fleurs, rien de plus, si ça se trouve, enfin pour en revenir aux banques, ça m'intéressait parce que je soldais ce prêt-là, celui de la maison, et puis là, aujourd'hui, ce matin, elle me dit non, ça ne passe pas, bien, c'est-à-dire, ce n'est pas bien de faire qu'on rembourse le prêt que j'ai chez eux, puisque en fait pour eux c'est une opération blanche, j'ai qu'un prêt, vous comprenez, Monsieur, je peux vous appeler Monsieur ? enfin bon, donc elle me propose que je rembourse mes prêts de la Société Générale au contraire, et puis elle me dit, c'est tout de même une drôle de façon d'aimer les gens, mais bon, pourquoi pas après tout, elle me dit donc, je vous dis c'est des margoulins, puisque j'ai calculé que de toute façon il y aurait des frais, elle me dit qu'il n'y aura pas de frais, sinon insignifiants, insignifiants, mon œil ! mais dites donc, si je rembourse, la Société Générale, ils me feront des frais, ils vont forcément me faire des frais, je n'y couperai pas, donc je vais

rembourser mes prêts de 250,24 euros avec des frais, parce que, si je les achète à la concurrence, tu penses bien que la Société Générale. Peut-être ça va monter à 300 euros, les frais, surtout ne pas acheter des roses rouges, plutôt des roses blanches ou des fleurs banales, des tulipes ou des amaryllis, des fleurs qui n'engagent à rien, pour pas qu'il se mette déjà des idées en tête, parce qu'un homme ça a vite fait de se monter tout un cinéma, faut pas qu'il croie que, et puis il faudra que j'ajoute 300 euros en plus, tout ça est d'un compliqué ! enfin bon, et elle me dit du coup on finance votre projet à 110 %, alors ça veut dire, ils financent les frais de notaire compris, c'est-à-dire que j'emprunte, au lieu de 70 000 euros, le prix de la chambre, j'emprunte 77 500 euros, elle me propose un taux de 3,20, sur deux ans, garanti, mais il faut que. Je. Donc. Du coup. Bon. Si jamais ça monte ou ça descend, on me fait baisser le taux, mais mon taux garanti, il est seulement sur deux ans, ce qui veut dire que dans quelques mois, enfin dans vingt-quatre mois, le taux peut pousser, or, s'il pousse, le taux, il rallonge le crédit, ça veut dire que je peux, par exemple, dans deux ans me prendre six mois de crédit en plus, si ce n'est un an, c'est-à-dire que je prends un taux sur treize ans, mais dans deux ans, peut-être que mon crédit peut se mettre à faire non plus treize ans, mais quatorze ans. Remarquez, le taux peut aussi redescendre. Alors en ce moment-là c'est élastique, on m'enlève à nouveau des années, mais c'est sécurisé, il faut penser à tout avec eux, parce que le taux que j'ai ne dépassera pas 4,70 %, ça aussi c'est garanti, bloqué, par contre ça me fera augmenter la longueur du prêt, sauf si les taux ne remontent pas, évidemment, tout ça, c'est confidentiel, mais bon. Toujours est-il que ça, c'est leur proposition. Elle refuse par ailleurs de faire avec mon assurance, donc avec une assurance qui coûterait moins, et me voilà obligée de changer de maison d'assurances et d'en prendre une à 0,40 % au lieu de mes 0,22 %, et alors le pompon, c'est qu'ils ont des choses qui me dérangent un

peu, vous allez évidemment me dire, quand tu veux un prêt tu es prêt à tout, mais enfin bon, moi ce que. Alors, elle veut que je lui donne toutes les photocopies de ce que je possède, à savoir le PEL, la photocopie du CEL, le compte d'épargne sur lequel j'ai 2 000 euros, je crois, et les attestations de propriété de la maison, celle de Saint-Martin-d'Ardèche, qu'il me reste quatre années à rembourser, du côté des gorges de l'Ardèche, pour ma retraite, le problème est que je n'ai pas toujours des attestations, j'ai parfois simplement un titre de propriété, tout ça, ça en fait de la paperasse, des photocopies et des photocopies à faire, en plus je lui en ai déjà envoyé une, le RIB, pourtant elle veut aller visiter la maison quand même, pour financer elle a besoin de visiter le bien, alors elle me dit Je ne ferai pas venir un expert, j'irai moi-même en Ardèche. Oh, mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! tout ce qu'elle me propose là, je le sens, ne vaut pas un pet d'âne mort, mais bon, quand t'as pas d'apport, bien sûr j'ai un apport, mais il sert à rembourser les prêts, de toute façon j'ai déjà remboursé un prêt avec un accord Société Générale, alors ça me fera des remboursements de 603 euros, je ne sais pas pourquoi cette dame veut me faire des complications, parce que ça crève les yeux qu'elle cherche à me mettre des bâtons dans les roues, je ne lui ai pas fait de crasse pourtant, je ne la connais même pas. Ce serait tellement beau, pour Sue Helen et son enfant, j'aurais dû m'en douter, parce que ces derniers temps elle se cachait de moi, elle m'évitait, et j'ai même pensé un jour, oh, une fraction de seconde, j'ai pensé Elle me couve quelque chose, d'ici qu'elle aille m'attraper une vilaine maladie, mais non, c'était pas ça, c'était un ventre, grosse de l'intérieur, qu'elle disait, vous savez, elle a beaucoup pleuré après ce qui est arrivé à Monsieur, même aujourd'hui encore elle pleure, j'aurais dû vous la présenter avant tout ça, mais bon, j'espère qu'un jour vous viendrez nous rendre visite à Saint-Martin, la maison est petite mais on n'aura pas à se

serrer, vous êtes d'ores et déjà le bienvenu, pour la dame de la banque, elle me connaît mal, cette chambre, personne ne m'empêchera de l'avoir, parce que, quand on veut quelque chose, Monsieur, ça ne vous fait rien que je vous appelle Monsieur ? à propos de Monsieur. Parce que. Je ne sais pas. Si c'est de cela que vous vouliez parler l'autre jour, vous savez, à propos de ce monsieur Ki, parce que, depuis il s'est passé quelque chose, oh peut-être que cela n'a aucun rapport avec ce monsieur Ki, mais l'autre jour, le lendemain de votre passage, quand vous m'avez demandé si je le connaissais, eh bien, j'étais assise à ma place, dans mon fauteuil, devant la télé, comme d'habitude, et puis un moment j'ai senti comme une présence dans mon dos, derrière la vitre, quelque chose de pesant, un poids qui me pressait, il m'a semblé que ma nuque pesait soudain des tonnes, alors je me suis retournée. D'abord je n'y ai pas cru, mettez-vous un peu à ma place, en fait je ne voulais pas y croire, je me suis dit C'est toujours la télé que tu regardes, c'est dans la télé, c'est pas possible autrement. Il était là, derrière la vitre, et il me regardait, dites-moi, avez-vous organisé une fête masquée ces jours-ci ?

Non.

Voyez-vous, c'est ce que je me suis dit aussi, j'aurais entendu du bruit, de la musique, des gens seraient allés et venus, et puis c'est tellement petit là-haut, je ne vois pas comment on aurait pu y organiser un bal masqué, toujours est-il qu'il se tenait là, derrière la porte vitrée à me regarder, tout de suite, j'ai pensé à. Il n'avait pas l'air d'un monsieur, mais j'ai pensé à Ki, le monsieur de Monsieur, évidemment quand on y réfléchit un peu, puisque Monsieur est. Depuis ce qui s'est passé dans le métro. Peut-être il n'était pas au courant de ce qui est arrivé à Monsieur, je ne sais pas pourquoi, j'ai pensé à lui, à Ki, monsieur Ki, il n'avait pas été prévenu que,

et il est venu lui rendre visite, enfin d'après ce que vous dites, il était là, et il me regardait de son regard de chien, monsieur Ki, pourtant il n'avait rien d'un monsieur. Un masque. Avec tout son attirail ! c'est pour cela que j'ai pensé à un déguisement, le bal masqué, c'était irréel. Tout me semblait au ralenti. Comme à la télé, au ralenti, un masque de chez vous, peut-être pas de chez vous, de votre village je veux dire mais d'Afrique, un masque africain, dans cet immeuble, rue Saint-Maur, en plein après-midi de Paris ! derrière la vitre, tout de suite, j'ai pensé à monsieur Ki, même s'il n'avait rien d'un monsieur. C'était un singe à tête de chien.

Un cynocéphale ?

Je ne sais pas comment ça s'appelle, mais le masque était un singe à tête de chien, une tête rouge qui me regardait, c'est étrange, maintenant que j'y repense, je n'ai pas eu peur, je me suis levée du fauteuil, je suis allée jusqu'à la porte, comme pour remettre le courrier à un locataire, et il a disparu. Alors j'ai pensé à vous, à votre monsieur Ki, même s'il n'avait rien d'un monsieur, et surtout si Monsieur. Après ce qui s'est passé dans le métro. Bon. En tout cas, j'ai pensé à vous. Avec le recul, j'aurais dû avoir peur, parce que ce n'est pas normal un masque africain qui vous regarde à travers la vitre d'une porte, en plein après-midi. Nous sommes à Paris quand même ! Cela dit, si ça se trouve, je n'ai rien vu, rien de tout cela ne s'est passé, mais la télévision, mais l'ennui, mais la lassitude. La solitude. Parce que si. Donc. Comme vous dites. Alors. Oui, il faut regarder les choses en face, depuis toutes ces années j'aurais dû en parler à la police, et je ne l'ai pas fait, je n'y ai même pas pensé, l'idée ne m'a même pas effleurée, c'est donc que, comme vous dites, si ça se trouve, c'est bien possible, mais on m'enlèvera pas de la tête que c'est une drôle de façon d'aimer,

bonjour, des tulipes ou des amaryllis et rien de plus, le laisser venir, lever le masque, qui sait ? parce que s'il, monsieur Ki ou un autre, n'est pas venu pour Monsieur, alors il est venu pour vous, vu que vous êtes le seul Africain de l'immeuble, il est venu pour vous, j'ai fait le rapprochement, vous comprenez, peut-être parce que vous ressemblez tellement à Monsieur, mais comme je dis, si ça se trouve, c'est que la solitude qui m'a raconté des histoires, enfin bon. Dites-moi, est-ce que je peux vous appeler Monsieur ?



GALLIMARD
5 rue Sébastien Bottin, 75007 Paris

www.gallimard.fr

© Editions Gallimard, 2008.

« Toujours est-il que je ne me sens à l'aise qu'avec les Blancs racistes ; avec eux je suis confiant, je sais à quoi m'en tenir, je sais où je mets les pieds. Tout de suite je me dis : "Voilà un Blanc." En revanche, je me méfie de ceux qui ont un ami sénégalais ou camerounais, les Monsieur-moi-je-connaiss-bien-les- Noirs, les Monsieur-moi-j'ai-passé-vingt-ans-en-Afrique, qui n'écoulent que Miles Davis ou Tiken Jah Fakoly, qui ne jurent que par la spontanéité et l'élégance naturelle des nègres ; ceux-là je m'en méfie. Ils me foutent mal à l'aise. Je ne mets pas en doute leur sincérité, mais ils me foutent mal à l'aise, c'est tout. »

Voici un roman fou qui révèle, plus que les sages, notre monde, au premier, au deuxième, au trentième degré !... Cent histoires s'enchâssent, mille facettes composent ce roman-mosaïque qui se passe surtout entre Paris et un village africain où règne une désopilante folie. Roman-rhapsodie, Monsieur Ki chante et nous enchante pour caresser à rebrousse-poil notre temps...

Second roman, après Babyface (prix Kourouma 2006), d'un auteur déjà connu dans le monde entier pour son oeuvre théâtrale.

DU MÊME AUTEUR

Romans

BABYFACE, Éditions Gallimard, collection Continents noirs, 2006

Nouvelles

VEILLÉE D'ARMES, Éditions L'Esprit des Péninsules, 2002

WESTERN, Revue « Le Paresseux », 2003

BABYFACE, Éditions Luc Pire, Bruxelles, 2000

LE JEUNE HOMME AVEC SA TÊTE SOUS LE BRAS,

Éditions de la Pleine lune, Montréal, 2007

BAL MASQUÉ, Éditions Tropiques, Yaoundé, 2008

AGNUS DEI, Éditions Textuel, 2008

Théâtre

LES CRÉANCIERS, Éditions Théâtrales, 2007

BRASSERIE, Éditions Théâtrales, 2006

MISTERIOSO-119, Éditions Théâtrales, 2005

BLUE-S-CAT, Éditions Théâtrales, 2005

LE MASQUE BOITEUX, Éditions Théâtrales, 2003

BIG SHOOT, Éditions Théâtrales, 2000

P'TTTE-SOUILURE, Éditions Théâtrales, 2000

LA DAME DU CAFÉ D'EN FACE, Éditions Théâtrales, 1998

JAZ, Éditions Théâtrales, 1998 et 2007

LA MÉLANCOLIE DES BARBARES, Éditions Lansman, 2009

AVE MARIA, Éditions Lansman, 2008

SCAT, Éditions Lansman, 2003

EL MONA, Éditions Lansman, 2001

FAMA, Éditions Lansman, 1998

BINTOU, Éditions Lansman, 1997 et 2005

CETTE VIEILLE MAGIE NOIRE, Éditions Lansman, 1993 et
2006
VILLAGE FOU, Éditions Acoria, 2000
IL NOUS FAUT L'AMÉRIQUE !, Éditions Acoria, 1997
... ET SON PETIT AMI L'APPELAIT SAMIAGAMAL, Éditions
Actes Sud-Papiers, 1997
LA DAME AUX EDELWEISS, Éditions L'avant-scène théâtre —
Comédie-Française, 2007
CES GENS-LÀ, Siècle 21, mai 2003
UNE SI PAISIBLE JOLIE PETITE VILLE, Théâtres en Bretagne
n° 10
GOLDENGIRLS, Théâtre Public n° 169/170

Essais

UBU ROI ALFRED JARRY (avec Sylvie Chalaye), Éditions
Bertrand Lacoste, 1993.
POUR UNE CRITIQUE DU THÉÂTRE IVOIRIEN
CONTEMPORAIN, l'Harmattan, 1996
FRÈRES DE SON, Koffi Kwahulé et le jazz : entretiens (avec
Gilles Mouëllic), Éditions Théâtrales, 2007

DANS LA MÊME COLLECTION

José Eduardo AGUALUSA
La saison des fous

Kangni ALEM
Un rêve d'Albatros

Théo ANANISSOH
Lisahohé
Un reptile par habitant
Ténèbres à midi

Nathacha APPANAH
Les rochers de Poudre d'Or
Blue Bay Palace
La noce d'Anna

Mariama BARRY
Le cœur n'est pas un genou que l'on plie

Pascal BÉJANNIN
Mammo

BESSORA
Cueillez-moi jolis Messieurs...
Et si Dieu me demande, dites-Lui que je dors

Mongo BETI
Le Rebelle I
Le Rebelle II

Le Rebelle III

Florent COUAO-ZOTTI
Poulet-bicyclette et Cie

Ananda DEVI
Pagli
Soupir
Le long désir
La vie de Joséphin le fou

AIY DIALLO
La révolte du Kòmò

Ousmane DIARRA
Vieux Lézard
Pagne de femme

Eugène ÉBODÉ
La transmission
La divine colère
Silikani

EDEM
Port Mélo

Gaston-Paul EFFA
Le cri que tu pousses ne réveillera personne

Libar M. FOFANA
Le fils de l'arbre
N'körös

Le cri des feuilles qui meurent

Mambou Aimée GNALI
Bèto na Bèto. Le poids de la tribu

Emmanuel GOUJON
Depuis le 11 septembre

Sylvie KANDÉ
Lagon, lagunes

Fabienne KANOR
D'eaux douces
Humus
Les chiens ne font pas des chats

Koffi KWAHULÉ
Babyface

Henri LOPES
Ma grand-mère bantoue et mes ancêtres les Gaulois

Antoine MATHA
Épitaphe

Justine MINTSA
Histoire d'Awu

Boniface MONGO-MBOUSSA
Désir d'Afrique
L'indocilité Supplément au Désir d'Afrique

Scholastique MUKASONGA
Inyenzi ou les Cafards
La femme aux pieds nus

Tidiane N'DIAYE
Les Falachas, Nègres errants du peuple juif
Le génocide voilé

Donato NDONGO
Les ténèbres de ta mémoire

Patrice NGANANG L'invention du beau regard

Arnold SÈNOU
Ainsi va l'hattéria

Amal SEWTOHUL
Histoire d'Ashok et d'autres personnages de moindre importance
Les voyages et aventures de Sanjay, explorateur mauricien des
Anciens Mondes

Sami TCHAK
Place des Fêtes
Hermina
La fête des masques

Amos TUTUOLA
L'ivrogne dans la brousse

Abdourahman A. WABERI

Rift Routes Rails
Transit

Cette édition électronique du livre *Monsieur Ki* de KOFFI
KWAHULÉ a été réalisée le 03/02/2010 par les Editions
Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en janvier 2010 par l'imprimerie Floch (ISBN :
9782070128006)

Code Sodis : N32498 - ISBN : 9782072314230

172313

Le Format epub a été préparé par ePage / Isako
www.epagine.fr / www.isako.com
à partir de l'édition papier du même ouvrage
ISBN : 9782070128006 / Imprimé en France

KOFFI KWAHULÉ

Monsieur Ki

« Toujours est-il que je ne me sens à l'aise qu'avec les Blancs racistes ; avec eux je suis confiant, je sais à quoi m'en tenir, je sais où je mets les pieds. Tout de suite je me dis : "Voilà un Blanc." En revanche, je me méfie de ceux qui ont un ami sénégalais ou camerounais, les Monsieur-moi-je-connais-bien-les-Noirs, les Monsieur-moi-j'ai-passé-vingt-ans-en-Afrique, qui n'écoutent que Miles Davis ou Tiken Jah Fakoly, qui ne jurent que par la spontanéité et l'élégance naturelle des nègres ; ceux-là je m'en méfie. Ils me foutent mal à l'aise. Je ne mets pas en doute leur sincérité, mais ils me foutent mal à l'aise, c'est tout. »

Voici un roman fou qui révèle, plus que les sages, notre monde, au premier, au deuxième, au trentième degré !... Cent histoires s'enchâssent, mille facettes composent ce roman-mosaïque qui se passe surtout entre Paris et un village africain où règne une désopilante folie. Roman-rhapsodie, *Monsieur Ki* chante et nous enchante pour caresser à rebrousse-poil notre temps...

Second roman, après Babyface (prix Kourouma 2006), d'un auteur déjà connu dans le monde entier pour son œuvre théâtrale.



9 782070 128006



10-II A12800 ISBN 978-2-07-012800-6 16 €